



GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE



Tour
du monde
DANS
LE SILLAGE
DE DARWIN

N° 528, FÉVRIER 2023

ÉTATS-UNIS

LA RENAISSANCE DE LA CÔTE EST

**+
GUIDE
NEW YORK**
10 ACTIVITÉS
POUR UN NOUVEAU
REGARD



**NEWPORT, LE VILLAGE
AUX 200 PALAIS**

**LA REVANCHE DES
SORCIÈRES DE SALEM**

**LE VERMONT, ÉTERNELLE
TERRE D'AVANT-GARDE**



France



**L'ODYSSÉE DE LA BANANE
MARTINICAISE**

Cambodge



**TONLÉ SAP
LE PETIT
PEUPLE DU
GRAND LAC**

Afghanistan



**DANS LES VALLÉES
SÉCRÈTES DU NOURISTAN**



DS AUTOMOBILES
Spirit of Avant-Garde

NOUVELLE DS 3

L'ART DU RAFFINEMENT



Pour découvrir et essayer NOUVELLE DS 3
prenez rendez-vous sur DSautomobiles.fr

Σ • TENSE
100% ÉLECTRIQUE

0 g CO₂/km A



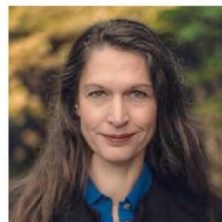
DS préfère TotalEnergies - DSautomobiles.fr - CONSOMMATIONS MIXTES DE NOUVELLE DS 3 : DE 0 À 6 L/100 KM.
DS Automobiles RCS Paris 842 050 199. Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. #SeDéplacerMoinsPolluer

Darwin, la biodiversité et... l'éco-anxiété

Près de deux cents ans après le trois-mâts HMS Beagle emprunté par Charles Darwin,

c'est à la barre d'un sloop aux dimensions bien plus modestes que Victor Rault s'est lancé dans une aventure telle que GEO les aime : refaire dans le sillage du naturaliste britannique le tour du monde à la voile, pour vérifier à chaque étape comment se portent les espèces qui ont inspiré au père de la théorie de l'évolution l'œuvre de sa vie. Si cette circumnavigation est loin d'être terminée, les premiers constats de Victor Rault sont amers. Au Cap-Vert, le poulpe qui avait tant fasciné Darwin se porte bien, mais c'est en partie dû à la surpêche de ses prédateurs. L'alouette de Raso, elle, a été sauvée au prix de son déménagement à Santa Luzia, une autre île du nord de l'archipel. Au Brésil, le paresseux souffre de la déforestation. Partout, l'homme étend son empreinte, sans paraître en assumer les externalités négatives. Sans même, souligne dans ce numéro l'anthropologue Charles Stépanoff, regarder en face la mort des animaux dont il se nourrit. Ce spécialiste de la Sibérie, empêché de voyager par les confinements liés à la Covid-19, a investigué sur le rapport entre hommes et animaux dans les campagnes françaises, où la conscience de leur raréfaction est moins médiatique – là, pas de partage de vidéos de L214 ni de mains collées au bitume, une pratique à laquelle même Extinction Rebellion vient de renoncer au Royaume-Uni – mais plus émotionnelle que chez les urbains. L'abattage des animaux, élevés ou chassés, y reste l'une des étapes de cette relation, quand les habitants des villes se sont distancés, en l'industrialisant, de la « matière première » qui constituera leur nourriture. Une nourriture devenue honteuse, que nous pourrions finir par déguster la tête sous le torchon, comme jadis les ortolans. La mise à distance de cette nature, éthérée car méconnue, participe probablement à l'angoisse de ses plus jeunes défenseurs. Pour lutter contre la dépression que peut générer l'éco-anxiété, les psychologues sont catégoriques : rien ne vaut l'action. Plutôt que de jeter des bols de soupe sur des tableaux de maître, pourquoi ne pas commencer par se reconnecter à notre écosystème, en redécouvrir les beautés – et parfois, la cruauté – afin d'agir en connaissance de cause ? C'est ce qui a motivé Victor Rault : « Les sombres perspectives environnementales et les théories sur l'effondrement m'avaient tellement affecté que j'avais fait une dépression. J'avais le choix entre finir chez le psy ou me lancer dans l'action. J'ai choisi de tracer mon chemin. » C'est ce que propose GEO depuis bientôt quarante-quatre ans. ■



Stéphane Lavoué

Myrtille Delamarche Rédactrice en chef

L'ÉDITO

VOYAGE

Fermez les yeux, vous y êtes déjà



CONFIEZ L'ORGANISATION DE VOTRE PROCHAIN VOYAGE À NOS EXPERTS !

À vos côtés pour des vacances adaptées à vos envies.
Nous vous accompagnons avant, pendant et après votre voyage.

 Plus de 1 000 agences partout en France

 [selectour.com](https://www.selectour.com)

Selectour 
Ça vous fera des vacances

SOMMAIRE

FÉVRIER 2023 - N° 528



Michael Orso / Getty Images



Sandra Calligaro

Couverture : Little Island Park à New York (Michael Lee / Getty Images). **En haut :** Victor Rault / Zeppelin. **En bas et de g. à d. :** Julien Goldstein; Thomas Cristofolletti / Ruom; Sandra Calligaro. **Encarts marketing :** Au sein du magazine figurent un encart Mediaside / Paris IDF broché sur une sélection d'abonnés; un encart L'invosges jeté sur une sélection d'abonnés; une carte VPC NG / GEO - 2023 jetée sur tous les abonnés; un encart Post-it s123 collé sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En février, comme tous les mois, retrouvez **GEO Reportage**, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 129. **arte**

3 ÉDITORIAL

6 RETOUR DE TERRAIN

8 BIEN VU !

Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

14 LE CHOIX DE GEO

16 Le grand entretien

Pour l'anthropologue **Charles Stépanoff**, notre société, en rendant invisible l'abattage des animaux d'élevage, s'est coupée du monde sauvage.

24 L'esprit d'aventure

«**Mon tour du monde dans le sillage de Darwin**». Victor Rault refait, deux cents ans après, la circumnavigation initiatique du père de la théorie de l'évolution.

42 Envie d'ailleurs

La côte Est, là où l'Amérique est née... et où elle se réinvente. La Nouvelle-Angleterre séduit autant pour ses paysages que pour son esprit pionnier, qui fait bouger les lignes. Et New York continue d'innover et de surprendre.

82 Ce monde qui change

Énigmatique Nouristan. Cette région isolée d'Afghanistan n'a été islamisée qu'à la toute fin du XIX^e siècle. Une région rebelle, marquée par les conflits, qui conserve sa singularité.

100 L'œil du photographe

La folle odyssée de la banane. Julien Goldstein a suivi les nombreuses étapes – des deux côtés de l'Atlantique – de la production de ce fruit exotique très fragile.

112 Une planète à protéger

Au Cambodge, le petit peuple du grand lac. Le Tonlé Sap, le «Grand Lac» en khmer, fait vivre des millions de riverains. Mais les poissons se font rares et le royaume s'inquiète.

128 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

En kiosque, en librairie, à la télé.

134 USAGES DU MONDE

La peur du chiffre quatre, un casse-tête chinois.

SUR LE WEB

Site GEO : www.geo.fr [Instagram](https://www.instagram.com/magazinegeo) @magazinegeo
[Facebook](https://www.facebook.com/GEOmagazineFrance) facebook.com/GEOmagazineFrance
[YouTube](https://www.youtube.com/geo france) @GEOfr www.youtube.com/geo france



Afghanistan

Sandra Calligaro

PHOTOGRAPHE

Les routes du Nouristan leur ont donné des sueurs froides. Entre Asadabad et Kamdesh, à bord du pick-up «rouge et défoncé» de Daoud, Sandra, qui sillonne l'Afghanistan depuis des années, et Anne Chaon, reporter aguerrie, ont dû franchir une rivière en crue et surmonter une coulée de boue avant de... perdre la roue avant droite dans les flots. «Les inondations, inhabituelles en plein été, noyaient le Pakistan voisin au même moment, note Anne. J'évitais de regarder le précipice...» Quelques cols plus tard, Sandra s'aperçoit que le pick-up, à l'arrêt, avance : «J'ai alors compris que la voiture n'avait plus de frein à main depuis longtemps !» **p. 82**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.



Cambodge



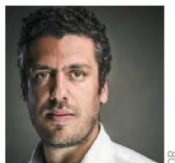
Manon Meyer-Hilfiger

JOURNALISTE

Parmi la cinquantaine de témoins que Manon a rencontrés pour son enquête sur le Tonlé Sap au Cambodge, Rom Run l'a particulièrement marquée. «Ce pêcheur de 65 ans habite dans la maison flottante où il est né, raconte-t-elle. Tous les matins, il part pêcher. Une vie au jour le jour, avec son lot de mésaventures. Il lui est arrivé, sous une pluie battante qui brouillait tous ses repères, de se perdre dans l'immensité du lac. Il a retrouvé son chemin grâce à l'antenne 4G du village, une sorte de phare dans la tempête !» **p. 112**



Martinique



Julien Goldstein

PHOTOGRAPHE

Le temps de son reportage, Julien avait décidé de faire un régime... de bananes. «Je voulais les goûter sur place, dit-il. Mais sur les marchés, je n'ai vu que des plantains ou des bananes figues. Bref... des bananes, j'en ai vues beaucoup pendant deux semaines mais je n'en ai pas mangé une !» Avec le journaliste Maxime Brousse, il poursuit ses recherches sur l'alimentation et travaille à un projet intitulé «Entrée, plat et dessert» pour documenter ce défi du futur : comment nourrir dix milliards d'humains en 2050 ? **p. 100**



États-Unis



Laure Andriillon

JOURNALISTE

Prendre sa douche en extérieur face aux feuillages rougeoyants, deviner la silhouette d'un pont couvert masqué par la brume... Dans le Vermont, Laure a vécu plein de petits moments de grâce. Et de grands moments de partage, par exemple quand «les ados de la communauté intentionnelle de Cobb Hill m'ont appris à traire une vache, ou quand j'ai accompagné une experte en plantes médicinales en forêt. J'ai ainsi pu repartir avec "un peu de Vermont" dans mes bagages : graines, tisanes et légumes séchés.» **p. 66**

Laurent
Vigneron à Gaujac (30)

*Convaincu que ses blancs aussi
ont un grand avenir.*

**DU CÔTÉ DES
TERROIRS QUI
SORTENT DES
SENTIERS BATTUS**



CÔTES DU RHÔNE
CULTIVONS LE RESPECT

veritas - © Richard Spang - Tous droits réservés - 10/2022

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



KOODDOO, ATOLL GAAFU ALIF, MALDIVES

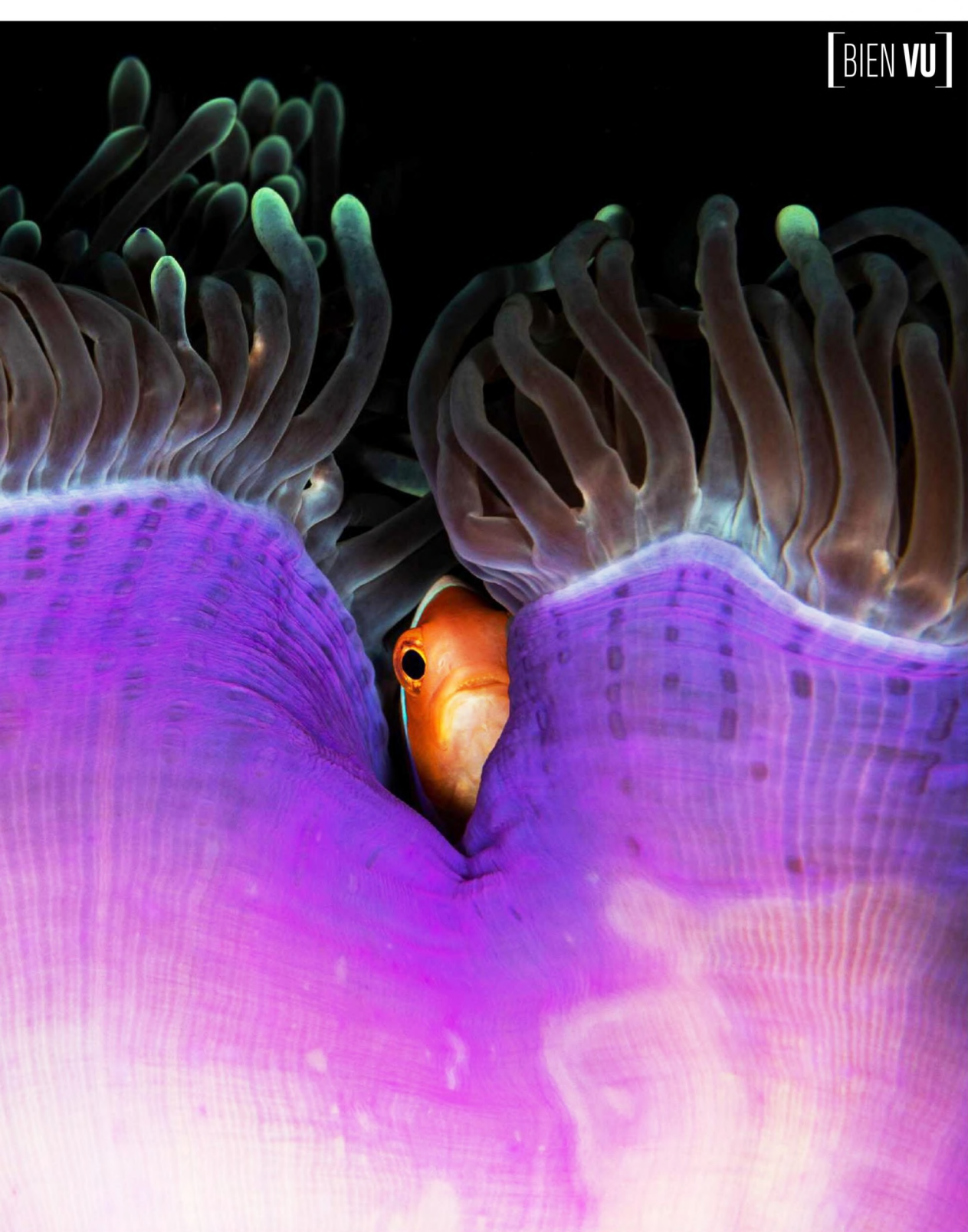
Cache-cache avec Nemo

Contre les prédateurs qui le menacent, l'*Amphiprion nigripes*, ou poisson-clown des Maldives, trouve un abri au sein d'une anémone de mer, urticante, voire mortelle pour les autres espèces, en échange d'un service de nettoyage des parasites. L'animal, de la famille du petit poisson rendu célèbre grâce au film d'animation *Le Monde de Nemo* – mais doté d'une seule bande blanche – va parfois mordiller le plongeur s'approchant trop près de son refuge. «Celui-ci n'était pas si téméraire, s'amuse le photographe suisse Andy Schmid. Caché derrière son rideau, il ne se montrait que pour vérifier si j'étais toujours là. J'ai dû patienter un bon moment avant de pouvoir lui tirer le portrait et j'ai fini par le surnommer le "timide"».

ANDY SCHMID

Le portfolio de ce Suisse de 44 ans regorge de photos sous-marines grand-angle de requins et cétacés.







FORESTHILL, CALIFORNIE, ÉTATS-UNIS

Des pompiers en alerte rose

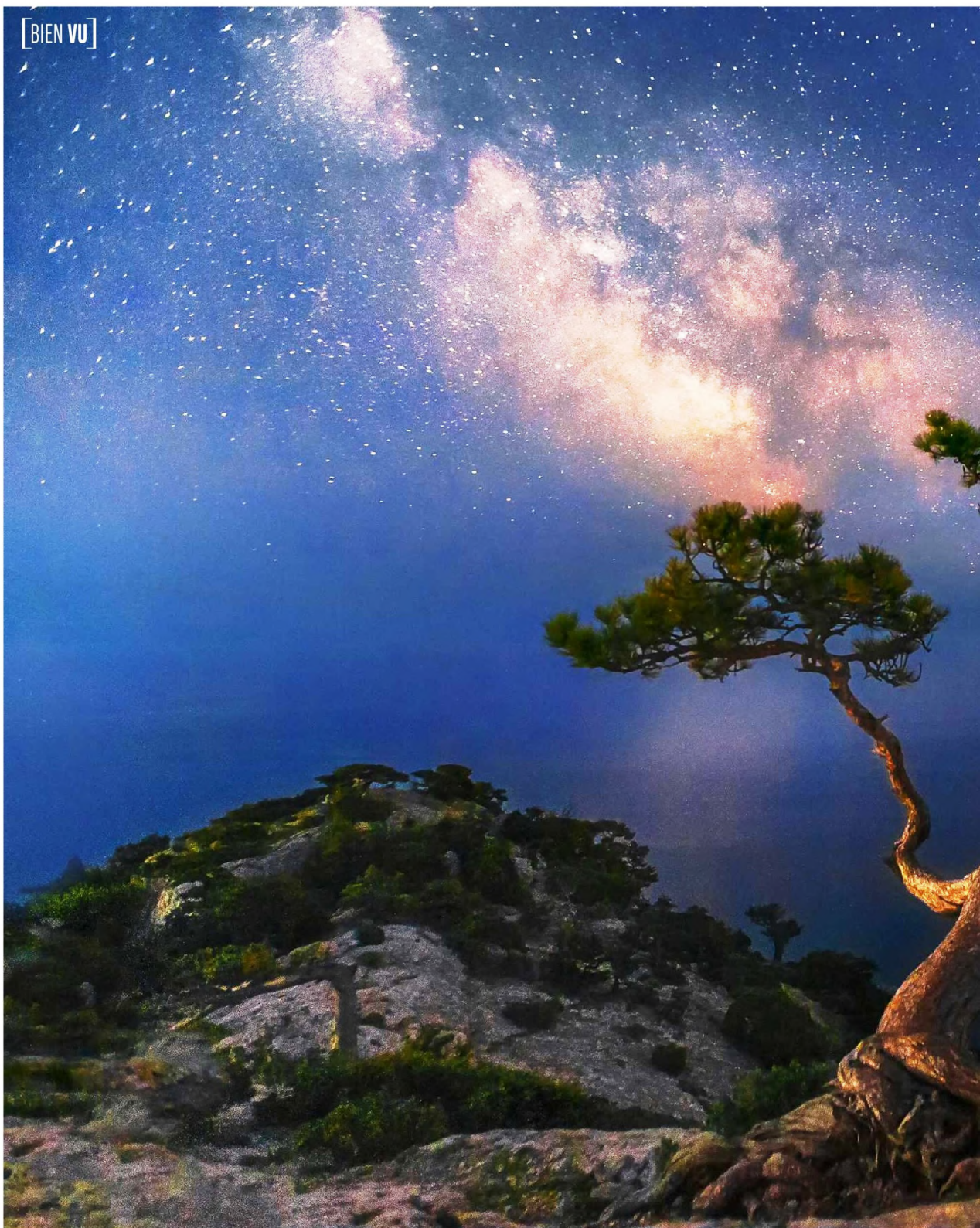
Les incendies de Californie se sont déclarés, en 2022, dès le mois de janvier. Pour brûler sans discontinuer. Au 14 novembre, ils avaient réduit en cendres quelque 150 000 hectares de forêts. «Avec le réchauffement climatique, ils durent désormais toute l'année», explique la photographe Jen Osborne. Ce jour-là, les flammes menaçaient Foresthill, une petite ville du nord de l'État. «Un avion de lutte contre l'incendie a surgi, j'ai eu juste le temps de me cacher sous une table de pique-nique avant qu'il ne largue son produit retardant.» Entre terreur et excitation, elle a braqué son appareil vers le ciel. «Sans pouvoir choisir mon cadrage, concède-t-elle. Car juste après avoir déclenché, j'ai été éclaboussée de produit rose.»

JEN OSBORNE

Cette photographe canadienne de 38 ans a entrepris de documenter les feux de forêts à travers le monde.









PIC COSMOS, CRIMÉE, UKRAINE

Sous le ciel étoilé, exactement

Un vénérable pin tend ses branches tortueuses vers la Voie lactée, comme pour quémander un oracle. «Je me suis efforcé de cadrer l'arbre et les étoiles pour qu'ils entrent en harmonie», raconte le Russe Yuriy Stolypin, qui a capturé cette image onirique sur le mont Karaul-Oba, dans le sud de la Crimée, en août 2021, quelques mois avant l'agression de l'Ukraine par la Russie. «Le plus dur pour moi fut de redescendre dans la plaine, poursuit-il. J'avais cassé ma torche et à la seule lueur de mon smartphone, je me suis perdu. J'ai eu si peur en me retrouvant au bord de précipices de plusieurs mètres que j'ai envisagé d'attendre l'aube pour continuer ma route, mais le vent glacial m'a motivé à regagner ma chambre d'hôtel.»

YURIY STOLYPIN

Ce passionné d'astronomie, né à Saint-Petersbourg en 1990, où il vit toujours, enseigne la photographie.

L'ÉGYPTTE

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.



Ghada Amer / Lepkowski Studios Berlin / SP. Ghada Amer et Ladan S. Naderi / SP



D'autoportraits brodés (à g.) en performances (à d.), la femme est la muse de l'artiste.

EXPOSITION

Ghada Amer, la liberté faite femme

C'est une sphère dorée où sont ciselés, à la manière des moucharabieh, 35 mots d'amour en arabe. Un pied de nez à ceux qui considèrent cette langue comme porteuse d'une idéologie guerrière. Ghada Amer, plasticienne née au Caire en 1963, élevée à Nice et désormais installée aux États-Unis, navigue entre les cultures pour en briser les carcans. Marseille lui consacre sa première rétrospective française au Mucem, au Frac et à la Vieille Charité. L'artiste s'est notamment approprié la broderie et la sculpture pour démultiplier une figure de femme qui n'est ni la silhouette fantomatique de l'islamisme ni l'objet du désir de la société occidentale, mais une franc-tireuse en quête d'accomplissement. Une vision qu'a incarnée le Printemps arabe. Dans un jardin aménagé sur le toit du fort Saint-Jean, Ghada Amer représente ainsi un slogan des manifestantes de la place Tahrir (libération en arabe), qui détournaient un dicton traditionaliste : «La voix de la femme est source de honte» est devenu «La voix de la femme est révolution».

Ghada Amer à Marseille, au Frac jusqu'au 26 février, au Mucem et à la Vieille Charité jusqu'au 16 avril. mucem.org

BEAU LIVRE

Les mille et une nuits de Denis Dailleux

C'est l'Égypte qui l'a fait photographe. En 1992, Denis Dailleux travaille chez un fleuriste, lorsqu'il part au Caire. Coup de foudre entre un homme et ce pays. Il décèle la beauté partout. D'abord celle, en noir et blanc, des jeunes artisans de la capitale se soutenant les uns les autres et du paysan



Denis Dailleux / Agence Vu / SP

revenant des champs, son petit-fils dans les bras. Mais c'est en passant à la couleur que le portraitiste va faire entrer

ses images dans une autre dimension, celle des *Mille et une nuits* dont il admire l'adaptation de Pasolini : cavalier surgissant sous les néons de la ville ; danseuse toisant son public depuis un tapis qu'on dirait volant ; Copte touchant une icône lumineuse... Puis Denis Dailleux a quitté l'Égypte, après avoir fixé pour toujours ses enchantements quotidiens.

Misr : l'Égypte, de Denis Dailleux, éd. Le Bec en l'Air, 48 €.

NOUVELLES

Crises existentielles

Une épouse tentée par l'adultère au Caire, un juge qui martyrise sa servante, un adolescent qui se rêve meurtrier et un fils entraînant son père dans un dernier voyage... Plus de trois décennies après leur parution, ces bijoux de nouvelles de Youssef Idris, le maître du genre en Égypte, sont réédités. L'écrivain a l'art de nous faire vivre les dilemmes de ses héros et d'y apporter des dénouements très éloignés de ce que l'on imaginait.

La Sirène, de Youssef Idris, éd. Actes Sud, 22,80 €.



DVD

Les dessous du pouvoir

Un jeune pêcheur intègre l'université al-Azhar, centre de l'islam sunnite au Caire, à la mort du grand imam. Il devient le pion infiltré de la sûreté nationale, qui cherche à faire «élire» son candidat. De père égyptien, le réalisateur suédois Tarik Saleh, banni de là-bas depuis le tournage du *Caire confidentiel*, orchestre un thriller haletant, critique du machiavélisme du président al-Sissi et fable sur la perversion du pouvoir.

La Conspiration du Caire, de Tarik Saleh, éd. Memento Films, sortie le 7 mars, 19,99 €.



Tu savais qu'on pouvait réserver
tous les billets de train sur
Trainline ?

10:49

Genre, pour toute l'Europe !

10:49



10:50

Bah bien sûr, pourquoi je
l'utilise à ton avis ?

10:54



L'app de réservation de train
qui a un train d'avance.



Télécharger dans
l'App Store



DISPONIBLE SUR
Google Play

Télécharger
l'app



De nombreuses compagnies de train sont disponibles sur Trainline, ce qui vous permet de choisir la meilleure option et le meilleur prix.

N
“**ous**
tuons des animaux...
mais n'acceptons plus
de voir
leur mort”

CHARLES STÉPANOFF, ANTHROPOLOGUE

CE SPÉCIALISTE DE LA SIBÉRIE ET DE SES TRADITIONS CHAMANQUES, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES, EST L'AUTEUR DU LIVRE L'ANIMAL ET LA MORT, CHASSE, MODERNITÉ ET CRISE DU SAUVAGE (ÉD. LA DÉCOUVERTE, 2021), TIRÉ D'UNE ENQUÊTE DE DEUX ANS AUPRÈS DES PAYSANS ET DES CHASSEURS DE LA BEAUCE, DU PERCHE ET DES YVELINES.

Pour les gens rencontrés lors de votre enquête dans la campagne française, la disparition de la faune sauvage est-elle une réalité tangible ?

Oui, et c'est un point important. En ville, nous avons certes accès à des informations sur la crise de la biodiversité au travers d'articles, de statistiques et d'études menées par les chercheurs. Nous savons qu'un effondrement se produit autour de nous, avec la réduction drastique des effectifs de nombreuses espèces (- 30 % en trente ans pour les oiseaux des campagnes en France, - 75 % pour les insectes volants en Europe). Mais cela reste une réalité abstraite. J'ai cherché à comprendre comment cette crise était vécue par ceux qui évoluent dans un environnement rural. Comment ils vivaient le fait d'être dans un « printemps silencieux » pour reprendre l'expression célèbre de la biologiste et écologiste américaine Rachel Carson dans les années 1960. Est-ce que cela change quoi que ce soit pour eux ? La réponse est : oui, évidemment. Sans être chercheurs, beaucoup ont mené leurs propres observations et remarqué l'absence des rouges-queues, des pinsons, des nonnettes, des chardonnerets, des lucioles ou encore des tritons dans les mares... Chacun m'a cité les espèces qu'il ne voit plus. Je me suis rendu compte que l'érosion de la biodiversité n'est pas seulement un constat de biologiste. Elle revêt aussi une dimension affective très importante. Ce sont toutes ces émotions, cette nostalgie, que j'ai tâché de collecter auprès des habitants, et notamment des chasseurs ruraux, qui sont souvent les plus en contact avec les espèces sauvages.

Vous expliquez que les habitants des campagnes nouent parfois des relations « intimes » avec les animaux sauvages. Certaines espèces, comme l'hirondelle, sont même évocatrices de mythologies très lointaines...

Il y a en effet un aspect très familier chez l'hirondelle, qui vient faire ➤➤



Emmanuel Merckel / Divergence

La pandémie l'ayant tenu loin de la Sibérie, son terrain d'études habituel, Charles Stépanoff a décidé de faire de «l'ethnologie en circuit court».

➔ son nid sous les toits. Les gens disent qu'elle apporte la bénédiction dans la maison. Il y a un côté enchanteur chez cet oiseau dont la présence rythme les saisons entre son arrivée, au printemps, et son départ pour l'Afrique, en septembre. L'hirondelle est aussi liée au mythe du feu domestique, qui est à l'origine de la civilisation et dont il existe de nombreuses variantes à travers le monde : en Sibérie, on raconte qu'elle a généreusement accepté, à la demande des hommes, d'aller chercher le feu dans les enfers, auprès du dieu Eriik Khan. Celui-ci l'a rattrapée, saisie par la queue, lui arrachant une plume. En souvenir de cet épisode, l'hirondelle rustique a la queue échancrée et la gorge rouge. Or, en fouillant les archives ethnographiques, un peu oubliées, des campagnes françaises au XIX^e siècle, j'ai découvert qu'il existait chez nous la même histoire, selon laquelle l'hirondelle est allée chercher le feu chez le diable ou auprès de Dieu et l'a rapporté aux humains. En témoignage de leur reconnaissance, les hommes la laissent s'établir sous les toits et ont l'interdiction formelle de détruire ses nids. De fait, il existe encore un tabou absolu sur la destruction des nids d'hirondelles à travers l'Eurasie septentrionale, de la Bretagne à l'Altaï.

Ces mythes appartiennent à nos campagnes. En France, qui compte désormais 80 % d'urbains, comment a évolué notre rapport au «sauvage» ?

Autrefois, en effet, dans nos villages, l'enchevêtrement des vies domestiques avec la vie sauvage formait un tissu relationnel riche. Ces liens se sont délités. Désormais, on n'est plus capable de distinguer un étourneau d'un merle, une bergeronnette d'un chardonneret, voire une brebis d'une chèvre ! Ou encore l'orge du blé, céréales qui sont pourtant les fondements de notre civilisation depuis le néolithique. Nous avons perdu nombre de ces savoirs éthologiques, écologiques, qui correspondaient aux liens que les hommes entretenaient avec l'environnement. Le psychologue américain Peter Khan parle d'«amnésie générationnelle environ-

nementale». Dans le même temps, dans nos sociétés occidentales, nous sommes devenus beaucoup plus sensibles au sort des animaux.

Selon vous, c'est la mort des animaux que nous ne voulons plus voir...

Oui. Nous ne supportons plus d'assister à la mort d'une volaille ou d'un cochon à la ferme, comme le faisait la génération précédente. C'est donc un changement très récent. Tout à coup, le sang, la souffrance des animaux, nous sont devenus absolument intolérables... à la vue. On sait que cela existe mais on ne veut pas le voir ! Et beaucoup de gens le disent : ils peuvent acheter de la viande au supermarché [en 2021, 98 % des Français déclarent manger de la viande] mais ne veulent pas que l'animal soit trop reconnaissable, sinon leur estomac se noue ! D'un côté, on a perdu en connaissance et de l'autre, on est devenu hypersensible. Nous avons délégué à l'industrie les conditions de notre survie en lui



«IL EST POSSIBLE DE SE NOURRIR DE VIANDE TOUTE SA VIE SANS AVOIR JAMAIS VU UN ABATTOIR»

confiant l'abattage des animaux que nous mangeons. Déjà, à la Renaissance, le philosophe anglais Thomas More imaginait dans son livre *L'Utopie* une société où la mort animale ne serait plus visible. Il décrivait des abattoirs situés loin des villes, dans lesquels on emploierait des esclaves. Les citoyens libres, eux, n'auraient pas à être en contact avec la mort, ni à la voir. Cet idéal était complètement farfelu au XVI^e siècle quand ce livre parut. Mais on l'a réalisé aujourd'hui, puisqu'il est désormais possible de se nourrir de viande toute sa vie sans avoir jamais vu un animal mourir. Abattoirs, troupeaux et foires au bétail se trouvent loin des villes. On occulte la viande, le sang, la mort. C'est très singulier d'un point de vue anthropologique.

Des associations de défense des animaux, comme L214, veulent, au contraire, montrer ce qui se passe dans certains abattoirs...

Et à chaque fois, cela fait scandale ! Car c'est le grain de sable dans l'engrenage, qui va remettre de la visibilité là où il y avait de l'invisibilité. Ce n'est pas la mort en soi des animaux qui est choquante puisqu'en France, chaque jour, 3,2 millions d'animaux d'élevage sont abattus. C'est le fait qu'elle soit rendue publique. Dissimulé, réduit à sa fonction productive, l'animal d'élevage industriel est un «animal-matière», traité comme un minerai. Pour avoir visité des élevages de porcs, je me dis que je préférerais vivre comme un sanglier, quitte à mourir sous le feu d'un chasseur : au moins j'aurais eu une belle vie, avec la possibilité de déguster des glands et des champignons mais aussi de choisir mes partenaires et d'avoir une famille ! C'est de ce bien-être que l'animal est privé dans l'élevage porcin standard.

Et pourtant, en France aujourd'hui, la chasse scandalise davantage [dans un sondage Ifop de 2021, 55 % des Français s'y déclarent défavorables] que l'abattage des animaux d'élevage. Comment l'expliquez-vous ?
C'est une tendance assez récente. Le basculement s'est opéré dans les ➔

Pleins de nouveautés à découvrir dans l'Exposition permanente !



© Photo ANAKA / AV / Casson Mann / XTU architects / Fondation pour la culture et les civilisations du vin

Venez comprendre l'élaboration du vin grâce à une grande fresque animée,
fouler virtuellement des grains de raisin ou encore vous attabler à un banquet-spectacle,
il y en a pour tous les goûts !



Réservez vos billets
sur laciteduvin.com

FONDATION
pour la culture et les
civilisations du vin

PARTENAIRE OFFICIEL DE LA FONDATION

C&S
Chef & Sommelier

PARTENAIRE MÉDIA

**SUD
OUEST**

GEO

bleu
grande

Lions, cerfs, loups... des animaux réservés aux puissants

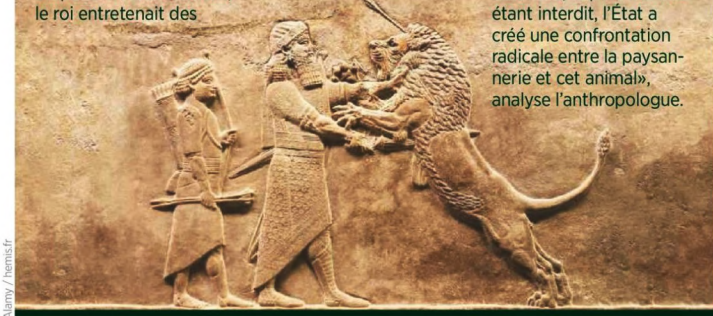
DE LA MÉSOPOTAMIE ANTIQUE À LA FRANCE MÉDIÉVALE, LE POUVOIR POLITIQUE A SOUVENT MONOPOLISÉ LE CONTRÔLE DE LA FAUNE SAUVAGE.

LA CHASSE AU LION, en Mésopotamie, était exclusivement réservée au roi, alors que le fauve posait surtout problème aux bergers qui avaient, eux, interdiction absolue de le tuer. Le lion était au service de la gloire du souverain, qui se faisait représenter en plein corps à corps avec le fauve, à l'image du roi assyrien Assurbanipal (ci-dessous). « Cette mise en scène d'un rapport fusionnel entre le corps du roi et la faune sauvage offrait au pouvoir une source de légitimité et de puissance, dont étaient exclus les simples sujets », souligne Charles Stépanoff. Parallèlement, le roi entretenait des

« paradis », réserves de chasse abritant une faune magnifique.

LE CERF, ROI DES FORÊTS, devint gibier royal en France, sous l'Ancien Régime. En 1601, une ordonnance royale défendit en effet à quiconque de chasser « cerfs, biches et faons » sur tout le territoire. De leur côté, les pratiques vivrières telles que la chasse paysanne et le braconnage étaient disqualifiées comme vulgaires, mais surtout considérées comme une forme de concurrence au pouvoir politique.

LE GRAND MÉCHANT LOUP n'a pas toujours eu mauvaise réputation. Les bergers de la France médiévale le considéraient aussi comme gardien des brebis et protecteur des cultures de céréales dont les moutons étaient friands. En Sibérie et en Mongolie, où le loup est encore un animal sacré, les éleveurs lui faisaient des offrandes lorsqu'un mouton était mangé, estimant que c'était la part du loup. « En monopolisant le contrôle du loup et en exposant les paysans au risque d'être mangés sans avoir le droit de se défendre, le port d'armes étant interdit, l'État a créé une confrontation radicale entre la paysannerie et cet animal », analyse l'anthropologue.



➤ années 1970-80 alors que précédemment, on le voit dans les romans ou le cinéma, le chasseur faisait partie intégrante de la société. On ne peut expliquer ce rejet de la chasse par le fait qu'on soit devenu plus protecteur à l'égard des animaux et de la nature. Au contraire, après la guerre, avec les Trente Glorieuses, on a assisté à une dévastation assez systématique des espèces et des territoires sauvages, ainsi qu'à l'industrialisation de l'élevage, imposant aux animaux de vivre dans des conditions inédites. Il faut chercher ailleurs, quelque chose de plus latent

et de moins avouable peut-être : à la chasse, la mort est publique. Alors que le cochon n'est plus abattu à la ferme mais dans une usine, où personne ne le verra mourir, le sanglier, lui, est tué devant les chasseurs présents, qui traverseront peut-être le village avec la dépouille de l'animal visible à l'arrière de la camionnette. Donc il y a, dans la chasse, une visibilité de la mort et du sang à laquelle on n'est plus du tout habitué et qui crée un sentiment de surprise et de dégoût. Tout ce travail de civilisation, de camouflage et d'industrialisation de la violence bute devant la chasse,

qui semble y avoir échappé. Elle a quelque chose d'archaïque, de primitif, qui la rend inquiétante car elle ne dissimule pas la violence.

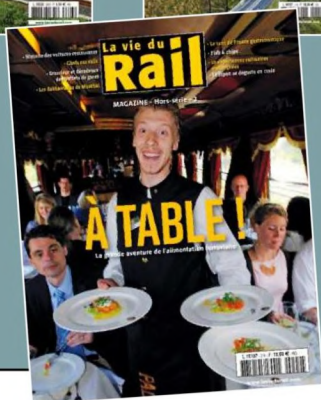
Chasseurs et défenseurs de la nature sont-ils condamnés à s'opposer ?

Historiquement, chasse et protection du vivant sont liées. En 1939, les premiers à s'inquiéter de la généralisation des insecticides et à lancer l'alerte contre l'arséniate de plomb [un produit utilisé notamment contre les doryphores et qui sera interdit en France en 1971], responsable de la mort des perdreaux dans les champs, ont été des chasseurs. Il ne s'agit pas de jeter la pierre aux agriculteurs qui répondaient alors à une volonté étatique de production massive pour sortir de la disette et cultiver avec moins de main-d'œuvre. Cependant, l'utilisation des pesticides – qui n'ont pas pour but de tuer des oiseaux mais des insectes – est difficile à remettre en cause parce que c'est notre modèle agroalimentaire qui est en jeu. Donc ce sont des pratiques comme la chasse qui sont dénoncées, même si leurs effets réels sont minimes. En effet, ce n'est pas dans les zones où il y a plus de chasse qu'on assiste au déclin de la faune mais dans celles où l'agriculture s'est modernisée très tôt. Par exemple, dans la plaine d'Alsace, où il y a eu une diminution rapide des populations de perdrix, de lièvres, de lapins, en raison des nouvelles méthodes de culture : remembrement, disparition des abris et des landes, qui fournissaient du couvert à ces petites espèces. Les chasseurs font office de boucs émissaires... Au cours de l'été 2020, le gouvernement a annoncé la levée de l'interdiction sur les néonicotinoïdes, connus pour leurs effets nocifs sur le système nerveux des abeilles et des oiseaux, pour lutter contre les pucerons verts s'attaquant aux betteraves à sucre [dont la France est premier producteur européen]... Au même moment, le gouvernement interdisait la pratique de la chasse à la glu des grives et des merles, très décriée par les associations de protection des oiseaux. Or, cette pratique appelée ixéutique, qui remonte ➤

DÉCOUVREZ LE NOUVEAU MAGAZINE DU VOYAGE EN TRAIN

A travers la nouvelle formule de *La Vie du Rail Magazine*, nous voulons donner envie de voyager en train, de rêver, et de découvrir la vie du rail d'ici ou d'ailleurs.

Profitez de cette opportunité pour recevoir gratuitement chez vous un numéro du magazine.



**ACTUELLEMENT
EN KIOSQUE**



Pour lire un extrait
en ligne ou vous
abonner

Si vous souhaitez recevoir un exemplaire gratuit, scannez le QR code ou renvoyez ce coupon à :

La Vie du Rail, service abonnements, 29, rue de Clichy, 75009 Paris

Nom :

Prénom :

Adresse :

Mail :



Pour recevoir
un exemplaire
gratuit

➡ probablement à la préhistoire, ne peut être tenue responsable du déclin des oiseaux depuis quinze ans. C'est une coutume de paysans souvent défavorisés, pour qui cela représentait une ressource importante. Le genre de choses que l'on trouve fascinant sur des terrains exotiques, à Hawaï ou dans le bassin du Congo, mais intolérable chez nous qui nous considérons comme des modernes et plus comme des barbares ! C'est une vision très monolithique de notre société. Or pour un anthropologue comme moi, celle-ci regroupe au contraire une extraordinaire diversité d'éthiques, de rapports à la nature et de formes de subsistance.

Vous dites que la chasse ne se résume pas à la mise à mort d'animaux. Qu'est-elle d'autre ?

N'oublions pas que nous sommes des animaux parmi d'autres ! Des primates prédateurs. Or il y a un plaisir chez les espèces prédatrices dans la quête, la traque. Et ce comportement n'a pas forcément pour but la mise à mort, de même que le comportement sexuel n'a pas forcément pour but d'avoir des petits. Bien sûr, l'humain n'est pas soumis au même instinct que les félins ou les canidés. Mais il faut reconnaître qu'il y a aussi, chez nous, une forme de plaisir dans le fait de poursuivre, de se cacher... De nombreux jeux d'enfants sont basés sur ces ressorts psychologiques. D'ailleurs les chasseurs disent souvent qu'ils n'ont rien attrapé mais que ce n'est pas grave, ils ont éprouvé du plaisir malgré tout. Pour eux, il s'agit d'un acte socialisé dans lequel on respecte l'animal – avec une forme d'identification au gibier. Dans la plupart des sociétés de chasseurs, les rituels, comme imiter le cri de l'animal, se couvrir le visage de son sang, témoignent de la complexité du rapport entre le chasseur et sa proie, fait de fascination, de respect, et de violence, évidemment.

En quoi la façon de se mettre à la place de l'animal diffère-t-elle entre défenseurs des animaux et chasseurs ?

Quelque chose m'a frappé sur le terrain, notamment sur une pratique



«PARTISANS ET ADVERSAIRES DE LA CHASSE DISENT SE METTRE À LA PLACE DES ANIMAUX»

sujette à conflits comme la chasse à courre : dans les deux camps, chasseurs comme militants animalistes, on revendique la capacité de se mettre à la place des animaux. Mais cela ne prend pas du tout le même sens chez les uns et les autres. Pour les chasseurs – et on observe la même chose en Sibérie – cela consiste à se demander comment l'animal perçoit son environnement, quelles vont être ses voies de passage, quel refuge il va trouver, comment il va réagir à l'odeur des chiens et des humains. Donc on va se camoufler, ou se recouvrir d'urine de biche pendant la période du brame. Toutes ces approches impliquent de percevoir le monde à travers les yeux de l'animal, afin de se montrer plus rusé que lui. Les animalistes, eux, sont centrés sur la souffrance : se mettre à la place de la proie, c'est se mettre à la place d'un être qui souffre, imaginer la terreur que l'on éprouverait si l'on était soi-même poursuivi par des chiens et des hommes armés... Les animalistes se focalisent sur la crainte et le stress de l'animal, tandis que les chasseurs s'intéressent à son intelligence, son courage, sa ruse ou sa force.

On objectera qu'il s'agit de pratiques d'un autre âge, qu'il n'est plus nécessaire de chasser pour se nourrir...

Je n'ai rien à répondre à cette argumentation, je ne suis pas un défenseur des chasseurs ! Beaucoup de gens considèrent en effet que la chasse ne correspond pas au rapport au vivant que l'on devrait avoir aujourd'hui et qu'elle doit disparaître. Il est possible d'ailleurs qu'elle disparaisse, ou se transforme, comme dans certains cantons suisses où elle est réservée à des fonctionnaires qui régulent la faune. Il faut se demander ce qu'on gagne et ce qu'on perd à ce changement. On gagne peut-être une violence moins visible dans la société. Mais on met fin à la transmission d'une forme d'autosubsistance. En France, le gibier chassé est très majoritairement consommé par les chasseurs : c'est le cas, dans les Landes par exemple, des *paloumayres*, les chasseurs de pigeons ramiers – qu'ils appellent palombes. Une chasse qui est, on l'oublie souvent, la première en France. Tous mangent les palombes, qui font partie intégrante de leur mode de vie et participent à la transmission des savoirs écologiques traditionnels. Car la chasse est aussi prétexte à sortir des sentiers battus et à observer des écosystèmes où l'on n'irait jamais en restant le long de la route. Dans bien des communes rurales en France, quoi qu'on en pense, elle est la dernière institution à sortir les jeunes de la maison, de leurs écrans et à permettre aux générations de socialiser autour d'un paysage et des animaux. En ce sens, elle est un vecteur de transmission de savoirs sur des écosystèmes en perpétuelle mutation. À la différence des adeptes de la chasse commerciale ou sportive, les chasseurs locaux sont quotidiennement sur le terrain : ils observent les faisans, par exemple, connaissent les parents, le nombre de petits, s'inquiètent quand ils ne sont plus là. Ils s'attachent aux petites histoires de famille des animaux. Leur éthique consiste à tuer pour manger et non à massacrer pour détruire. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR ALINE MAUME

GEO HISTOIRE

JANVIER-FÉVRIER 2023

N° 67

LES MAÎTRES DU KREMLIN

DE LÉNINE À POUTINE



LÉNINE - STALINE

Aux origines
de la terreur rouge

LES DISSIDENTS

Comment
ils ont résisté

LA PROPAGANDE

Une fillette américaine
au pays des Soviétiques

LA CHUTE DE L'URSS

De Gorbatchev le mal-aimé
à Poutine, tsar du XXI^e siècle

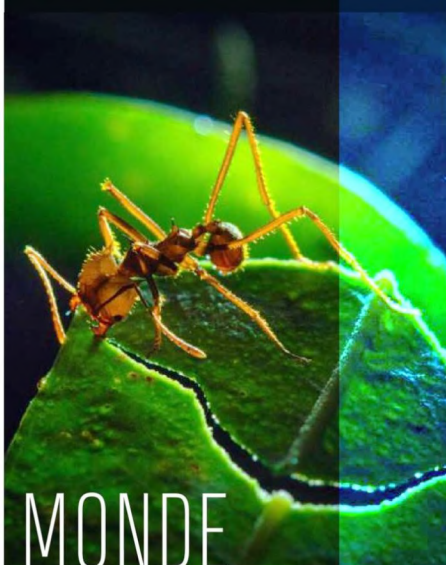
ACTU : À lire, à voir • Les 100 ans de la Croisière des sables

ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr

GEO, À LA RENCONTRE DU MONDE





«MON TOUR DU MONDE DANS LE SILLAGE de DARWIN»

VOICI L'HISTOIRE D'UN JEUNE FRANÇAIS QUI A EU UNE IDÉE FOLLE : EMBARQUER POUR UNE EXPÉDITION DE CINQ ANS ET 70 000 KILOMÈTRES SUR LES TRACES DU PLUS CÉLÈBRE DES NATURALISTES. LE VŒU DE VICTOR RAULT ? DOCUMENTER LES MÉTAMORPHOSES DE LA PLANÈTE DEPUIS DEUX CENTS ANS. RÉCIT.



La faune et la flore, sur terre et sous l'eau : Victor s'est donné pour but d'observer les mêmes espèces que Darwin, des fourmis coupe-feuille du Brésil (en h.) aux hôtes des fonds marins du Cap-Vert (à g.).

Terre en vue ! Le 31 janvier 2022, après dix-huit jours en mer au départ de Mindelo, au Cap-Vert, et 4 000 kilomètres à naviguer entre des grains violents et la pétrole (calme plat) dans le pot-au-noir – une zone météorologique instable située au niveau de l'équateur –, nous apercevons enfin Recife, capitale de l'État du Pernambouc, dans le nord-est du Brésil. Apercevoir, c'est un bien grand mot. Deviner plutôt. Car la pollution lumineuse présente sur des dizaines de kilomètres de littoral forme des halos blancs qui nous empêchent de distinguer la forêt de... gratte-ciel ! On est loin de la luxuriance de la jungle brésilienne qui, deux cents ans plus tôt, avait subjugué Charles Darwin, le père de la théorie de l'évolution. À l'époque, les insectes y faisaient tant de bruit qu'il les entendait depuis le *HMS Beagle*, son bateau qui avait pourtant jeté l'ancre à des centaines de mètres de la côte.

Dans *Le Voyage du Beagle*, écrit en 1839, Darwin livre une description d'une incroyable précision de l'état de la biodiversité au début du XIX^e siècle, à travers les centaines d'espèces qu'il a décrites au cours de son périple autour du monde de 1831 à 1836. Comment ont-elles évolué depuis ? Parce que j'ai envie d'essayer de répondre à cette question, j'ai décidé d'établir un pont temporel avec l'illustre naturaliste anglais, en suivant le même parcours que lui, à bord d'un voilier que j'ai baptisé *Captain Darwin*. D'escale en escale, et pendant cinq années, de 2021 à 2026, je vais recueillir le témoignage des scientifiques qui se penchent aujourd'hui sur les espèces observées jadis par Darwin. Sa théorie de l'évolution reste, à mon sens, le meilleur outil pour comprendre l'instabilité du vivant. Au travers de cette comparaison, j'espère trouver la réponse à une angoissante question qui me taraude depuis si longtemps, comme bien des gens de ma génération : la nature et l'homme pourront-ils faire face aux bouleversements climatiques futurs ?

Ma folle aventure a commencé un beau jour de septembre 2019. J'avais alors 29 ans et je travaillais comme plongeur et vidéaste pour Under The Pole, un programme d'exploration sous-marine. C'est dans la bibliothèque du bateau, le *Why*, que je suis tombé sur *Le Voyage du Beagle*. En me plongeant dans cet ouvrage, un passage a soudain capté toute mon attention : le naturaliste décrivait l'endroit exact où j'étais alors stationné, à savoir l'île de Moorea, en Polynésie française. Et ses mots résonnaient de manière frappante avec le décor environnant : les mêmes ravins impressionnants, les mêmes cascades spectaculaires, les mêmes hibiscus somptueux... En regardant plus avant la carte du périple de Darwin m'est aussitôt venue l'idée de comparer tous les lieux qu'il explora, avec l'espoir de palier ce que j'appelle «l'amnésie du paysage». Depuis tout gamin, je suis passionné par la nature, biberonné aux documentaires animaliers et aux récits d'explorateurs. Un an auparavant, en 2018, les sombres perspectives environnementales et les diverses théories sur l'effondrement m'avaient d'ailleurs tellement affecté que j'avais fait une dépression. J'avais donc le choix entre finir chez le psy ou me lancer dans l'action. J'ai choisi de tracer mon chemin.

Mais avant de partir dans le sillage du scientifique, il m'a fallu trouver un bateau et surtout, apprendre à naviguer ! Me voici donc en mai 2020 en quête d'un solide compagnon de voyage. Grâce à une annonce sur Le Bon Coin, j'ai repéré le *Mukti*, parqué à Triel-sur-Seine, dans les Yvelines. Dès ma première visite, j'ai été séduit. Ce voilier construit en 2008 avait une coque en acier et des mensurations idéales : douze mètres de long, soit quinze de moins que le *Beagle* (voir encadré). Aussitôt, je l'ai renommé *Captain Darwin* et l'ai convoyé à Port-la-Forêt, dans le Finis-

tère. Je me suis lancé dans de gros travaux structurels, pour lesquels, n'ayant pas encore d'équipiers, j'ai recruté dans les bars du coin ! Ne restait plus qu'à devenir un bon skipper. Début 2021, des amis marins m'ont donné mes premiers cours, et je me suis fendu d'une semaine avec un coach pour appréhender les limites de mon voilier... et les miennes ! L'idée était certes de suivre l'itinéraire de Darwin, mais pas question, en tant que capitaine, de faire prendre le moindre risque à mon équipage sous prétexte de me conformer au mille près à son odyssée. La bonne nouvelle, c'est que le navigateur Roland Jourdain, créateur du fonds de dotation Explore, un incubateur au service de la planète, m'a alors dit «banco» ➡➡



Le Voyage du Beagle, le carnet de bord que Charles Darwin a publié en 1839 à son retour, est le livre de chevet de Victor Rault.

Bridgeman Images



Lors de sa première escale, au Cap-Vert, le capitaine de l'expédition est ébloui par l'opulence des jardins sous-marins (en b.). Mais n'en oublie pas pour autant sa mission scientifique. Comme le père de la théorie de l'évolution avant lui, Victor étudie donc le poulpe : il place un miroir devant l'un de ces céphalopodes (à g.), et guette une réaction. En vain.

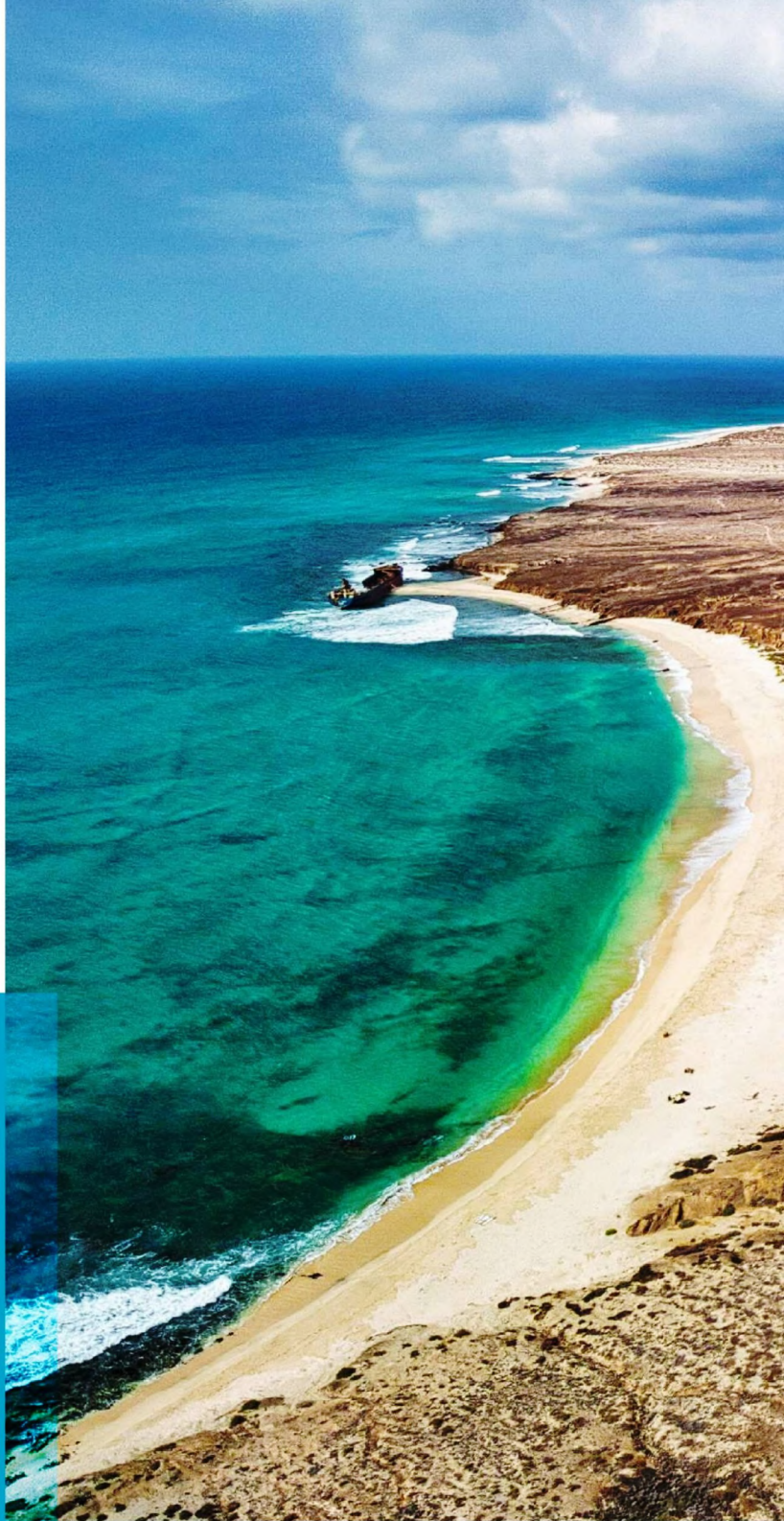
« J'AI D'ABORD
ACHETÉ UN VOILIER
SUR LE BON COIN,
ET L'AI REBAPTISÉ
CAPTAIN DARWIN.

PUIS J'AI DÛ APPRENDRE
À NAVIGUER ! »



«EN ACCOSTANT
LES ÎLOTS DÉSERTS
DU CAP-VERT, JE ME
SENS TRANSPORTÉ DEUX
SIÈCLES EN ARRIÈRE»

Des plages immaculées,
des monts délicatement
sculptés, et pas un
seul habitant : l'île de
Santa Luzia offre un
mouillage idéal pour la
première étape cap-
verdienne de cet étrange
voyage dans le temps.





➔ en m'aidant techniquement dans un premier temps, puis en m'allouant 10 000 euros, soit un dixième du budget total annuel nécessaire au fonctionnement de mon expédition.

Quelques mois plus tard, l'aventure peut véritablement commencer. Ça y est, l'équipage du *Captain Darwin* prend la mer ! Partis le 12 septembre de Plymouth, comme notre célèbre modèle (voir carte), nous faisons escale à Concarneau, histoire de célébrer le départ avec nos proches. Il y a quatre couchettes à bord et justement, nous sommes quatre trentenaires pour cette première traversée en direction du Cap-Vert : je pars avec un directeur de plongée, Nicolas Mollon, et deux marins professionnels, Antoine Clément et Martin Roth.

Depuis la Bretagne, il nous faut dix jours pour rejoindre Madère, où nous mettons pied à terre. Darwin ne s'est pas arrêté dans cette île portugaise, mais ce petit arrangement avec l'itinéraire nous offre une escale technique, dont nous profitons pour mieux organiser la vie à bord et nous partager les quarts. Nous embarquons aussi à Madère des dizaines de kilos de matériel de prise de vue – caméras et drones –, ainsi qu'un équipement de plongée avec des compresseurs. Et prévoyons que l'avitaillement, lui, se fasse à chaque escale. Des couchers de soleil de dingue, des dauphins pour escorte, des tartiflettes et de la daurade au menu... L'ambiance à bord est excellente. Personne ne souffre du mal de mer malgré des conditions de navigation un peu musclées. Ni ne se plaint du confort rudimentaire : par exemple, pour se laver, il faut se contenter d'un bain de mer – pas de douche à bord, économie d'eau oblige.

DARWIN PLONGEAIT DANS UNE CAISSE À FOND DE VERRE. NOUS, ON A UN PETIT SOUS-MARIN TÉLÉCOMMANDÉ

À la fin octobre, nous arrivons au Cap-Vert, où Cécile Malavaud, ingénieure spécialiste de l'environnement de 32 ans, nous a rejoints en qualité de second pour une durée de sept mois. C'est sur Raso, îlot inhabité de sept kilomètres carrés dans le nord de l'archipel, que nous commençons notre travail de documentation de la biodiversité. Nous sommes accompagnés d'Eduardo Sampaio, un scientifique portugais de l'université de Lisbonne, expert en céphalopodes. Avec lui, nous réalisons une campagne de deux semaines de plongée pour observer un animal qui fascinait tant Charles Darwin : le poulpe. Voici deux siècles, le naturaliste posait pour la première fois son regard sur cet éternumène qui possède l'étonnante capacité de changer de couleur, comme un caméléon. Intrigué, il ne put étudier l'animal qu'à deux ou trois mètres sous la surface, avec une caisse à fond en verre. Grâce à notre matériel high-tech, dont un ROV (*Remotely Operated Underwater Vehicle*), un petit sous-marin pilotable à distance via une

tablette, nous dénichons un magnifique spécimen à 30 mètres de fond. C'est une grande première : au Cap-Vert, personne n'avait jamais aperçu de poulpe à une telle profondeur !

Sous l'eau, c'est une explosion de vie qui tranche avec l'aridité terrestre de Raso. Nous sommes cernés de centaines d'espèces, requins, carangues, raies ou rascasses, et c'est dans cet univers féérique que nous effectuons nos premières études comportementales, dont le fameux «test du miroir» réalisé sur des poulpes en laboratoire, mais jamais en milieu naturel : en présentant une glace devant un animal, il est parfois possible de constater s'il a conscience de lui-même. Et sans surprise, Carlos, notre poulpe témoin, comme les autres

LES TRAJECTOIRES DE DEUX INSATIABLES CURIEUX



Victor Rault

Age au moment du départ : 32 ans.

Formation : Institut d'études politiques de Rennes. Au départ, Victor voulait devenir directeur d'hôpital.

Objectif de sa mission : documenter au travers de vidéos comment ont évolué en deux cents ans les paysages et espèces étudiés jadis par Darwin. Et en revenant avec des projections réalistes.

Durée du périple : cinq ans, de 2021 à 2026, mais avec des interruptions : Victor est déjà retourné brièvement en France à l'automne 2022 afin de collecter des fonds pour la suite de son voyage et compte faire plusieurs allers-retours à l'avenir.



Charles Darwin

Age au moment du départ : 22 ans.

Formation : faculté de médecine d'Édimbourg (études interrompues en cours de route) ; diplôme de théologie à Cambridge ; cours de botanique et de géologie.

Objectif de sa mission : continuer le travail d'exploration hydrographique et de cartographie des côtes du continent latino-américain commencé par d'autres lors d'une première épopée du *Beagle*, entre 1826 et 1830. Ce n'est qu'au cours de l'expédition que Darwin se découvre une vocation de naturaliste.

Durée du périple : cinq ans, de 1831 à 1836. Alors que Darwin ne pensait consacrer que deux ans à cette

odyssée, il restera à bord trois ans de plus sans retourner en Grande-Bretagne.



L'odyssée de Darwin en cinq dates clés

Parti de Plymouth le 27 décembre 1831, Charles Darwin effectua une circumnavigation en cinq ans. Mais il passa bien plus de temps à terre (trois ans et trois mois) qu'en mer. Et c'est en explorant les contrées où le *Beagle* accostait qu'il fit des découvertes cruciales...

Juillet-août 1832, Argentine

À Punta Alta, l'Anglais met au jour un ossuaire de mammifères terrestres gigantesques, parmi lesquels des restes de *Megatherium* et de *Myiodon*. Or ces animaux préhistoriques

fossilisés présentent d'étranges similitudes avec le tatou. Une trouvaille majeure qui remet en cause la fixité (l'invariabilité) des espèces, thèse encore prédominante à l'époque.

Septembre 1835, Galápagos (Équateur)

C'est une étape capitale dans l'élaboration de la théorie de l'évolution par la sélection naturelle. Le scientifique constate que, sur chacune des îles de l'archipel, les pinsons ont des caractéristiques morphologiques différentes : la taille et la forme de leurs becs

notamment sont, à chaque fois, adaptées à la nourriture la plus abondante sur leur lieu de vie. Ce qui conduit Charles Darwin à penser qu'il n'y avait à l'origine qu'une seule et même espèce, qui s'est modifiée au cours du temps.

Novembre 1835, Tahiti (Polynésie française)

En supposant que les coraux se développent sur une terre en train de s'enfoncer dans la mer, le naturaliste britannique découvre l'explication de la formation des récifs coralliens et des atolls.

Janvier 1836, Australie

En Nouvelle-Galles du Sud, Darwin constate que les indigènes sont décimés par les maladies et l'alcool en provenance d'Europe, et que l'arrivée des colons anglais a aussi des conséquences sur la faune locale dont ils se nourrissent.

Octobre 1836, Angleterre

À son retour à Falmouth, en Cornouailles, Darwin débarque avec une impressionnante collection : 1 529 échantillons d'espèces préservés dans de l'alcool et 3 907 peaux et os divers conservés à sec.

individus de son espèce, ne daigne pas s'admirer une seule seconde ! Eduardo Sampaio pense que le nombre de ses congénères dans la région a pu rester stable depuis l'époque de Darwin. On peut même imaginer une explosion de la population de poulpes dans cinquante ans, à cause de la surpêche des grands prédateurs qui d'ordinaire s'attaquent à eux, les requins par exemple. Ce qui n'est pas forcément une bonne nouvelle, car ce sureffectif risque de déséquilibrer l'écosystème. En outre, cet archipel a beau compter des dizaines d'îles classées réserves naturelles, il n'est, hélas, pas exempt de problèmes liés à la pollution. En contournant les rives de Santa Luzia, nous découvrons ainsi des plages jonchées de déchets provenant de l'indus-

trie de la pêche. Darwin en son temps avait déjà constaté ici certains impacts de la présence humaine, comme des coupes rases de la végétation et la prolifération d'espèces invasives, tels le rat, le chat et la chèvre... Mais, bien sûr, pas de plastique. C'est sur ce triste constat que nous quittons le Cap-Vert pour rejoindre les côtes du Brésil, où nous arrivons en janvier 2022 et où nous jetons l'ancre six mois, jusqu'en juin.

Enfin, il est là, petite boule de poils accrochée à dix mètres de hauteur dans un figuier. En ce mois de février, je ressens une décharge d'adrénaline et d'émotions incroyable : cette rencontre avec le paresseux, cela fait des années que j'y pense. En l'occurrence, c'est un juvénile de l'espèce dite « à crinière » (*Bradypus* ➡)



Victor Rault ressort choqué de son exploration de la forêt brésilienne : la forêt atlantique a déjà perdu 90 % de sa surface depuis le passage de Darwin. Et la déforestation continue à vive allure, sous ses yeux (en h.).

À chaque halte, le jeune Français collabore avec des scientifiques chevronnés, comme ici avec Gastón Giné, expert ès paresseux. Le biologiste brésilien vient justement d'en dénicher un, perché dans la canopée (ci-contre).

Au Brésil, les équipiers du *Captain Darwin* sont hébergés par Romario (à d.), au sein de la communauté amérindienne des Pataxó. L'homme les initie à ses coutumes et à son mode de vie, fondés sur l'harmonie avec l'environnement.





«LE VISAGE PEINT ET **EN HABITS DE CÉRÉMONIE**, LES PATAXÓ
CÉLÈBRENT CETTE NATURE QUI POURVOIT ENCORE À TOUT»



Deux équipiers ne sont pas de trop pour épauler Victor à la barre. L'aventurier de 32 ans n'avait en effet jamais effectué de transatlantique avant son départ de Plymouth, en 2021.

Le bateau croise devant Salvador, au Brésil. Le contraste est frappant entre la jungle luxuriante qui avait tant subjugué Darwin et l'actuelle forêt de buildings.



➡ *torquatus*). Âgé d'un an à peine, il a l'air si fragile, et bien sûr, très lent. S'il vit sans bouger dans les arbres la plupart du temps, c'est parce qu'il n'est pas assez rapide pour échapper aux prédateurs qui rodent au ras du sol. Nous avons crapahuté durant des heures avant de le trouver au cœur de la réserve de Sapiranga, portion de la Mata Atlântica, la forêt tropicale atlantique de l'État de Bahia, connue pour abriter une grande concentration d'espèces endémiques. Il y règne une cacophonie orchestrée par une myriade de cigales, grenouilles et oiseaux, tous ces sons de la forêt qui avaient tant impressionné Darwin. Gastón Giné, un biologiste brésilien spécialiste des xénarthres, la famille regroupant les paresseux, les tatous et les fourmiliers, nous a guidés jusqu'ici. Grâce aux «lunettes de naturaliste du pauvre», c'est-à-dire en mimant avec les mains la paire de jumelles qu'il n'a pas, il repère le petit animal.

Pour mieux l'observer et noter ses faits et gestes, nous escaladons un arbre à côté du sien. Juchés là-haut, nous décidons de le surnommer Darwin tant ce mammifère arboricole a été central dans les observations du scientifique.

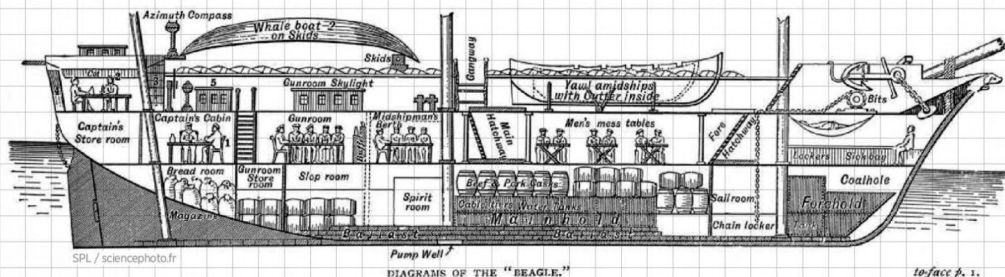
En 1832, à Punta Alta, en Argentine, l'Anglais déterra le fossile d'un paresseux géant, le *Megatherium americanum*, drôle de bestiole du Pléistocène dix fois plus grande qu'un paresseux actuel. Darwin était fas-

ciné par les ressemblances physiologiques entre cet animal disparu il y a dix millénaires et certaines espèces vivant encore à l'ère actuelle. Cette observation l'amena à l'idée d'«ancêtre commun», un des piliers de la théorie de l'évolution. Quant au devenir de notre petit paresseux, il semble bien compromis : la forêt tropicale atlantique ayant perdu 90 % de sa superficie depuis deux siècles, Gastón Giné prédit une extinction de l'espèce à crinière d'ici à trente ans (même si, à ce jour, aucun recensement fiable n'a pu être effectué). Pour autant, le biologiste ne s'avoue pas vaincu : il a créé une carte qui indique quelles parties de la Mata Atlântica doivent être protégées en priorité, et comment.

Comme Gastón Giné, nombre de Brésiliens se mobilisent pour trouver des solutions. En cette fin mars, nous voguons vers la ville d'Ilhéus, plus au sud, où nous avons prévu de documenter une initiative de reforestation de la forêt tropicale appelée projet Arboretum, et financée par le service des forêts de l'État de Bahia. Après cinq heures de voiture, dont la moitié sur des pistes ➡➡

FAMEUX TROIS-MÂTS CONTRE PETIT SLOOP

LE *HMS BEAGLE*, LE MYTHIQUE NAVIRE DE DARWIN



- **Type de bateau :** un trois-mâts en bois de 27,5 mètres de long, avec un tirant d'eau de 3,8 mètres.
- **Propulsion :** à la voile.

- **Équipage :** 76 hommes d'équipage et passagers.
- **La cabine :** Darwin partageait un minuscule espace vital avec un autre membre de l'expédition, où il dormait dans un hamac tendu au-dessus de son bureau.

- **Instruments de navigation :** sextants.
- **Armement :** six canons.

LE *CAPTAIN DARWIN*, LE FIDÈLE VOILIER DE VICTOR



- **Type de bateau :** un sloop (voilier à un mât) en acier de 12 mètres de long, avec un tirant d'eau de 1,85 mètre.

- **Propulsion :** à la voile, mais un moteur permet de mieux gérer les manœuvres au port, et d'avancer en cas de pétrole (absence de vent).
- **Équipage :** quatre personnes maximum, qui tournent au gré des étapes.

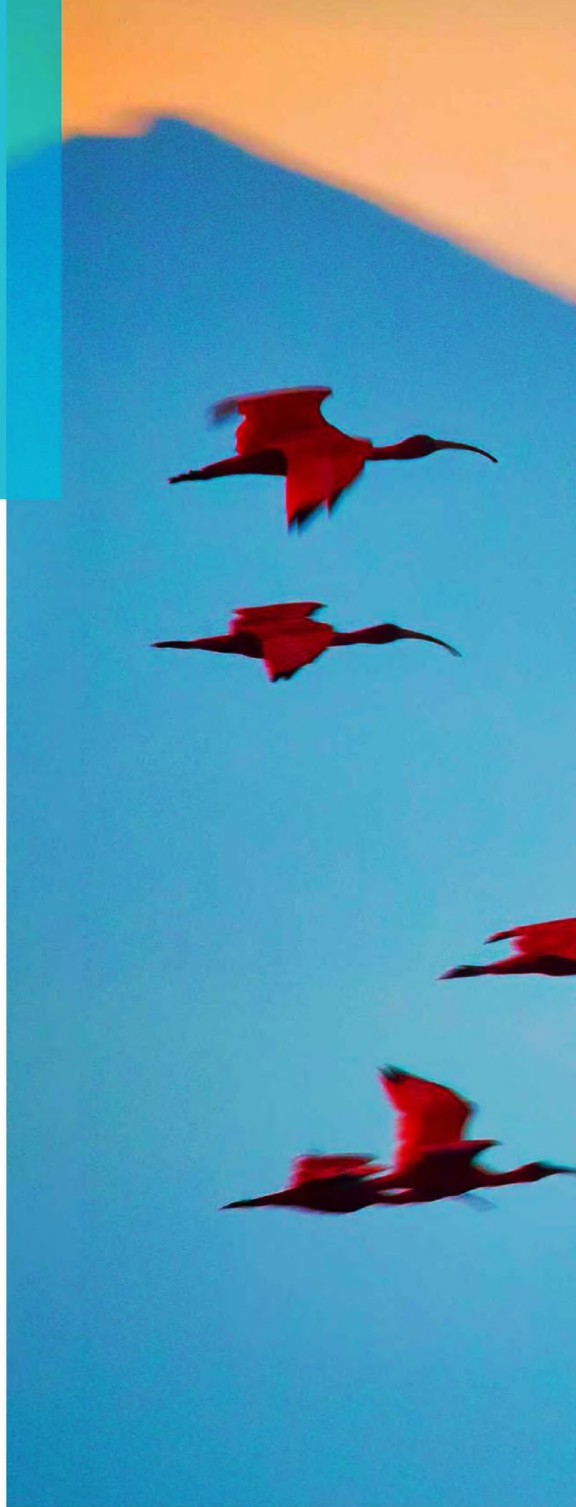
- **La cabine :** le bateau dispose de quatre couchettes confortables.
- **Instruments de navigation :** GPS, pilote automatique.
- **Armement :** un harpon et deux couteaux (à beurre et à pain).

«J'AVOUE ÊTRE TOUT AUSSI IMPRESSIONNÉ PAR LA CACOPHONIE DE LA JUNGLE QUE MON ILLUSTRÉ PRÉDÉCESSEUR»

Chassés au début du XX^e siècle pour leur plumage écarlate, les ibis rouges avaient depuis longtemps disparu de la baie de Guaratuba (Brésil). Victor a pu constater leur retour. Et admirer leur vol gracieux.

➡ de terre rouge défoncées par des grosses ornières dans lesquelles nous sommes restés un long moment bloqués, nous voici dans le fief des Pataxó, une ethnie amérindienne. Romario, père de sept enfants, nous invite à rester quelque temps dans son village, nous hébergeant dans une dépendance de sa maison en bois, où de simples matelas ont été posés sur le sol en terre battue. Avant l'arrivée des Européens au XVI^e siècle, les Pataxó occupaient toute une partie du Brésil – l'actuel État de Bahia –, mais, progressivement, ils ont été parqués dans des réserves, sur un territoire réduit comme peau de chagrin comparé à celui de leurs ancêtres. Ils y vivent aujourd'hui entourés de champs de café qui sont la propriété de riches Blancs qui les embauchent comme main-d'œuvre à bas coût. À l'époque de Darwin, ces communautés étaient déjà bien malmenées par les colons portugais, comme en attestent certains épisodes sanglants relatés dans *Le Voyage du Beagle*...

Les Pataxó ont néanmoins réussi à conserver un mode de vie très proche de la nature. Témoin, une cérémonie à laquelle nous assistons visant à entrer en communion avec les arbres qui nous entourent et à célébrer cette nature qui pourvoit à tout. À l'aide de pinceaux très fins trempés dans une encre noire, les participants se dessinent des motifs sur le visage et sur le corps. Puis enfilent des costumes colorés, s'ornent de plumes d'oiseaux et se parent les chevilles de bracelets de cosse séchées qui émettent un bref cliquetis semblable au bruit ➡







Triste spectacle que cette plage du Cap-Vert jonchée de déchets charriés par l'océan. En son temps déjà, Darwin avait, ici, constaté l'impact de l'homme sur la nature.

«PRÈS DE RIO DE JANEIRO, JE REPÈRE UNE FERME, OÙ LE SCIENTIFIQUE AVAIT LOGÉ»

➤ de la pluie. Enfin, ils entonnent en chœur des chants ancestraux au rythme de maracas, dont les graines représentent les esprits de leurs ancêtres...

Le projet Arboretum qui nous a amenés ici a pour objectif de replanter des parcelles de forêt. Viviane Maria Barazetti, ingénieure forestière, a apporté sur place de nombreuses jeunes pousses d'arbres natifs de la Mata Atlântica depuis une pépinière située à Teixeira de Freitas, une ville distante d'une centaine de kilomètres au sud. Le mélange d'essences doit permettre la recréation d'un écosystème parfaitement autonome, où chaque arbre joue un rôle différent. Exemple : une espèce à croissance rapide va permettre, au bout de quelques mois, de créer l'ombre nécessaire à la croissance d'une autre espèce, comme le manioc. Dans quelques années, le lopin sera suffisamment reboisé pour que les Pataxó puissent y planter des cacaoyers ou des bananiers, végétaux qui supportent mal la monoculture. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'agroforesterie, mais cette technique est en réalité depuis long-

temps mise en œuvre par les tribus amérindiennes elles-mêmes. Seul changement notable au cours des deux derniers siècles : la présence des cacaoyers, dont les premiers ont été plantés quelques dizaines d'années après le passage de Darwin. Il ne s'agit donc pas ici de recréer les écosystèmes originels de la Mata Atlântica, mais plutôt de s'inspirer de ceux-ci en leur adjoignant des cultures plus récentes pour permettre le développement d'un environnement durable, mais aussi économiquement viable pour les Amérindiens.

Changement de décor, quelque 1 300 kilomètres plus au sud, dans la baie de Rio de Janeiro où nous accostons le 25 avril. Entre le 8 et le 23 avril 1832, alors que le *Beagle* mouillait lui aussi au pied du fameux Pain de Sucre, Darwin a voyagé à pied dans la région. La route qu'il a empruntée est aujourd'hui connue sous le nom de Caminho de Darwin («Chemin de Darwin»). Je l'arpente en ce début de printemps et remarque vite de vieux panneaux témoignant çà et là du passage du grand homme. À l'époque, le naturaliste était surtout familier d'une Angleterre aux paysages déjà bien dessinés par l'activité agricole. Il venait d'avoir 23 ans. J'en ai presque dix de plus, un passé déjà riche en explorations, de l'Antarctique à la Polynésie, mais je ne peux dire à quel point repasser par les lieux exacts qu'a visités Darwin autour de Rio est exaltant. Parfois, ils ont radicalement changé, notamment les villes et villages qui se sont étendus et modernisés. D'autres fois, ils ont très peu évolué, à l'image de cette *fazenda* (grande propriété terrienne) située à l'est de Casimiro de Abreu, où Darwin en ➤➤

LE MAGAZINE DE LA CRÉATIVITÉ ET DE L'ÉPANOUISSEMENT DE SOI

NOUVELLE
FORMULE

+ CRÉATIF + VIVANT
+ INSPIRANT

flow

CES PETITS
GESTES QUI VONT
**SAUVER
LA PLANÈTE**

APPRENDRE
UN PLAISIR
QUI N'A
PAS D'ÂGE

Dessiner
ça fait
DU BIEN

CADEAU
L'AGENDA FLOW
COLLECTOR À
PERSONNALISER

À DÉCOUVRIR CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Toute la presse est sur
prismaSHOP.fr



Pour Victor, voir un paresseux (ici, dans la réserve de Sapiranga, au Brésil), c'était le Graal : cette espèce fut décisive pour Darwin dans l'élaboration de sa théorie de «l'ancêtre commun».

➤ personne a logé quelques jours ! Dans son journal, le Britannique évoque «ces latitudes fertiles, grouillantes de vie, ces attractions si nombreuses qu'il en devient presque impossible de marcher». Aujourd'hui, en revanche, on peut y galoper sur des dizaines de kilomètres en ne distinguant que de l'herbe rase et des vaches qui paissent en toute quiétude...

Sept mois plus tard, après une halte à Guaratuba, dans l'État du Paraná, pour observer le superbe *guardá*, ou ibis rouge, je quitte Piriápolis, en Uruguay, le bateau repeint de frais, agrémenté d'un radar, d'une nouvelle hélice et d'une station météo, prêt à affronter une navigation jusqu'en Terre de Feu. De cette première année de voyage dans le sillage de Charles Darwin, je retire des sentiments contradictoires. D'abord de la révolte, comme quand, dans un arbre en train d'observer Darwin le paresseux au plus profond de la forêt brésilienne, j'entends des bruits d'engins de chantier. Mon drone confirme que je n'hallucine pas : une vaste zone est en train d'être déboisée pour construire des *condominios*, des lotissements sécurisés. Je n'oublierai jamais le contraste

entre le paresseux, si lent, et cette entreprise express de destruction massive, qui m'a vraiment choqué. Mais j'ai aussi entrevu des raisons d'espérer. Certaines espèces en danger peuvent encore être sauvées, comme le montre l'exemple de l'alouette de Raso. En 2018, des scientifiques et environnementalistes cap-verdiens de l'association Biosfera ont effectué une translocation : ils ont récupéré certains de ces oiseaux sur l'île de Raso, où ils manquaient d'eau, et les ont déplacés sur celle de Santa

Luzia, plus grande et moins touchée par la sécheresse. Ce faisant, ils ont non seulement stoppé l'extinction de l'espèce, mais aussi fait revenir d'autres volatiles au Cap-Vert, comme le paille-en-queue et le fou brun. Leur guano, en fertilisant les sols, a permis à la végétation de repousser... Un bel exemple de résilience.

Lorsque Darwin a formalisé sa théorie de l'évolution, il a réussi ce tour de force de proposer une autre vision du monde, allant à l'encontre des théories communément admises à son époque, selon lesquelles les espèces ont été créées par Dieu. De mon côté, à mon humble niveau, j'espère, à mon retour en 2026, au terme d'un périple de 70 000 kilomètres et d'escales dans treize pays sur cinq continents, m'atteler à la réalisation d'un film et d'un livre, que j'ai d'ores et déjà intitulés *Planète 2222*. L'idée sera de demander à des scientifiques d'imaginer notre Terre dans deux siècles. Peut-être pourra-t-on alors voir s'esquisser le monde auquel on pourra prétendre quatre cents ans après Darwin ? En attendant, en ce jour de décembre 2022, je mets le cap sur les îles Malouines pour aller voir comment se portent nos amis les manchots, depuis tout ce temps...

VICTOR RAULT, AVEC PATRICIA OUDIT

Profitez de vos magazines au meilleur prix sur prismaSHOP



Profitez de -15% sur votre abonnement directement
sur www.prismashop.fr/meilleur-prix
ou flashez le QR code suivant !



P. 54

RHODE ISLAND

NEWPORT, LE VILLAGE AUX 200 PALAIS

P. 60

MASSACHUSETTS

LA REVANCHE DES SORCIÈRES DE SALEM

P. 66

VERMONT

TERRE D'AVANT-GARDE

P. 74

NEW YORK

LA VILLE EN PERPÉTUEL MOUVEMENT

Lieu de villégiature prisé, le Winnepesaukee est le plus grand lac (184 km²) du New Hampshire. Son nom signifierait «sourire du Grand Esprit».



ÉTATS-UNIS

La côte Est

Là où l'Amérique est née... et où elle se réinvente

LES PREMIÈRES COLONIES, LA PREMIÈRE UNIVERSITÉ, L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE... AVEC NEW YORK, LES SIX ÉTATS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE FORMENT LE BERCEAU DES ÉTATS-UNIS. UNE RÉGION D'UNE INDÉNIABLE BEAUTÉ, FIÈRE DE SON HISTOIRE, MAIS QUI REFUSE L'IMMOBILISME, PORTÉE PAR LE SOUFFLE DE L'ESPRIT PIONNIER.



BOSTON

UN DÉCOR DIGNE DE L'ANGLETERRE VICTORienne

C'est une des adresses les plus prestigieuses de la capitale du Massachusetts... Avec ses façades de briques rouges *so British*, Acorn Street est la vitrine du quartier huppé de Beacon Hill, dans le nord de Boston. Aujourd'hui résidentielle, cette venelle en pente douce accueillait au XIX^e siècle des ateliers d'artisans. En mars 2022, la mairie a annoncé vouloir remplacer ses 2 800 lampadaires à gaz historiques par des LED, plus économiques et moins polluantes.

Carter, Arthur Blaisdell-Jude



MASSACHUSETTS



Alamy / hémis.fr



NEW HAVEN

UN ÉCRIN POUR LES GRANDS PEINTRES BRITANNIQUES

Hogarth, Gainsborough, Turner, Constable... ces maîtres de la peinture anglaise du XVI^e au XIX^e siècle sont exposés au Yale Center for British Art, dont la Grande Galerie (ici) est la pièce phare. Ce musée édifié en 1974 sur le campus de l'université de Yale, fierté du Connecticut, abrite quelque 2 000 tableaux, 250 sculptures, mais aussi des milliers d'aquarelles, de photos et de livres rares. Autant de trésors qui constituent la plus grande collection d'art britannique hors du Royaume-Uni.





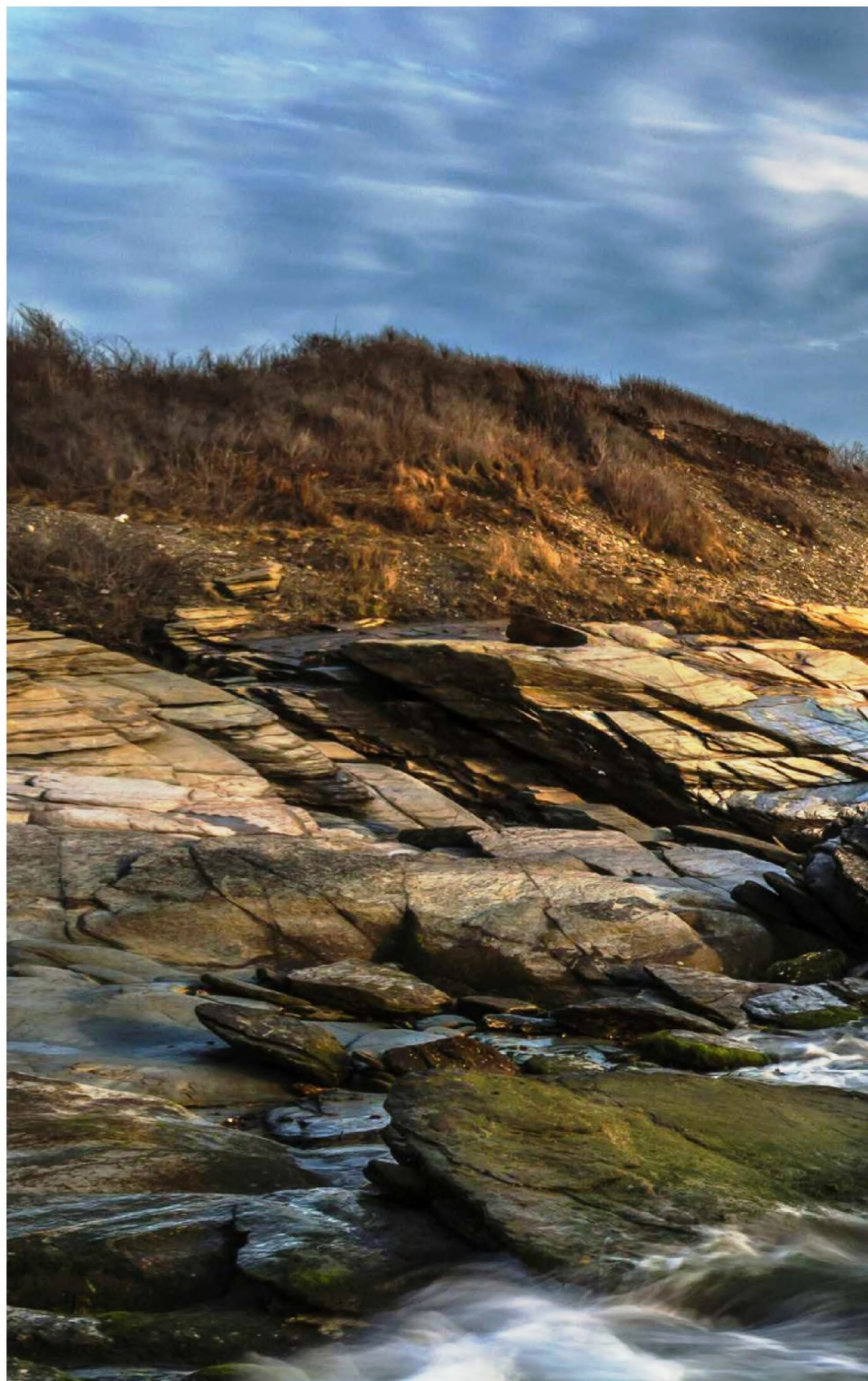
Ian Dagnall / Alamy / hemis.fr



JAMESTOWN

PLEINS FEUX SUR LA ROUTE DU NOUVEAU MONDE

Plus petit État des États-Unis, le Rhode Island (3144 km²) n'en mérite pas moins son surnom d'Ocean State, tant la mer y est omniprésente. En abordant la pointe sud de Jamestown, il faut imaginer la hardiesse des marins et des pêcheurs naviguant dans les brumes et les eaux souvent tumultueuses de la baie de Narragansett. Depuis deux cent cinquante ans, les bateaux y sont guidés par le phare de Beavertail, classé monument historique. Aujourd'hui automatisé, il est toujours en fonction.



RHODE ISLAND



Marion Faria / Getty Images



OLD ORCHARD BEACH

UNE JETÉE TEL UN SUPERBE BALCON SUR L'ATLANTIQUE

Au bout de cette estacade de 180 mètres de long, la vue sur la baie de Saco est époustouflante. Au XVII^e siècle déjà, les premiers touristes venaient jouir du panorama sur cette vaste plage du sud du Maine, l'État le plus grand et le plus septentrional de la Nouvelle-Angleterre. Créée en 1898, reconstruite en 1980 après moult ouragans, la jetée avait autrefois son casino, où des stars comme Frank Sinatra, Louis Armstrong et Benny Goodman enflammèrent le public dans les années 1950.





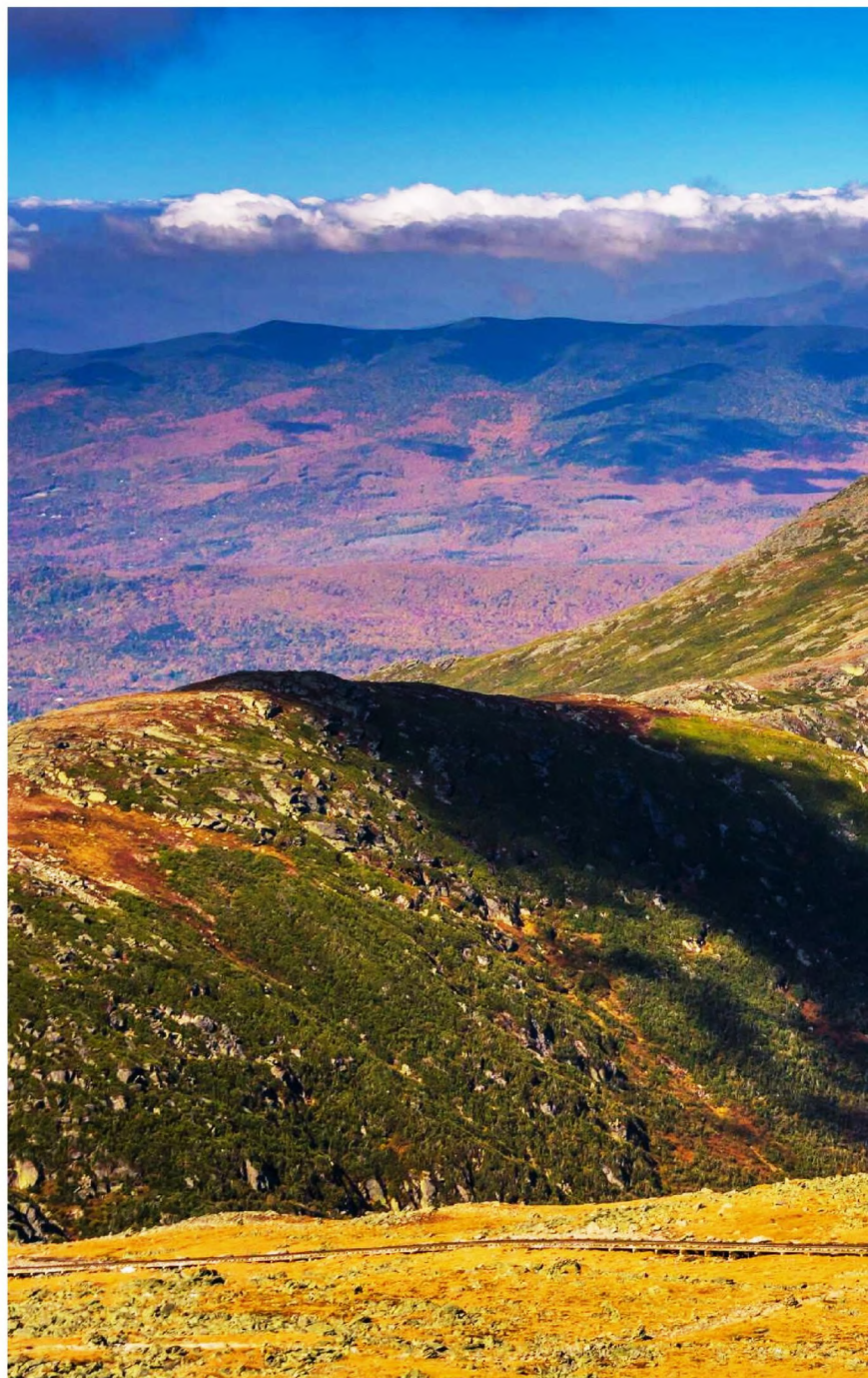
Michael Orso / Getty Images



WHITE MOUNTAINS

TERMINUS, LE SOMMET DE LA MONTAGNE SACRÉE DES ABÉNAQUIS

Avec ses wagons acidulés, impossible de rater le petit train du mont Washington (1917 m), point culminant des White Mountains. Lancé en 1869, ce chemin de fer à crémaillère, alors révolutionnaire, fut le premier train de montagne au monde. Depuis 2008, il ne roule plus à la vapeur mais au biodiesel et met quarante-cinq minutes pour atteindre le sommet. Avant de prendre le nom du premier président des États-Unis en 1784, le mont s'appelait Agiocochook, la «demeure du grand esprit» en langue abénaqui.



NEW HAMPSHIRE



Alamy/Hémiis.fr





Newport, le village aux 200 palais

LUXE, CALME ET... EXCENTRICITÉ. CETTE BOURGADE PORTUAIRE ABRITE DE FASTUEUX HÔTELS PARTICULIERS, À LA DÉCO PARFOIS EXUBÉRANTE. VISITE GUIDÉE DE CE PATRIMOINE UNIQUE AUX ÉTATS-UNIS, VESTIGE DE L'ÂGE D'OR DES *SELF-MADE MEN*.

T

rois cents mètres carrés et dix portes-fenêtres s'ouvrant d'un côté sur l'océan Atlantique et de l'autre sur un jardin à la française. Celle qui régnait jadis sur cette salle de réception, Tessie Oelrichs, aimait tant faire la fête qu'elle n'eut pas la patience d'attendre la fin des travaux pour y donner un premier dîner pour une centaine d'invités, à l'été 1900. Puis, pour son mémorable bal blanc, en 1904, cette fille d'un milliardaire de la ruée vers l'or fit mettre des cygnes dans la fontaine et illuminer la mer par des répliques de voiliers festonnées de lanternes en papier. Singes dressés, perles poudrées, tours de magie de Harry Houdini : rien n'était trop fou pour Tessie. Dans la bourgade de Newport, 25 000 habitants, la salle de bal de sa propriété, Rosecliff, immortalisée par la première adaptation de *Gatsby le Magnifique*, avec Robert Redford et Mia Farrow (1974), se loue maintenant à prix d'or pour des mariages plus sages que ne furent ses soirées.

C'est un «village de palais», a dit Julian Fellowes, le créateur britannique des séries *Downton Abbey* et *The Gilded Age*, en décrivant Newport. À la fin du XIX^e siècle, ce petit port de la Nouvelle-Angleterre fut en effet transfiguré par les magnats de la révolution industrielle. Contrairement aux planteurs du Sud qui les avaient précédés là pour leurs villégiatures, ces nouveaux riches, qui ne payaient pas encore d'impôt – il fut institué en 1913 – ne se contentèrent pas de cottages en

bois. Copiant l'aristocratie européenne, ils se firent construire des hôtels particuliers aux proportions grandioses qu'ils remplirent d'œuvres d'art chinées au cours de leurs voyages : statuettes égyptiennes, vases de Sèvres, tableaux de cour français... Quand le reste de Newport s'éclairait encore au gaz ou à l'huile, ces *mansions* («manoirs») brillaient de mille ampoules électriques. Leurs étages pouvaient héberger des dizaines de domestiques. Et de leurs cuisines surgissaient des banquets pour des centaines de convives...

Aujourd'hui, une soixantaine de ces extravagantes villas sont toujours occupées par des propriétaires privés. Le cofondateur d'Oracle, Larry Ellison, a ainsi dépensé 100 millions de dollars pour rénover Beechwood, l'ancien domaine de la famille Astor, propriétaire, entre autres, de l'hôtel Waldorf-Astoria à New York. D'autres demeures ont été divisées en appartements ou

Les convives étaient reçus comme à la cour d'un roi ou d'une reine

converties en hôtels. D'autres encore cédées à des promoteurs, puis rasées, pour laisser place, par exemple, à des centres commerciaux, plus rentables. Auteur de *Lost Newport* (non traduit), l'historien Paul F. Miller estime que 75 des 250 résidences d'été que comptait la ville à l'orée de la Première Guerre mondiale n'existent plus. C'est pour sauver les plus précieuses que la Preservation Society of Newport County est née. «Ces demeures étaient devenues anachroniques, explique Trudy Cox, qui dirige l'association depuis vingt-cinq ans. Les fortunes étaient divisées, l'entretien devenait trop coûteux pour les héritiers.» La Preservation Society possède et fait visiter onze résidences, gérant d'in-

nombrables projets de restauration pour un budget annuel de 25 millions de dollars. La billetterie, les mariages, les tournages et les dons de la «colonie estivale», comme on appelle les milliardaires qui passent encore leurs étés à Newport, financent les opérations.

La course à l'extravagance commença en 1892 par un cadeau d'anniversaire de William Vanderbilt, un petit-fils du baron du rail Cornelius Vanderbilt, à son épouse Alva. Construite dans le plus grand secret, la scintillante Marble House, ainsi nommée pour les 14 000 mètres cubes de marbre nécessaires à son édification, laissa la haute société bouche bée lors de son inauguration. Son architecte, Richard Morris Hunt, le premier Américain jamais





GEO: ALAN WORTH NYC

Vive l'élégance à la française ! Le château d'Asnières (Hauts-de-Seine) a inspiré l'architecte de The Elms, propriété d'un magnat du charbon.

admis à l'école des Beaux-Arts de Paris, s'était inspiré de Versailles, particulièrement du Petit Trianon. Car Alva était francophile : on parlait la langue de Molière à sa table, sous un immense portrait du Roi-Soleil. «Les Vanderbilt se prenaient un peu pour Louis XIV, s'amuse Carola Schueller, restauratrice d'objets pour la Preservation Society. Lorsque vous étiez invité chez eux, il était très clair que vous étiez comme à la cour d'une reine ou d'un roi.» Dans leur salle à manger en marbre numidique, les chaises en bronze massif étaient si lourdes qu'on ne pouvait les approcher de la table sans l'aide d'un valet de pied. Habillé de dorures 22 carats du sol au plafond, leur grand salon rappelait que cette

Belle Époque américaine, entre la fin de la guerre de Sécession et la Première Guerre mondiale, était, littéralement, un «âge d'or» (*Gilded Age*).

Comme les résidences elles-mêmes, les 60 000 meubles et objets répertoriés par la Preservation Society ont souffert de l'air marin et du passage des ans. Certains sont restaurés à Newport même, dans l'atelier que Carola Schueller partage avec la conservatrice en chef Patricia Miller, et d'autres confiés à des spécialistes, comme cette tapisserie flamande du XVII^e siècle qui vient d'être rafraîchie en Belgique. Les deux expertes ont remplacé de nombreux rideaux et tissus d'ameublement par des répliques, sollicitant quand c'était possible les

fabricants européens d'origine. Elles traquent aussi le mobilier dispersé lors de la vente des propriétés pour le racheter. «Nous venons de récupérer le lit et la coiffeuse de la chambre à coucher de Monsieur Berwind, le commanditaire de The Elms («Les Ormes»)\», se réjouit Patricia Miller. Le mobilier des quatre *mansions* principales ouvertes au public est signé Jules Allard, un Français tombé aux oubliettes bien qu'il ait été, aux États-Unis, le décorateur le plus en vogue de la fin du XIX^e siècle. Héritier de l'atelier parisien de son père, cet ébéniste et tapissier avait ouvert une succursale à New York, et faisait travailler des centaines d'artisans français pour ses riches clients américains.





Une chambre à coucher ornée de dorures à profusion, un pavillon de thé chinois (en h. à d.)... Rien ne freinait l'imagination d'Ava Vanderbilt, qui voulait faire de Marble House, son manoir, un « temple des arts » de l'Amérique.

Pour l'industrie du cinéma et de la télévision, Newport est une aubaine : pas besoin de créer de décors dignes de la Belle Époque américaine. La série *The Gilded Age* (à d.) est notamment tournée ici depuis deux ans.

Marbre cipolin, albâtre rose... rien n'était jugé trop beau ni trop cher



En haut : Alamy / hemis.fr (x2) - En bas : Alison Cohen Rosa / HBO / Universal Television / Collection Christopher

«Gothique, rococo, baroque... il fusionnait tous les styles pour produire des aménagements intérieurs complets qui avaient l'air européens aux yeux des Américains, et même authentiquement anciens, même si tout était neuf», explique Carola Schueller. Après Marble House, Allard travailla avec Richard Morris Hunt sur The Breakers, un palais de style Renaissance italienne de 70 pièces en surplomb de l'océan, destiné à un autre petit-fils Vanderbilt, Cornelius II. Un tour de force : cette folie de 13 000 mètres carrés fut achevée en vingt-huit mois à peine ! Tandis que 200 ouvriers œuvraient à la structure, des pièces entières, comme le salon de musique, furent réalisées en France pour gagner du temps, avant d'être transportées par bateau et assemblées à Newport. Marbre cipolin, albâtre rose, agate polie, feuille de platine : le faste à son apogée.

Occupées huit semaines par an, mais chauffées tout l'hiver, ces maisons de plaisance disposaient de tout le confort possible pour l'époque. The Breakers comptait 20 salles de bains, où deux robinets supplémentaires permettaient de remplir toute baignoire d'eau de mer, froide ou chaude. Aux Elms, le combustible destiné aux énormes chaudières était acheminé par un souterrain. Le maître de maison, Edward Berwind, un magnat du charbon de Philadelphie, voulait que sa maison – une copie du château d'Asnières – donne l'impression de fonctionner «comme par magie». En façade, le troisième étage, réservé au personnel, était dissimulé par un parapet, laissant l'impression que la demeure ne comptait que les deux niveaux des maîtres. En réalité, les Berwind avaient à leur service 43 employés, dont un chef, un sous-chef, un pâtissier, deux lavandières, trois femmes de chambre, trois jardiniers, un veilleur de nuit, et cinq valets de pied ! Qui tous se mirent en grève en 1902, non pour obtenir de meilleurs salaires – les



Alamy / hemis.fr

LA VIE DE PACHA, MODE D'EMPLOI

Se glisser dans la peau d'un milliardaire pour quelques heures, c'est possible. Onze *mansions* gérées par la Preservation Society sont ouvertes au public, dont quatre tous les jours de l'année, de 10 heures à 16 heures : The Breakers, Marble House, The Elms et Rosecliff (en photo, mais attention, cette dernière est fermée pour rénovation jusqu'en juin 2023). Et sept n'accueillent les curieux qu'en haute saison, de fin mai au mois de septembre.

► **Bon plan.** Pour connaître les petits secrets des palais, on peut télécharger gratuitement l'application *Newport Mansions*, qui fournit des audioguides en français.

► **Côté coulisses.** Notre conseil : profiter des visites thématiques guidées (en anglais). Par exemple, une exploration des sous-sols de The Breakers, où des infrastructures à la pointe pour l'époque permettaient de tout chauffer et éclairer. Ou encore une plongée dans la vie des domestiques, en arpentant les buanderies, cuisines et escaliers de service de The Elms. newportmansions.org

leurs étaient inégalés à Newport – mais parce que leur charge de travail ne leur laissait nul temps libre.

Il y avait tant à faire dans ces maisons. Changer les draps deux fois par jour. Découdre et recoudre les boutons des robes avant et après chaque lavage. Polir l'argenterie. Pourvoir aux déjeuners, pique-niques, thés dansants. Sans compter les soirées : pour être prise au sérieux, une hôtesse devait donner au moins six dîners et deux bals au cours de la saison estivale. «Les femmes régnaient sur Newport, commente la guide Paulette Carr. Tandis que les hommes faisaient des affaires à New York, les

épouses planifiaient la vie sociale, notamment l'entrée dans le monde de leurs filles.» Sitôt les travaux terminés, The Breakers ouvrit ses portes à plus de 300 invités pour un bal de minuit où l'aînée des enfants Vanderbilt, Gertrude, 20 ans, fit ses débuts en société. «Les grands escaliers de ces résidences étaient conçus comme des écrins pour la présentation des femmes», ajoute Paulette Carr. À Rosecliff, la fêtarde Tessie Oelrichs avait voulu le sien, double, en forme de cœur. Depuis, des milliers de femmes y ont posé dans leur robe de mariée. ■

STÉPHANIE CHAYET





La revanche des sorcières de Salem

C'EST JUSTE UNE PAISIBLE CITÉ CÔTIÈRE, MAIS SON NOM
RESTE ASSOCIÉ POUR TOUJOURS À L'UNE DES PERSÉCUTIONS LES PLUS
DÉLIRANTES DE L'HISTOIRE. AVEC TROIS SIÈCLES DE RETARD,
LES VICTIMES DES FAMEUX PROCÈS SONT ENFIN TOUTES BLANCHIES.



D

eux fois par jour, devant l'escalier en brique de l'Old Town Hall de Salem, se déroule une scène étrange qui fait s'arrêter les passants : des individus en costume d'époque de la fin du XVII^e siècle prennent à partie la foule de touristes, un héraut clamant l'avis de recherche d'une certaine Bridget Bishop accusée d'actes de sorcellerie. Celle-ci apparaît alors dans une robe rouge de puritaine au tissu légèrement usé et se fait arrêter sur le champ, l'air incrédule. Les curieux décidant d'acheter un billet obtiennent le droit de la suivre à l'intérieur de l'ancienne mairie pour assister à *Cry Innocent*, une pièce de théâtre reconstituant une audience préliminaire ayant réellement eu lieu en avril 1692, en cette même ville. Le public est invité à interrompre les comédiens

pour questionner les juges, les témoins ou l'accusée. C'est même à lui de décider en fin de compte du sort de Bridget Bishop. Le plus souvent, elle est libérée en moins d'une heure. Un verdict qui déclenche une salve d'applaudissements. «Vous venez de changer le cours de l'Histoire», annonce la femme gracieuse avant que la salle ne se vide. Car la destinée de Bridget Bishop fut en réalité bien plus sombre : cette gérante de taverne de 60 ans fut jugée coupable de sorcellerie au bout de huit jours, devenant la première condamnée des célèbres procès de Salem à être pendue sur la colline de Gallows Hill, le 10 juin 1692.

Salem. À tout jamais, cette paisible cité portuaire de 45 000 habitants,

dotée de belles façades néogothiques de brique et de grès rouge, est associée à la chasse aux sorcières la plus sanglante d'Amérique du Nord, qui fit 25 morts entre février 1692 et mai 1693 : 19 personnes exécutées, un vieillard ayant succombé à des actes de torture et cinq autres victimes, dont un nourrisson, décédées dans leur geôle. Sur cette même période, quelque 200 habitants de la ville furent inculpés d'actes de sorcellerie, dans un climat d'hystérie collective où l'on se dénonçait entre inconnus, entre voisins et même au sein d'une même famille... «Dans la baie du Massachusetts, la population était alors à la fois exaspérée et terrifiée, en raison, d'une part, d'une épidémie de variole supposée être le signe de la colère divine et, d'autre part, de pénuries causées par des températures anormalement froides, aggravées par la guerre opposant l'Angleterre à la France à la frontière nord, explique

On rejoue les audiences, et cette fois-ci, le verdict est «non coupable»

Emerson W. Baker, professeur d'histoire à l'université d'État de Salem et auteur de *A Storm of Witchcraft* (2014, non traduit). De plus, les tensions religieuses entre puritains, Quakers et païens étaient vives. Il faut garder en tête qu'à l'époque, la croyance en l'existence des sorcières ne faisait pas débat !»

Depuis, Salem est pour tout le monde la *witch city*, la «ville des sorcières». Pourtant, seule une poignée de sites offrent de véritables enseignements sur les procès de 1692. Comme le Witch Dungeon Museum, qui reconstitue les cellules insalubres et surpeuplées où les accusés étaient enfermés dans l'attente de leur jugement ou de leur exécution. Les his-

toriens se demandent encore si ces conditions d'incarcération épouvantables expliquent pourquoi tant d'innocents ont plaidé coupable. Les aveux ont-ils été lâchés dans l'espoir de s'en sortir, ou, au contraire, d'en finir ? Ou peut-être les accusés se sont-ils autopersuadés qu'ils avaient signé un pacte avec Satan, à force de mauvais traitements ? À la Witch House, qui fut la demeure de Jonathan Corwin, un riche marchand nommé magistrat pendant les procès de Salem, on découvre quelques-uns des flacons contenant des cheveux, des ongles et de l'urine que les habitants enterraient sous leur cheminée dans l'espoir d'éloigner les mauvais esprits. Ou encore la recette des gâteaux





À la période d'Halloween, la bourgade de 45 000 âmes draine un million de touristes, qui flânent en costume de jeteuse de sorts.

confectionnés pour ceux qui se croyaient sous l'effet d'un maléfice, à donner aux chiens pour que l'âme de la malfaisante succombe sous leurs mâchoires... À quelques minutes de marche de là, le musée Peabody Essex contient quelques-uns des rares artefacts d'époque ayant été conservés, comme les comptes rendus manuscrits des audiences et une canne ayant appartenu à un certain George Jacobs, exécuté après que plusieurs témoignages eurent affirmé que sa forme spectrale battait ses victimes avec ce même bâton. L'homme, infirme, ne put jamais réfuter ces allégations car les visions des témoins furent jugées comme des preuves suffisantes. Tout près, tournant le dos au

cimetière de Charter Street, où les victimes n'eurent pas le droit d'être enterrées après leur exécution, de modestes stèles de granit ont été érigées en guise de mémorial.

VOITURES DE POLICE, COSMÉTIQUES... LA DAME SUR SON BALAI EST PARTOUT

Elles portent le nom gravé des malheureux exécutés par pendaison ou torturés pour sorcellerie : George Jacobs, Bridget Bishop, Rebecca Nurse, Mary Easty... À toute heure, des visiteurs déambulent entre ces tombes, déposant parfois des fleurs, des mots d'hommage ou même quelques pièces de monnaie, en symbole de réparation...

C'est à l'occasion du bicentenaire des procès, en 1892, que la ville a commencé à se saisir de son passé tragique. Flairant l'aubaine économique, les marchands commencèrent à faire la publicité de la *witch cream*, cosmétique aux vertus hydratantes mirifiques. Ou à commercialiser des cuillères à l'effigie de dames volant sur leurs balais, en série limitée. Depuis, cette figure de la sorcière est partout, sur les souvenirs pour touristes, mais aussi sur les logos du journal local, de la Chambre de commerce et même des uniformes et véhicules de fonction des policiers. Le cinéma n'est pas en reste. Dans les années 1940, des productions hollywoodiennes adaptèrent le roman ➤

Les étals sont encombrés de baguettes et chapeaux pointus. Mais ce business est décrié

→ gothique *La Maison aux sept pignons* (1851) écrit par Nathaniel Hawthorne en s'inspirant des procès de Salem, causant un afflux massif de visiteurs, précurseur d'autres pics de popularité dans les années 1970, époque du tournage à Salem de la série *Ma sorcière bien-aimée*, puis à partir de 1993, quand sortit le film *Hocus Pocus : Les Trois Sorcières*, avec Bette Midler. Sans surprise, la «ville des sorcières» s'est aussi positionnée comme «capitale mondiale d'Halloween», fameuse fête folklorique anglo-américaine mettant en scène spectacles et figures terrifiantes autour de la Toussaint. Depuis 1982, la cité organise ainsi au mois d'octobre les *Haunted Happenings*, des événements «hantés», souvent sans aucun lien avec les procès. Le centre historique bondé voit alors déambuler une foule costumée de tous âges et les boutiques regorgent de chapeaux de mages noirs, de squelettes en plastique et, bien sûr, de baguettes magiques...

En 2022, la petite cité a ainsi accueilli deux millions de visiteurs, dont presque la moitié pendant le seul mois d'octobre ! Elle compte désormais quelque 70 sites touristiques, inspirés d'histoires de magie noire, mais aussi de films d'horreur. Ce «tourisme de la sorcellerie» est controversé. À l'automne, les habitants

évitent leur propre centre-ville, regrettant que les jolies rues pavées, saturées de touristes, deviennent impraticables. Et sur le fond, ils sont divisés : certains estiment que les événements de 1692 furent trop tragiques pour devenir une marchandise vendue dans une atmosphère de parc d'attractions. D'autres considèrent que cette manne a sauvé Salem du



Chaque jour, les visiteurs déposent des offrandes sur les tombes des innocents exécutés, comme ici, celle d'un vieux fermier.

déclin après la fermeture de ses usines de cuir et de textile, et assure une mission éducative.

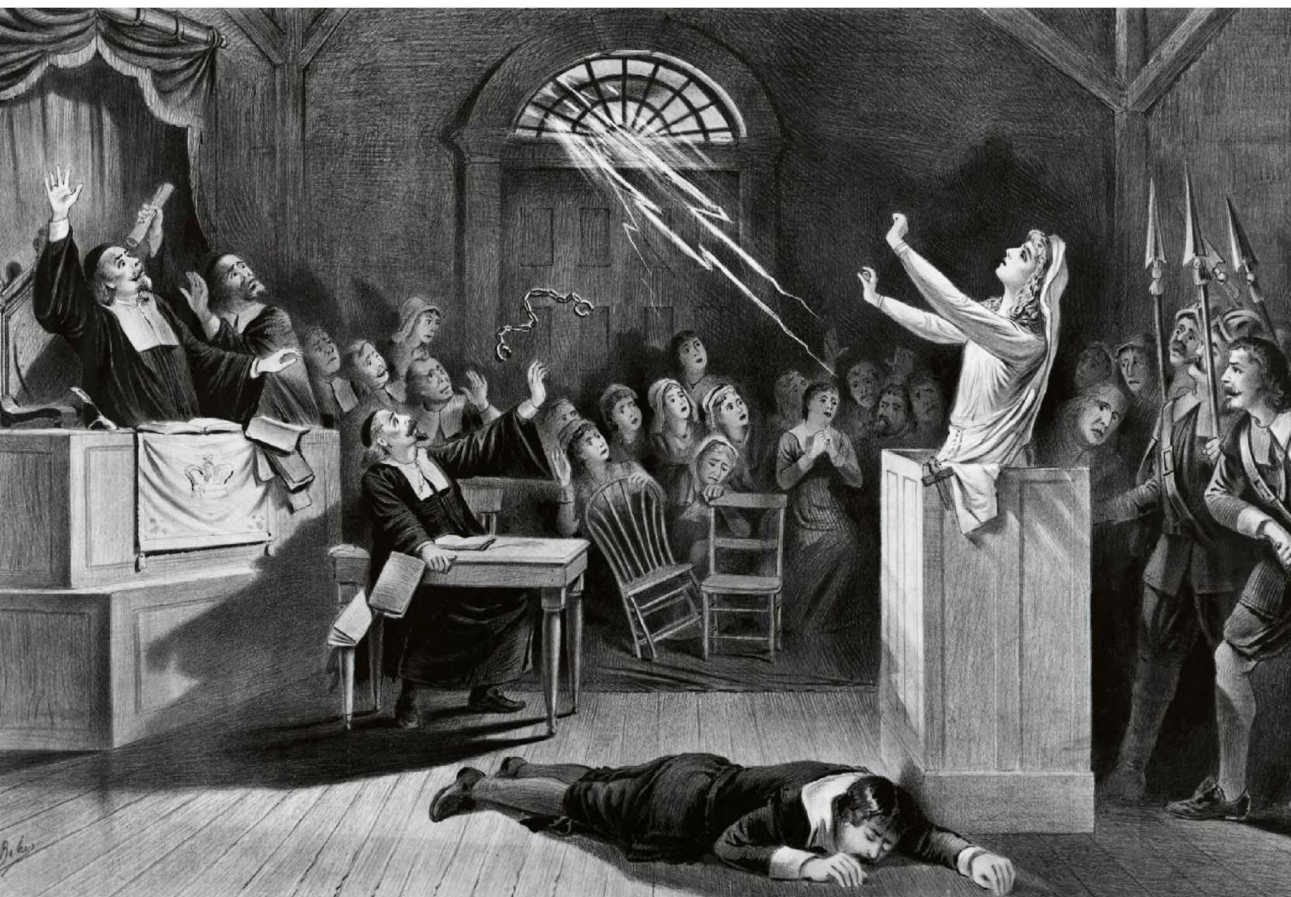
De leur côté, les historiens continuent leur travail sur les procès. La recherche sur cette chasse aux sorcières vieille de plus de trois siècles est en plein essor à l'échelle nationale, au point que le rythme de publication académique a doublé du-

rant cette période. Les «études de genre», qui analysent les normes sociales et les stéréotypes liés au masculin et au féminin, se sont emparées du sujet, notant que la plupart des accusés étaient des femmes, souvent marginalisées parce qu'elles étaient sans enfant, célibataires ou veuves. Les procès de Salem servent aussi de point de référence quand il s'agit d'évaluer l'extrémisme et l'injustice d'un événement. La comparaison fut effectuée pour la première fois en 1741 quand, à New York, des rumeurs sur une possible rébellion d'esclaves menèrent à l'arrestation de 181 personnes et à l'exécution de 34 d'entre elles, en très grande majorité des Noirs. Pendant la guerre froide, la formule *witch hunt* («chasse aux sorcières») fut aussi employée pour qualifier la campagne anticommuniste menée par le sénateur Joseph McCarthy, des millions de citoyens ayant été soupçonnés d'«activités antiaméricaines». Plus récemment, Donald

Trump a repris l'expression à son compte, l'employant 330 fois pendant son mandat présidentiel pour qualifier les enquêtes et poursuites judiciaires à son encontre...

Mais l'épilogue des procès de Salem reste à écrire. En 2001, les noms de celles que l'on croyait être les «cinq dernières sorcières de Salem» ont enfin été officiellement blanchis. En 2020, Carrie LaPierre, professeure d'éducation civique dans un collège d'Andover, à une trentaine de kilomètres de Salem, entreprit d'en réhabiliter une sixième, une certaine Elizabeth Johnson Jr, qui

échappa in extremis à la pendaison mais ne fut jamais graciée, malgré une demande effectuée de son vivant. L'enseignante avait proposé à ses élèves de se saisir de l'affaire. Sous sa houlette, cinq classes, soit une centaine de jeunes âgés de 13 ans en moyenne, contribuèrent à lancer des pétitions, à appeler des législateurs, à écrire des lettres aux élus jusqu'à



Alamy / henniss.fr

convaincre une sénatrice démocrate de plaider la cause de celle qu'ils appellent affectueusement «EJJ». Résultat ? En juillet 2022, Elizabeth Johnson Jr a été enfin innocentée par la législation du Massachusetts.

«Grâce à ce projet, mes élèves ont beaucoup appris sur le fonctionnement de notre appareil législatif, sur l'importance de corriger les torts historiques, et aussi sur le pouvoir que nous, citoyens, avons de défendre ceux qui n'ont pas voix au chapitre», raconte Carrie LaPierre en balayant d'un regard ému sa salle de classe. À l'entendre, ce n'est que le début de

Les procès de Salem et la figure de la sorcière continuent de fasciner l'Amérique. Témoins, la multitude de gravures (en h.), publications académiques, films et séries sur le sujet...

l'apprentissage pour ces adolescents : «Tous grandiront avec ce souvenir d'avoir joué un rôle actif, poursuivelle. À eux de dégainer ce superpouvoir à l'avenir, sur les thèmes qui leur tiendront à cœur : certains ont déjà fait le rapprochement avec le mouvement MeToo ou le droit à l'avortement, car ils savent de par leurs recherches qu'EJJ était accusée de sorcellerie en

grande partie parce que son mode de vie, le célibat, était réprouvé.»

Pour Carrie LaPierre non plus, la page n'est pas tournée. Cette prof prévoit déjà de prolonger son projet éducatif en réclamant avec ses futurs élèves la construction d'un mémorial à Andover. Car là aussi, la «chasse aux sorcières» fut terrible : une cinquantaine d'habitants (sur 600 !) furent persécutés en 1692 – et trois exécutés. Un épisode tragique qui vaut bien un autre lieu de mémoire, loin du tumulte et des extravagances de la «cité des sorcières».

LAURE ANDRILLON



VERMONT

Terre d'avant-garde

UNE «ANOMALIE». C'EST AINSI QUE LES AMÉRICAINS CONSIDÈRENT CETTE RÉGION RURALE ET BOISÉE, RÉPUTÉE POUR SON ESPRIT PIONNIER SUR BIEN DES SUJETS. NOTRE REPORTER EST PARTIE À LA RENCONTRE DE CES VERMONTERS QUI CULTIVENT LEUR DIFFÉRENCE.



Les Moulton ont construit leur maison en 1974 au sommet d'une colline verdoyante, avec des pierres grises ramassées sur les berges de la rivière d'Huntington et l'aide de quelques amis venus camper dans leur clairière. Depuis son salon tapissé de photos de famille et d'affiches politiques, Melinda Moulton, 72 ans, se rappelle sans peine les raisons qui lui ont fait quitter sa Pennsylvanie natale pour s'installer dans le Vermont, en même temps que toute une vague de hippies accourus là dans les années 1960 et 1970. «J'avais envie de changer le monde, se souvient-elle avec enthousiasme. Ici, les terres étaient bon marché, ça fleurerait bon la liberté pour qui voulait manifester, se baigner tout nu et fumer de l'herbe...» Et d'ajouter d'un air grave : «C'était près de la frontière canadienne, au cas où j'en vienne à vouloir m'exiler. Car je suis de la génération qui a eu très peur : la guerre du Vietnam et le paysage politique américain de l'époque nous horrifiaient...»

Aujourd'hui, Melinda Moulton est une star locale : ses quarante ans de militantisme acharné ont débouché sur le rétablissement du train pour passagers qui relie de nouveau Burlington, la plus grande ville du Vermont, 45 000 habitants, et New York, 500 kilomètres plus au sud. Elle a fièrement contemplé la locomotive quitter la gare, le 29 juillet dernier, pour rejoindre *Big Apple* – une première depuis 1953. «Imaginez-moi,

menue mais grande gueule, m'égoïsser face aux lobbies et aux élus en cravate, voulant soulever le Vermont contre l'hégémonie américaine de la voiture, quitte à me confronter aux magnats du pétrole, rit-elle... Mais peu importe si cela prend un, ou cinq, ou même cent ans, ici, on arrive à tout. Le Vermont est un *change maker* [«faiseur de changement»]. C'est un État minuscule où chacun peut faire considérablement bouger les choses.»

Deuxième État le moins peuplé du pays avec quelque 643 000 habitants, sixième au rang des plus petits en superficie avec ses 24 923 kilomètres carrés, le Vermont cultive sa réputation d'outlier, «anomalie» au sein des États-Unis. Il détonne par son caractère alternatif et pionnier. Frontalier du Canada, couvert de forêts, il connaît des automnes flamboyants et des hivers rudes – ceux-là même qui avaient semblé familiers au dissident russe Alexandre Soljenitsyne, qui s'établit



Pourquoi subir le ramdam des camions poubelles ? Dans la petite bourgade de Bristol, le ramassage des ordures se fait... à cheval.

durant une vingtaine d'années dans une maison isolée dans les bois. Dans son discours sur «le courageux petit État du Vermont» en 1928, le trentième Président américain, Calvin Coolidge, louait le «peuple d'indomptables» et l'«esprit de liberté» de sa région natale, qui se remettait d'une inondation dévastatrice survenue l'année précédente.

Les *Vermonters* aiment surtout rappeler qu'ils furent une république indépendante avant de constituer le

quatorzième État des États-Unis, en 1791. Une milice défendait alors le territoire contre les troupes des États voisins, et le Vermont disposait de sa propre assemblée, de son service postal et de sa monnaie. Il fut aussi un précurseur de l'abolition de l'esclavage, inscrivant son interdiction dans sa loi en 1777, quatre-vingt-huit ans avant que la Constitution américaine ne la prévienne dans son treizième amendement. En 1854, la Géorgie était tellement irritée par l'insolence des *Vermonters* qu'elle déclara que «l'État tout entier devrait être transformé en île et remorqué jusqu'à l'océan» !

Décidément avant-gardiste, le Vermont accorda le droit de vote aux femmes dès 1880, d'abord aux élections municipales, puis législatives (il fallut attendre 1920 pour que ce soit le cas partout dans le pays). Plus récemment, il est devenu le premier État américain à légaliser le mariage homosexuel, en 2009, à instaurer une assurance santé universelle, en 2011, mais aussi à autoriser l'usage récréatif du cannabis, en 2018. Aujourd'hui, ce territoire maintient un cap résolument progressiste, ce qui surprend de la part du deuxième État le

plus rural du pays – les deux-tiers de la population vivent à la campagne. Qu'importe ! Ici, on vote démocrate. Et on est fier d'avoir propulsé la carrière de Bernie Sanders, politicien longtemps classé «indépendant» et se présentant comme socialiste, alors méconnu du grand public, depuis la modeste mairie de Burlington jusqu'à la course vers la présidence.

Burlington, en bordure du lac Champlain, fut érigée là à la fin du XVIII^e siècle parce que sa proximité ➤



Suzanne Kerner / Sema / Cityscapes

Les ponts couverts (ici, près de Woodstock), que l'on aime admirer dans la brume matinale, sont la fierté locale : il y en a une centaine !



Suzanne Kerner / Sema / Cityscapes

Spécialité de la région : les *communes*, communautés dont les habitants s'entraident et partagent les ressources (ici, à Cobb Hill).



Montpelier, la capitale de l'État, est une charmante bourgade de 8 000 habitants sans gratte-ciel ni fast-food.

➔ avec les forêts des Green Mountains et des Adirondacks en faisait un port idéal pour acheminer le bois vers les marchés prometteurs de Montréal et New York. Aujourd'hui, sa grande fierté est d'être devenue en 2015 la première cité américaine alimentée à 100 % par des énergies renouvelables (combustion de bois, hydro-électricité, éoliennes et panneaux solaires). Une promenade piétonne a remplacé l'enfilade d'entrepôts d'antan et les habitants viennent y flâner pour admirer la valse des bateaux à voile et le coucher de soleil sur l'État de New York, de l'autre côté du lac. En une heure à peine, on peut parcourir à pied la ville d'une extrémité à l'autre ; entrelacs de devan-

tures en brique, de villas de style colonial arborant hautes lucarnes et portiques aux blanches colonnes, et de maisons plus modestes dont le bardage en bois prend une allure coquette au milieu de la canopée d'arbres et de clochers.

«APRÈS BURLINGTON, PARTEZ
DONC VOIR LE VRAI VERMONT !»

Stu McGowan, 59 ans et chevelure teinte couleur banane, est un «citadin pur et dur» venu de New York pour vivre à Burlington. Depuis plus de vingt ans, le cheval de bataille de ce vidéaste reconverti en promoteur immobilier est le manque de logements bon marché, un fléau expli-

quant selon lui le manque de diversité dans la population du Vermont, blanche à 90 % et de plus en plus vieillissante. Lui-même a commencé par rénover une maisonnette de son quartier de Old North End pour la rendre salubre et la mettre en location pour une famille dans le besoin. De fil en aiguille, Stu a aujourd'hui rénové 70 bâtisses, dont une trentaine qu'il possède encore et loue en dessous des prix du marché. On les repère facilement, car il les a peintes de couleurs vives, un choix esthétique reflétant selon lui un principe de vie : «On peut s'amuser et avoir un impact social en même temps», répète-t-il souvent. L'homme aime mettre en avant les vertus de Bur-



Burlington, la famille Orton se donne pour mission depuis 1946 de fournir à ses clients des «produits pratiques, bien faits et difficiles à trouver». Les nostalgiques s'y approvisionnent encore en shampoing Lemon Up, très à la mode dans les années 1970, «aujourd'hui introuvable» ailleurs, assure un écriteau. Et les grands-parents se réjouissent d'y trouver les bonbons d'antan, chewing-gum Teaberry, rubans de réglisse et pastilles à la menthe confectionnées à la main, qu'ils partagent de bon cœur avec les enfants qui les accompagnent. Le personnel explique qu'en 1959, le tenancier de la boutique, Lyman Orton, réunissait de temps à autre quelques copains pour découper de nuit, à la scie, les pancartes publicitaires qui abîmaient le paysage le long de la route 7. Ce mouvement rebelle a tenu deux ans et a, selon la famille Orton, ouvert la voie au bannissement des panneaux publicitaires mis en place

La nuit, l'épicier sciait les piquets des publicités le long de la route 7...

lington, son esprit de tolérance, et vanter les pistes cyclables, les bars étudiants ainsi que les ateliers de poterie à la mode. Mais il rappelle toujours à ses visiteurs que la ville adoptive de Bernie Sanders ne résume pas à elle seule la région : «Bienvenue à Burlington, annonce-t-il avec un sourire bienveillant. Mais maintenant, allez voir le vrai Vermont !»

Celui-ci se découvre en sillonnant des routes étroites qui épousent les reliefs des denses forêts de hêtres, bouleaux et érables, faisant parfois emprunter l'un des célèbres ponts couverts de l'État, qui en possède une centaine, un record dans le pays. Au Vermont Country Store de Weston, à deux heures de route au sud de

par le gouverneur dans tout l'État, en 1968. Seules les pancartes de petite taille, faisant la publicité de commerces locaux ou de produits agricoles, sont désormais autorisées.

À Grafton, l'un de ces panneaux, visiblement peint d'une main enfantine, invite à s'arrêter dans une cabane en bord de route où sont vendus du lait et de la viande, le tout sans personnel, un écriteau invitant simplement les clients à glisser chèques et billets dans une boîte en bois. C'est le point de vente de la ferme familiale tenue par Mark et Sue Rushton, à quelques mètres de là, depuis maintenant trois décennies. Avec l'aide de leurs enfants Sam et Kelstey, âgés de 27 et 24 ans, ils élèvent 60 vaches lai-

tières qu'ils appellent chacune par son nom. «Pas besoin de les gérer de manière industrielle pour avoir un bon rendement, explique Mark Rushton, 58 ans. Il faut planter et moissonner au bon moment pour que les animaux aient la nourriture la plus nutritive possible, mais aussi connaître leur comportement de près et s'adapter constamment.» Les Rushton espèrent contribuer au maintien du *micro-farming* (modèle fondé sur des exploitations agricoles de petite taille) qui fait la réputation de la région. Car les vents contraires ne manquent pas. Ici aussi les petits élevages disparaissent au profit des plus

grands : le Vermont comptait 6 000 fermes laitières en 1965, contre moins de 600 aujourd'hui. Il continue pourtant de célébrer son identité d'État laitier chaque mois de juin, lorsque les agriculteurs font défiler leur bétail dans les rues de la coquette Brattleboro, ville réputée aussi pour ses musées, ses brasseries et sa vibrante communauté d'artistes et d'arti-

sans, qui ouvrent les portes de leurs ateliers le premier vendredi du mois.

«On pourrait penser que notre action a peu d'impact, concède Patrick Palmer, menuisier à la retraite de 75 ans qui a eu l'idée de remplacer les camions poubelles par des remorques hippomobiles. Mais souvent, on montre tout simplement que ce qui semblait impossible est en fait faisable, en agissant à petite échelle.» Voilà vingt-cinq ans que, deux vendredis par mois, avec l'aide de son amie et bras droit Lynda Malzac et ses chevaux de trait Radar et Toby, il ramasse les ordures dans Bristol, commune tranquille de 3 700 âmes où tout le monde semble se connaître, et où les voisins se retrouvent souvent ➤



Franco Cogoli / Sime / Onlyworld.net

L'ÉLIXIR DORÉ DES «VERTS MONTS»

D'après la légende, le sirop d'érable fut découvert par un chef iroquois du Vermont qui avait planté son tomahawk dans un tronc. Aujourd'hui, la région confectionne la moitié de la production nationale de *maple syrup*. Cory Krieg, qui possède la cabane à sucre Maple Flower Farm, à Bethel, conseille de privilégier les fabricants utilisant des techniques d'ébullition traditionnelles, et les bouteilles en verre, car le plastique modifie la

couleur et la saveur. Cet élixir, il le fait déguster comme il le ferait avec un bon vin. «Plus le sirop est sombre, plus le goût est prononcé et caramélisé», dit-il. Après, tout est affaire de goût : Cory préfère un liquide doré pour la glace, ambré pour les pancakes et d'un fauve très profond pour agrémenter les viandes...
maplefarmers.com

➔ sous le porche d'untel ou untel pour partager un verre de cidre chaud ou une crème glacée au sirop d'érable, selon la saison. Le ramassage des ordures, tâche fastidieuse qui prend environ quatre heures à Patrick et Lynda, est une fête pour les habitants, qui les saluent depuis leurs fenêtres, et pour les enfants, qui accourent au son des sabots, carottes à la main. Les résidents ont le choix entre ce service et un ramassage motorisé, privé lui aussi, et indiquent leur préférence par un autocollant placé sur les sacs-poubelle. «Vu le prix actuel de l'essence, je coûte environ 20 % moins cher, commente Patrick Palmer. Mais surtout, je crois que les gens aiment voir les chevaux dans

leurs rues, et ils savent que je suis plus écolo qu'un camion.» Depuis six ans, la municipalité voisine de Middlebury, 9 000 habitants, a adopté ce même système. «Comme quoi...», sourit l'éboueur inventif.

Au début des années 1970, le Vermont comprenait des centaines de *communes*, des «communautés intentionnelles», petits villages au sein desquels les résidents partageaient les ressources et les tâches pour viser ensemble l'autosuffisance et un certain modèle de cohésion sociale. L'État comptait alors quelque 36 000 hippies, ce qui correspondait au tiers de la population âgée de 18 à 34 ans. Aujourd'hui, l'âge d'or des *communes* est révolu, mais le Vermont continue

d'attirer les esprits désireux de vivre à rebours du reste de la société américaine. À Cobb Hill, l'écovillage situé sur un pan de colline en bordure de forêt, non loin de Woodstock et de la frontière avec le New Hampshire, rassemble 22 foyers dont les membres ont entre 3 et 75 ans. Ils vivent dans des maisons en bois sombre construites de part et d'autre d'un jardin et d'une maison communautaires, où les enfants vont et viennent pendant que les adultes devisent, cuisinent, organisent leurs journées de travail collectif ou les conseils de décision. Les jeunes membres du «club 4H» se réunissent, eux, quatre fois par semaine à la ferme située en contrebas pour apprendre à prendre soin des vaches. On les voit guider chacun un veau dans la pâture, les plus âgés assistant les novices quand les animaux font montre de nervosité. Ryan Rumsey, ingénieur et père de trois enfants, a emménagé à Cobb Hill à la faveur de la pandémie, après avoir vécu en Californie et au Texas avec sa compagne psychothérapeute. «Les États-Unis sont un pays très individualiste, dit-il tout en s'affairant à construire un poulailler avec l'aide d'un voisin. Il est facile de s'empêtrer dans une vision très matérialiste du monde. Je suis venu ici pour mettre le «nous» avant le «je»,

et pour permettre à mes enfants de grandir dans une autre mentalité : la collecte des savoirs plutôt que des objets, et la proximité avec la nature.» À Cobb Hill, on chauffe les maisons au bois, qui abonde dans les alentours, et le reste des besoins énergétiques est couvert à 85 % par une flopée de panneaux solaires. Sur leur temps libre, les résidents produisent aussi leur propre sirop d'érable, du fromage au lait cru et des champignons shiitaké, qu'ils font pousser sur des bûches, ensuite séchées et utilisées pour le fourneau.

«Le Vermont dispose de tellement de ressources pour qui réapprend à les voir !», s'exclame Meg Mass, 50 ans, en triturant sa chevelure mauve. Cette



Graham Prentice / Alamy / hems.fr

Le Vermont regorge de general stores, ces épiceries de campagne où l'on trouve de tout. Ici, une boutique typique de la fin XIX^e siècle, reconstituée à Woodstock.

anthropologue a quitté Chicago en 2018 pour vivre à plein temps à Huntington et plus précisément à Howl, une «terre dédiée aux femmes» sur une vingtaine d'hectares au sommet d'une colline surplombant la rivière Winooski. Elle passe ses journées en forêt, à récolter plantes ou champignons en rêvant d'autosuffisance. Le soir, elle a pour rôle d'accueillir les femmes – «indépendamment du genre assigné à la naissance», comme l'affirme le *mission statement* de Howl – qui souhaiteraient passer du temps en ce lieu, pensé depuis 1986 comme un refuge où «fuir l'oppression systémique et le patriarcat». «Cet endroit deviendra ce que les femmes voudront en faire, insiste Lani Ravin, membre de cette communauté depuis trente ans. Que ce soit pour retrouver une amante, apprendre à tirer à l'arc, se servir de gros outils sans qu'un homme vienne vous les retirer des mains... Notre but est

d'émanciper les femmes grâce au contact avec la terre.» Elle, elle désire que Howl soit pour les femmes de passage ce que le Vermont a toujours été pour elle : «Un havre où on se sent libre et en sécurité.»

«À L'AUTOMNE, LA NATURE SEMBLE ICI CHAQUE JOUR PLUS BELLE»

À l'été indien, le Vermont se pare de couleurs flamboyantes et l'on vient des quatre coins du pays admirer le spectacle. Un atout économique crucial pour un État qui, nommé terre des «verts monts» par l'explorateur français Samuel de Champlain au XVII^e siècle, est encore recouvert à 78 % de forêts. Un million de visiteurs

accourent ainsi au seul mois d'octobre, quand les tons du feuillage sont réputés être les plus subtils, empruntant mille nuances entre l'orange brûlé, le jaune vif et le rouge feu. Mais pour le menuisier Patrick Palmer, l'automne vient surtout nous réapprendre chaque année comment il faudrait vivre : «Pendant plusieurs semaines, la nature semble chaque jour plus belle que la veille, décrit-il. Vous pensez que le pic des couleurs est atteint et vous vous trompez, le lendemain c'est encore mieux ! Mais attention, il ne faut surtout pas oublier d'en profiter chaque instant, parce qu'il suffirait un jour d'une tempête pour que tout le décor s'effondre.» Voilà, selon lui, le vrai secret du Vermont : cet État à la nature intacte enseigne qu'il ne suffit pas de posséder un trésor, encore faut-il le temps et l'état d'esprit nécessaires pour l'apprécier comme il le mérite. ■

LAURE ANDRILLON

NEW YORK

La ville en perpétuel mouvement

TOUJOURS PLUS FOLLE, PLUS VIBRANTE, PLUS CRÉATIVE, NEW YORK «NE DORT JAMAIS»... ET NE SE REPOSE PAS NON PLUS SUR SES LAURIERS. GASTRONOMIE, ARTS, ARCHITECTURE... PETITE SÉLECTION DES NOUVEAUTÉS LES PLUS ALLÉCHANTES.



1 UNE ÉCHELLE POUR «GRATTER LE CIEL»

CITY CLIMB THE EDGE

S'offrir les mêmes frissons que ces audacieux qui escaladent les buildings, c'est possible ! Depuis novembre 2021, le gratte-ciel 30 Hudson Yards, dans le complexe du même nom, est le camp de base d'une ascension unique en son genre, qui commence par un éthylotest et une formation sécurité. Vêtu d'une combinaison et équipé d'un casque et d'un harnais, on gravit les 370 marches d'un escalier à 45 degrés le long de la façade pour accéder à la couronne de la tour, à 387 mètres au-dessus du sol. Reste alors à oser se pencher dans le vide pour jouir de la sensation à couper le souffle d'être seul au sommet de la mégapole. Taille minimale requise : 1,49 m. edgenyc.com/en/cityclimb





Laure Andrillon

3 L'INNOVATION JUSQUE DANS LA PÂTISSERIE

LAFAYETTE GRAND CAFÉ & BAKERY

Voilà le digne successeur du *cronut*, hybride entre le croissant et le donut que les New-Yorkais s'arrachaient après sa création par le Français Dominique Ansel, en 2013. Depuis avril dernier, le *suprême* fait à son tour fureur. Le pâtissier Scott Cioe a osé un croissant croustillant de forme ronde, fourré d'une crème au chocolat ou à la pistache. Le tout recouvert de ganache et saupoudré d'éclats croquants. Une expérience aussi gustative que visuelle tant cette gourmandise se démarque par son élégance — de quoi faire rêver sur les réseaux sociaux. L'engouement est tel que les clients se présentent avec une heure d'avance pour faire la queue devant cette enseigne du quartier de NoHo et espérer acheter l'un des 360 *suprêmes* écoulés chaque jour à des heures bien précises. 380 Lafayette Street. En vente à 8 heures, midi et 16 heures pile.

2 UN QG MILITAIRE POUR TOUS

GOVERNORS ISLAND

Longtemps, cette île au sud de Manhattan est restée la chasse gardée de l'armée. Depuis novembre 2021, chacun peut accoster toute l'année sur Governors Island. Vingt minutes de ferry suffisent pour échapper au tumulte des voitures tout en gardant la *skyline* bien en vue. L'ex-base militaire réaménagée en parc arboré fait la part belle à l'art, exposé à l'air libre ou dans des conteneurs recyclés en galeries. L'été, on peut y pique-niquer, faire du kayak et visiter le jardin communautaire. L'hiver, on se blottit sur des chaises Adirondack rouges devant un feu de bois ou on essaie la patinoire et le sauna. Il est même possible de dormir dans l'ouest de l'île, en mode *glamping*, du «camping glamour» en tentes de luxe. Prendre la ligne de ferry South Brooklyn depuis Manhattan ou Brooklyn. govisland.com



Gabby Jones / NYT / Redux / Reia



Getty Images



Museum of Broadway

4 BROADWAY LIVRE SES SECRETS

MUSEUM OF BROADWAY

Depuis novembre 2022, Broadway, le mythique fief des comédies musicales et des pièces de théâtre, dispose enfin d'un musée, qui raconte son incroyable histoire à travers un millier de costumes, accessoires et maquettes. L'épopée commence au milieu du XVIII^e siècle, après que les compagnies de théâtre ont migré à Times Square, et s'achève avec les coulisses des spectacles les plus récents et des grands classiques, comme *Le Fantôme de l'Opéra*, joué sans interruption depuis 1988. À ne surtout pas manquer : les pièces maîtresses de la collection, telles la veste du gang des Jets de Larry Kert, alias Tony dans le *West Side Story* original de 1957 et la robe de dentelle revêtue par Meryl Streep lors de ses débuts dans *Trelawny of the Wells*, en 1975.

145 West 45th Street.

themuseumofbroadway.com



5 UN TEMPLE DE VERRE POUR NARCISSE

SUMMIT ONE VANDERBILT

Nombre d'étages ? 93. Altitude ? 427 mètres. Depuis 2021, on peut toiser New York du toit du Summit One Vanderbilt, où se trouve une nacelle en verre, au sol et au plafond recouverts de miroirs. Sur ses trois derniers niveaux, ce building dispose aussi de plusieurs salles, toutes pensées comme une expérience photogénique : il y a celle baptisée «Air», où nombre de visiteurs s'allongent pour admirer leur reflet mêlé à ceux de la skyline et des nuages ; «Infinity», emplie de ballons argentés et très prisée des enfants (photo) ; ou encore «Levitation», une vertigineuse cage translucide adorée des amateurs de selfies...

Recommandé au coucher du soleil. summitov.com



6 LA PHOTO, HÔTE DE LA NUIT

FOTOGRAFISKA

Le cadre : un bâtiment de style néo-Renaissance flamand érigé en 1894, bijou architectural du quartier de Flatiron. C'est là qu'a été inauguré, fin 2019, Fotografiska, un musée dédié à la photographie contemporaine rapidement devenu un lieu de sortie nocturne à la mode. Ses galeries, parfois ouvertes jusqu'à 23 heures, se visitent volontiers un verre de vin à la main, dans une lumière tamisée. Renouvelée chaque trimestre, la programmation est souvent un brin provocante, toujours éclectique, et promeut des artistes engagés, comme David LaChapelle, Cho Gi-Seok et Anders Petersen. Ne pas oublier de faire un tour au bar Verònika pour y admirer les vitraux Art nouveau.

281 Park Avenue South. fotografiska.com/nyc



Jonah Rosenberg / Fotografiska



Laure Andrieux

7 SINGAPOUR TÉLÉPORTÉ À MANHATTAN

URBAN HAWKER

Le chef américain Anthony Bourdain rêvait en 2013 d'établir à New York le premier *hawker* des États-Unis. Un projet visionnaire, car ces «salles de restauration en communauté», typiques de Singapour, ont été depuis reconnues, en 2020, patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. L'idée de Bourdain n'aura finalement vu le jour qu'après sa mort (en 2018). Le mérite en revient au critique et consultant singapourien K. F. Seetoh. Depuis septembre dernier, en plein Midtown, une halle regroupe 17 cuisiniers, qui proposent un brassage de saveurs chinoises, malaises et indiennes. À tester : les pâtisseries de Lady Wong et le crabe sambal de Dragon Phoenix. 135 West 50th Street. urbanhawker.com



François Portmann / Fotoportmann

8 LES OISEAUX, STARS MONTANTES DE CENTRAL PARK

NYC AUDUBON SOCIETY

C'est le passe-temps à la mode depuis que les New-Yorkais confinés sont devenus avides de loisirs en plein air : le *birdwatching*, escorté par des ornithologues. L'association Audubon Society propose des excursions diurnes ou nocturnes à travers les parcs de la mégapole, à la recherche des 200 espèces d'oiseaux faisant chaque année escale ici. Certaines sont impossibles à observer en France, comme le cardinal rouge, au plumage de feu, et le butor d'Amérique, dont les échasses se confondent avec les roseaux... À l'affût de leur chant, les yeux rivés sur ses jumelles, on en oublie, le temps d'une balade, les rumeurs et la cadence frénétique de la ville. Sorties souvent gratuites. nycaudubon.org



9 UNE OASIS SUR PILOTIS

LITTLE ISLAND

Posée sur 132 «tulipes» de béton, on la croirait presque, sous certains angles, en lévitation au-dessus de l'eau. Reliée à Manhattan par deux ponts piétons, l'île artificielle de Little Island, inaugurée en 2021, est couronnée d'une végétation qui cache puis révèle la *skyline* à chaque tournant. Ce havre de verdure est fort apprécié des citadins, y compris les plus petits, puisque les coursives sont ponctuées d'installations ludiques. Une scène en plein air accueille des concerts, spectacles de danse, de théâtre et de poésie, dans l'intimité d'un amphithéâtre faisant face à la rivière Hudson. Incontournable. Accès via la jetée 55 de Hudson River Park.

Michael Grimm

Laure Andrillon



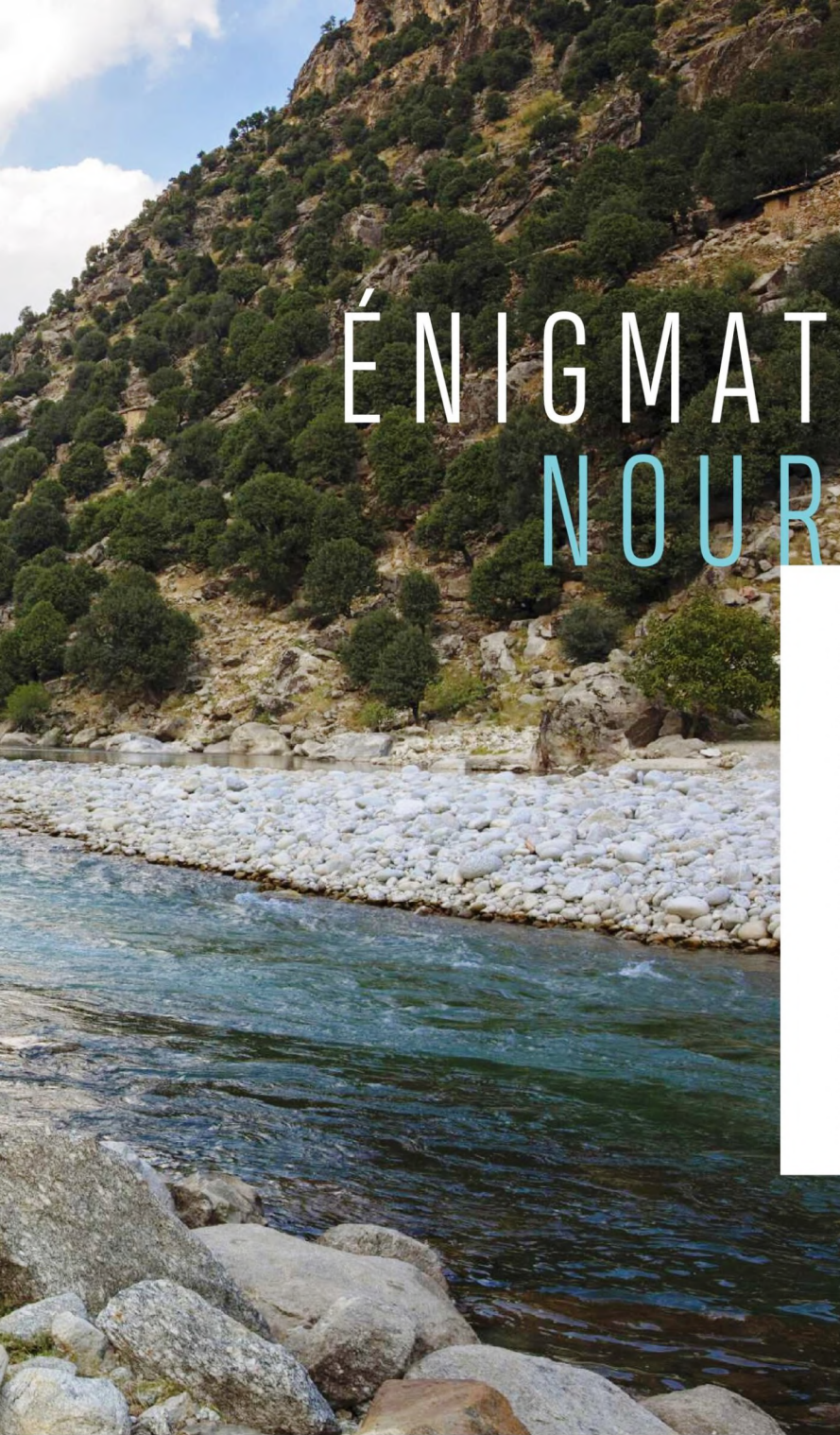
10 IMMERSION 100 % POP

MUSÉE RISENY

Une robe de soirée de Beyoncé, la guitare sur laquelle Bruce Springsteen a composé *Born to Run*, des costumes de Madonna... À mi-chemin entre le musée et le parc à thème, avec ses décors un peu fous, RiseNY, à deux pas de Times Square, propose depuis mars 2022 une visite immersive retraçant la genèse des modes et des stars qui ont fait la renommée de la ville-monde. Clou du spectacle : une simulation de vol au son de la voix de Taylor Swift et Frank Sinatra, durant laquelle le visiteur est transporté au-dessus de Central Park, du pont suspendu Verrazzano-Narrows et du fameux quartier de Dumbo. Senteurs, bruite artificielle et fausses turbulences complètent cette expérience planante.

160 West 45th Street. riseny.co





ÉNIGMATIQUE NOURISTAN



Personne ne s'y risquait ces dernières années... Nos journalistes ont pu pénétrer dans cette province isolée dans les montagnes du nord-est de l'Afghanistan. Cet ancien territoire païen réputé rebelle, jadis appelé Kafiristan, fut le dernier à être islamisé. Il conserve sa singularité, à l'écart du reste du pays bien que retombé, comme lui, sous la coupe des talibans.

Un homme prie au bord de la rivière Parun, à 2 500 mètres d'altitude. L'islam sunnite n'a conquis les vallées du Nouristan qu'à la fin du XIX^e siècle.



UNE NATURE IMPITOYABLE,
ALTERNANT CRUES ET AVALANCHES,
A ISOLÉ LES HABITANTS
ET FAÇONNÉ LEUR CARACTÈRE

Ancienne vallée sacrée, Parun est la plus peuplée du Nouristan. Routes et villages, comme ici Tsutsum, aux frêles maisons de pierre et de bois, sont fréquemment inondés ou ensevelis.



L

es premiers cavaliers aux vestes de laine bouillie, le dos brodé de couleurs vives, sont arrivés à Parun depuis plusieurs jours déjà et parquent dans les sentes pierreuses sur leurs montures parées de sequins et de pompons. Prêts à en découdre. Les distractions sont rares dans cette vallée perchée du nord-est de l'Afghanistan, restée pratiquement coupée du reste du pays par les combats et les embuscades au cours des dernières décennies. Bien que peu éloignée de Kaboul, la région est toujours difficile d'accès. Nous sommes en août 2022 et ce festival, le premier depuis l'accession au pouvoir des talibans il y a tout juste un an, est jour de réjouissances. Avec les compétitions traditionnelles de tir à l'arc, le clou du spectacle, celui qui fait accourir les spectateurs juchés sur les talus autour du terrain et jusque dans les arbres, sera le bouzkachi, ce polo rustique et brutal qui se joue autour de la dépouille d'une chèvre décapitée.

Le Nouristan, accroché au flanc sud de la chaîne de l'Hindou Kouch, entre le Panchir, à l'ouest, et le Pakistan, à l'est, est l'une des plus mystérieuses régions d'Afghanistan. Elle est à l'image du pays, somptueuse, singulière mais pas commode. Longtemps considérée comme la plus violente des 34 provinces, elle demeure à part. Son nom, qui signifie «pays de la lumière» (de l'arabe *nur* et du persan *stan*), elle le tient des conquérants qui l'islamiseront tardivement, à la toute fin du XIX^e siècle, après des décennies d'une âpre résistance. Cette lumière, dans l'esprit des vainqueurs, ne devait rien aux rayonnements célestes sur ses pentes vertigineuses, et tout à la révélation de l'Islam enfin triomphant. Auparavant, ce vaste territoire de 25 000 kilomètres carrés – qui s'étendait au-delà de ses limites administratives actuelles – était désigné par les musulmans comme le Kafiristan, le «pays des infidèles» (*kafir*, en arabe), des

Étendard de l'émirat islamique à la main, ce cavalier participe à un tournoi de bouzkachi, jeu très populaire en Afghanistan.

L'ANCIEN «PAYS DES INFIDÈLES» A LONGTEMPS ALIMENTÉ BIEN DES FANTASMES



païens rétifs et bagarreurs, à la réputation sauvage, récalcitrants aux enseignements du prophète. Une terre qui inspira en 1888 à Rudyard Kipling une nouvelle, *L'homme qui voulut être roi*. Le premier Européen à s'y rendre fut un agent britannique de l'empire des Indes, Sir John Scott Robertson, en 1889. Son récit, minutieux – *The Kafir of the Hindu Kush* (non traduit) – reste pour les spécialistes la meilleure source d'information sur la région. Il relève que «les infidèles n'ont pas de nom particulier pour désigner leur pays» et que chaque vallée a non seulement sa langue, mais des coutumes différentes : «Leur seul point commun, c'est qu'ils sont tous non-musulmans.» Un siècle plus tard, les Nouristanis se plient sans réserve aux préceptes de l'Islam sunnite qu'ils observent avec rigueur, mais sans le zèle excessif des talibans. Les femmes, peu présentes dans l'espace public, portent un empilement de jupes et de voiles dont elles recouvrent leur visage en présence de tout homme étranger au premier cercle familial. La burqa reste néanmoins largement usitée dès qu'elles s'éloignent de leur foyer.

Forteresse géographique faite de crêtes taillées à la hache, de forêts sombres et de rivières tempétueuses, le Nouristan n'est accessible que par une voie unique, régulièrement inondée ou ensevelie. Le trajet se mérite, au prix d'une douzaine d'heures d'une route chaotique depuis Kaboul, empruntant surplombs, trous et crevasses... Toute faute d'inattention se paye au prix fort. Quand, avec la photographe de GEO, nous sommes arrivées à Kamu, dans le district de Kamdesh, onze personnes – six femmes et cinq enfants – venaient ➡



Ces fillettes du hameau de Kishtaki (en haut), dans la vallée de Parun, restent sur le pas de leur porte. La coutume afghane exige que les jeunes filles ne s'aventurent hors de la maison que pour des tâches précises.



Entre 2001 et 2021, la guerre entre l'armée afghane – appuyée par la coalition menée par les États-Unis – et les talibans a brisé de nombreuses familles, comme celle de Daoud (ci-contre), qui a perdu quatorze de ses proches.

Ancien officier du renseignement, Abdul Kader (à droite), tient à conserver le drapeau afghan en dépit des menaces du califat islamique imposé par les talibans. Il montre fièrement des objets ayant appartenu à un bisaïeul.

PENDANT VINGT ANS,
LA RÉGION A ÉTÉ PRISE
ENTRE LES FEUX
DES FORCES ENNEMIES



D'UNE VALLÉE À L'AUTRE, LANGUES ET COUTUMES NE SONT PAS LES MÊMES

La vallée de Wama forme
un sillon spectaculaire
entre les reliefs
de l'Hindou Kouch.
Les quatre principales
vallées du Nouristan ne
communiquent pas entre
elles et leurs habitants
y pratiquent encore...
six langues différentes !





➔ d'être emportées par une crue soudaine. Après Asadabad, capitale de la province voisine de Kunar, la route bifurque vers le nord et monte progressivement vers les sommets en longeant la rivière Kunar, fendant les champs de maïs bordés de maisons ocre et les plantations de pommiers et de grenadiers. La vallée, luxuriante, respire la ruralité tranquille. Elle fut pourtant le théâtre de violents et fréquents affrontements. À dix kilomètres à peine, visible depuis la route, une haute défense de barbelés marque la frontière avec le Pakistan ; on payait ici en roupies pakistanaïses, jusqu'à ce que les talibans rétablissent l'afghani comme seule monnaie d'usage à leur arrivée en août 2021. C'est au sortir de ces champs qu'il faut choisir sa destination, car les vallées du Nouristan, parallèles les unes aux autres, ne sont reliées entre elles que par un réseau de sentiers chevrants. Pour nous, ce sera d'abord Parun, la capitale provinciale et sa vallée sacrée.

Le relief, impitoyable, a protégé le Nouristan des armées de Tamerlan et de l'empereur moghol Babur, aux XIV^e et XV^e siècles. La guerre contre les Soviétiques, puis entre chefs de guerre afghans et, ces vingt dernières années, entre les talibans et l'armée afghane, l'a isolé du reste du monde. Une seule clinique, de rares dispensaires, à peine 60 écoles en dur jusqu'au primaire sur quelque 200 madrasas (écoles coraniques) pour filles et surtout pour garçons – toujours séparés – et moins de 22 kilomètres de route asphaltée.

Jusqu'à l'an dernier, impossible de se risquer ici, même pour des Afghans, s'ils étaient extérieurs à la province. L'ancien gouverneur avait n'effectuer le trajet que de nuit, en voiture blindée, pour éviter les insurgés talibans. Paradoxe afghan : ce sont ces mêmes talibans qui, désormais au pouvoir, sécurisent le pays et ouvrent ses voies à la circulation. Ce passé mouvementé, pétri de deuils et de chagrin, et cette nature souvent déchaînée, d'avalanches en inondations, ont façonné chez les habitants une retenue méfiante, même chez les enfants, partagés entre leur curiosité et la suspicion dévolue aux intrus. Les femmes, farouches devant l'appareil photo, marchent au bord des routes la hotte chargée de bois de feu ou travaillent dans les champs, sarclant et bêchant, les tâches qui leur sont assignées, quand les hommes, eux, s'occupent du bétail qu'ils mènent au *banda*, la zone de pâturage d'altitude.

Le nouveau gouverneur du Nouristan, Hafiz Mohammad Agha Hakim, sait que la population, 200 000 âmes environ, manque des services de base. Cet homme rond, d'apparence affable sous le turban de soie noire, reçoit les pieds nus, croisés sous sa chaise, dans ses bureaux

LES ENFANTS SONT PARTAGÉS ENTRE LEUR CURIOSITÉ ET LA MÉFIANCE FACE AUX INTRUS

Comme ailleurs en Afghanistan, l'école publique s'arrête à la fin du primaire pour les filles. Elles étudient à même le sol, sans cahiers ni stylos.

en surplomb de Parun, un gros bourg sans grâce... Il s'est glissé sans rien changer dans les meubles vernis de son prédécesseur – seul l'étendard blanc de l'émirat islamique trône désormais à la place du drapeau noir-rouge-vert de l'Afghanistan. Le gouverneur, qui vient du Logar (une province située plus au sud) a découvert le Nouristan à sa nomination. Il opine du chef quand on évoque la réputation de violence des lieux. «Le précédent gouvernement tenait à peine 20 % du territoire, dit-il. Mais désormais la province est 100 % sécurisée : dites-le bien à vos amis et à vos collègues.» Il compte d'ailleurs l'ouvrir au tourisme : «Dieu a donné au Nouristan la meilleure nature, l'eau et la beauté.» Des incidents éclatent encore ici et là et la nervosité des autorités reste palpable sur les pistes qui serpentent à travers un maquis odorant de thym et de chardons. Mais le gouverneur se montre surtout soucieux d'exploiter les richesses naturelles de la province au profit de ses administrés. L'une de ses premières décisions fut de protéger son bois : la coupe de madriers de cèdre, qui embaument, a été suspendue jusqu'à nouvel ordre. «L'émirat a mis fin au trafic», dit-il.

Trafic qui profitait surtout au Pakistan, mais de cela il ne touche mot : c'est chez ce voisin tuteur que les chefs talibans passaient l'hiver et parfois leurs années d'exil en attendant la reconquête. Hafiz Mohammad Agha Hakim veut aussi relancer et développer, sous le contrôle de l'État, l'activité minière : avec un demi-millier de mines déjà exploitées de façon artisanale et désordonnée, parfois un simple trou, le Nouristan est une terre de pierres fines. Fazal (dont on taira le patronyme par sécurité) les connaît par cœur. Ce grand Pachtoune tient à Kaboul un atelier de bijoux avec ses frères. Mais sa vraie passion, ce sont ces gemmes colorées qu'il vient chercher ici, dans l'effondrement des falaises et les éboulis charriés par les cours d'eau. ➔



[CE MONDE QUI CHANGE]



Les travaux des champs (en haut à gauche) mobilisent toute la famille, y compris les petites filles, dispensées d'école certains jours, comme ici, pour battre les haricots rouges récoltés par leur père.

Ces garçons du hameau de Tsutsum, ici sur une balançoire improvisée (en haut à droite), ont, comme souvent au Nouristan, les yeux clairs et les cheveux blonds.

Dans cette maison du village de Kamu (en bas à g.), les piliers en cèdre sculptés témoignent du savoir-faire des Nouristanis, menuisiers et charpentiers hors pair. Leur maîtrise du travail du bois est reconnue dans tout le pays.

C'est l'heure de la récréation dans cette école coranique du hameau de Mandy (en bas à d.), où sont scolarisées 250 adolescentes. Dans ces établissements privés, les parents se cotisent pour payer le salaire des enseignants.



POMMIERS, GRENADIERS, LÉGUMINEUSES... ET TRAVAIL DU BOIS : LA VALLÉE CULTIVE AUSSI SES PARTICULARITÉS

➤ D'un regard, il repère sous la poussière tourmalines, aiguës-marines, grenats, jades, kunzites... À chaque arrêt, il retourne les cailloux d'un geste mécanique : «Les tourmalines, il faut casser la gaine pour les trouver», explique-t-il en fracassant une grosse pierre anodine contre le rocher, libérant une constellation d'éclats noirs, brillants comme des diamants. «Souvent, ce sont les crues qui les déposent sur les rives», poursuit-il en jetant un œil gourmand au chaos de roches roulées par les flots déchainés qui ont accompagné notre montée vers Parun, à quelque 2 500 mètres d'altitude. Fazal est l'un des rares étrangers à la province à n'avoir jamais renoncé à s'y rendre, adoptant pour sa sécurité l'allure des insurgés : ses boucles noires coiffées d'un turban, et le jean troqué contre un *salwar kameez* (la tenue traditionnelle) : «Tu es un vrai moudjahid», approuvaient ses interlocuteurs quand il les croisait sur ses chemins d'aventures.

Fazal venait à pied depuis le Panchir, vingt-cinq jours de marche en montagne pour éviter les routes et les combats. «J'avais pris l'habitude d'emporter des médicaments à leur donner en chemin – antidouleurs, antiseptiques... – et du parfum : l'huile essentielle de rose «dont ils raffolent», raconte-t-il en riant, dégainant un odorant petit tube muni d'une tête à bille dont il se frotte l'intérieur du poignet. Serré à l'arrière de notre pick-up, Fazal a sauté sur l'occasion de revenir ici après un an d'absence depuis le changement de régime. Sa façon de détendre l'atmosphère aux barrages qui ponctuent le trajet depuis Kaboul. Au passage, il apprend que des acheteurs russes et chinois sont déjà venus pour les mines. Le gouverneur ne nous en a pas soufflé mot. Silence aussi sur les autres trésors de la province, le patrimoine historique des Kafir (comme le reste du monde les désignait), qui a alimenté les fantasmes à propos de ces païens incontrôlables : quand tout l'Afghanistan s'était rallié à l'Islam et à son prophète, le Kafiristan honorait toujours un panthéon de

La bataille de Kamdesh

Le grand traumatisme des troupes américaines en Afghanistan

Dès sa création en 2006, l'avant-poste américain de Kamdesh, au Nouristan, rebaptisé Combat Outpost Keating – du nom d'un soldat mort en tentant de le défendre – s'est avéré impossible à tenir. Encaissé, isolé et canardé sans relâche par les talibans, il devait permettre de surveiller les mouvements des insurgés et d'acheminer renforts et munitions depuis le Pakistan voisin. Le 3 octobre 2009, après trois ans de harcèlement, les talibans ont fondu sur la base, à 400 contre 79 Américains. «On s'est approchés de nuit pour attaquer au petit jour, nous a raconté Ali Gul Rahman, 35 ans, qui commandait une centaine d'insurgés ce jour-là. Après deux heures de combat, on n'avait plus de balles, on a continué au couteau.» Bilan : huit morts en une journée chez les Américains et 75 talibans tués. L'épisode de Kamdesh fut le plus meurtrier pour les forces américaines en Afghanistan jusqu'à l'été 2021 et l'attentat contre l'aéroport de Kaboul (treize Américains tués). Peu après, l'US Army pliait bagage et bombardait l'Outpost Keating pour le rendre à la poussière. La bataille de Kamdesh a inspiré un livre, *The Outpost* (paru en 2012, non traduit), du journaliste Jake Tapper, un film (*Assiégés*, 2020) et un épisode de la série Netflix *Medal of Honor*.



dieux à la gloire desquels s'est développé un travail du bois sophistiqué, un art statuaire dont les motifs évoquent parfois ceux du Bas-Congo et qui fait toujours la réputation des Nouristanis.

De nombreuses statues en cèdre de l'Himalaya, figures païennes sculptées dans la région, ont été saccagées par les conquérants et par les nouveaux convertis. Elles ont aussi été l'objet d'intenses trafics, parfois décapitées pour en faciliter le transport, ou brûlées comme bois de chauffage. Après la conquête, les figures géométriques ont remplacé les repré-

sentations anthropomorphiques sur les piliers des maisons traditionnelles. Quelques spécimens anciens, rapportés par des archéologues au palais royal de Kaboul dans la première moitié du XX^e siècle, comme des cavaliers et leurs montures presque grandeur nature, ont été miraculeusement conservés au musée de Kaboul. À notre dernier passage, ces sculptures avaient déserté la



PILLÉ, SACCAGÉ, LE PATRIMOINE DE L'ANCIEN KAFIRISTAN A PRESQUE DISPARU

La burqa – long voile intégral – reste de mise en public, ici près de Kamdesh, pour les femmes «ni trop jeunes ni trop âgées», selon la règle talibane.

salle dédiée au Nouristan : le directeur nous a assuré qu'elles se trouvaient dans les réserves. Escamotées par précaution pour ne pas froisser les talibans ? Mohammad Akbar, haut fonctionnaire en retraite originaire du Nouristan, n'en doute pas. Chez lui, à Kaboul, le septuagénaire a repris l'œuvre de son père et collectionne des objets usuels – ustensiles de cuisine, pots à lait –, des vêtements traditionnels, des armes, des sièges en bois et cuir tressé, des coffres et des cercueils en cèdre : dépôts ouverts dans la montagne, ils offraient le défunt à la faune pour lui permettre de retourner à la nature.

**CERTAINS DISENT TENIR LEURS CHEVEUX BLONDS
ET LEURS YEUX CLAIRS D'ALEXANDRE LE GRAND**

«On voulait nous civiliser... mais nous étions autosuffisants !, soupire-t-il. Tout était fait de nos mains.» Avec sa fille Fatima, passionnée elle aussi, il lutte pour conserver l'héritage du Kafiristan. «Mais il nous faudrait de l'aide, un vrai musée, dit-il. Ici les objets se détériorent.» Sa fille Fatima interroge : «On voudrait nous faire honte de notre passé ? Mais de quoi aurions-nous honte ?» À Paris, Philippe Marquis, directeur de la Délégation française archéologique en Afghanistan (Dafa), institution séculaire, déplore l'abandon (sur ordre du Quai d'Or-

say) dans lequel sont laissés ses travaux depuis l'arrivée des talibans : «Ce qu'on perd aujourd'hui ne se retrouvera pas et on nous le reprochera», prévient-il, songeant en particulier aux six langues du Nouristan, d'origine indo-européenne et non écrites. L'archéologue Bastien Varoutsikos s'est rendu sur place avec son appui pour un rapide état des lieux. «Le dernier inventaire date des années 1970, mais beaucoup de pillages ont eu lieu depuis, dans les années 2000, à la faveur de la guerre civile, souligne-t-il. À la fin du XX^e siècle, il ne restait déjà plus grand-chose.»

La vallée sacrée de Parun, épargnée par les combats des vingt dernières années, garde quelques traces de ce passé inégalement revendiqué par les Nouristanis contemporains. Dans le hameau de Kishtaki, Abdul Kader, 34 ans, un ancien soldat redevenu fermier, nous montre, à côté de l'humble mosquée, l'emplacement de la *maka*, l'autel originel d'où les Kafirs honoraient le dieu Imra (ou Inra). Le temple en bois surplombait «l'allée principale» – un sentier en pente raide – que seuls les prêtres et les habitants des castes supérieures étaient autorisés à emprunter. Même les poules, jugées impies tout comme leurs œufs, en étaient bannies. Calé sur les *toshak* (coussins) de son salon, sous le drapeau afghan qu'il refuse de retirer malgré les menaces des talibans – «On s'est battu pour lui», justifie-t-il –, Abdul Kader évoque sans fausse gêne ses ancêtres païens. Jovial, massif, coiffé du traditionnel *pakol* de laine écru porté en arrière du crâne, l'homme affiche le regard clair qu'on croise souvent dans la province. «Certains disent que nous descendons d'Alexandre le Grand !», souligne-t-il, balayant en riant l'hypothèse, pourtant séduisante. L'ascendance du grand ➤➤

➔ conquérant est bien commode pour expliquer d'où l'on vient quand on l'ignore, surtout quand ressurgissent, d'une génération à l'autre, les yeux bleus, le teint clair et les cheveux blonds. Alexandre le Grec est bien passé par ici, comme Marco Polo et une poignée d'aventuriers. Mais personne ne sait vraiment d'où sont arrivés les premiers Nouristanis, il y a environ un millénaire : des Indo-Européens venus d'Asie centrale à travers les montagnes et qui se sont arrêtés ici, aux confins de l'Hindou Kouch. «À moins qu'ils n'aient été repoussés vers ces hautes vallées par les Pachtoune [l'une des principales communautés afghanes, également présente au Pakistan]», avance l'historien ethnologue autrichien Max Klimburg, spécialiste du Nouristan et de la vallée sacrée de Parun. «Ils ont survécu en inventant leur propre mode de vie», relève-t-il, admiratif. Depuis Vienne, le professeur Klimburg, que l'âge prive désormais du voyage, attire notre attention sur le jardin d'Indrakun dans le district voisin de Wama. Un éden dédié au dieu Indra, où étaient entreposés les trophées pris aux ennemis. Et dans lequel ces diables de païens produisaient un vin dont se régalaient les hommes des classes supérieures.

On comprend que les contemporains ne revendiquent guère cet héritage, même si le jardin reste sous bonne garde pour éviter le vol des récoltes. Un taliban armé patrouille dans le secteur. Peut-être pour surveiller les impies qui seraient tentés de s'y recueillir ? Nous n'avons pas eu la réponse. La légende rapporte que tout voleur surpris à cueillir des pommes, des noix ou des grenades dans ce jardin communautaire était jadis précipité du haut de la falaise. Aujourd'hui, la charia (loi islamique) commanderait qu'on ne fasse «que» lui couper la main. Abdul Kader, qui garde vivaces les vestiges d'un passé qu'il n'a pas connu, exhibe avec fierté un poignard hérité de son arrière-grand-père et un grand pot en bois travaillé pour conserver le lait. Mais pour bon nombre de villageois, cet héritage païen est un embarras.

A Ishtewi, dernière localité de la vallée de Parun, sous la menace constante des avalanches, on nous a conseillé de nous rendre devant une certaine demeure traditionnelle en pierre et bois. Il faut se courber pour pénétrer dans les pièces à demi enterrées pour résister au froid. En écartant une veste pendue à un clou, on distingue un renflement dans le mur : les silhouettes de plusieurs statues, au moins quatre, comme une famille. La femme qui se réchauffe au coin du poêle sourit mais ne s'en préoccupe guère. En revanche, son époux Bayan Ullah, un ingénieur de

35 ans, explique avec réticence que les statues ont été décapitées par des trafiquants, et les têtes vendues. «C'est mal, le trafic d'objets kafirs, il vaudrait mieux les brûler», lance-t-il. Selon lui, le deuxième sous-sol abrite encore «une statue à genoux et sans tête». Après plusieurs versions contradictoires, il finit par lâcher qu'il n'aspire qu'à se débarrasser de cette maison impie héritée de son père et qui lui fait honte. «Quand la mienne sera bâtie, je ferai sauter celle-ci», assure-t-il.

Qui se soucie du patrimoine nouristani dans le turbulent district de Kamdesh, à l'est, que les Américains furent contraints d'évacuer en une nuit (voir encadré) pendant l'été 2021 ? Ici, c'est l'histoire immédiate qui résonne, avec ses postes militaires et ses fortins abandonnés le long de la route. Sir Robertson, au XIX^e siècle, y avait observé les premières conversions à l'Islam et les destructions d'autels et de statues, avant même le rattachement du Nouristan à Kaboul. La proximité de la fron-

Seuls Daoud, 35 ans, et son fils aîné, 16 ans aujourd'hui, ont survécu à l'attaque des talibans qui a décimé leur famille il y a neuf ans. Depuis, Daoud s'est remarié et a eu deux autres enfants.





tière pakistanaise en a fait un enjeu stratégique, au mépris des habitants, partagés entre leur loyauté aux autorités de Kaboul et aux insurgés. Car ils ont, comme souvent en Afghanistan, des fils, des frères et des cousins dans l'un ou l'autre camp. À Urmul, l'armée américaine a occupé deux ans durant l'ancien relais de chasse du dernier roi d'Afghanistan, Zaher Shah (1933-1973), qui y conviait ses hôtes de marque. L'armée afghane était postée sur les crêtes, les talibans à flanc de montagne, les hélicoptères Chinook se posaient dans le champ de maïs en contrebas. La position, comme l'avant-poste Keating, pourtant barricadé non loin, était régulièrement attaquée et les paysans pris dans les feux croisés.

Dans le village de Kamu où vivent 55 familles, le soir, à la lumière de la lampe-tempête, les souvenirs affleurent autour du *palau* – le ragoût de riz et de mouton. La base américaine leur a coûté leur liberté de mouvement et beaucoup de vies. Chacun déplore la perte d'un proche. Le père de Rahmat Din a été tué par un tir de mortier pendant qu'il sarçait son champ. Daoud, 35 ans, a lui aussi perdu son père, un commandant de police exécuté avec treize membres de la famille. Seul son propre fils, alors âgé de 7 ans, a été épargné, confie l'homme en feuilletant un triste album de famille. Que des fantômes. Daoud, que son père avait marié à 11 ans, a mis huit ans à remettre les pieds dans la maison familiale. «Mon père, ma mère, ma femme... je ne sais plus à qui penser quand je viens ici, il y en a tellement», lâche-t-il en s'essuyant les yeux.

Le nouveau gouverneur taliban reçoit pieds nus dans son bureau. Son ambition : attirer les touristes dans la province.

POUR NOMBRE DE VILLAGEOIS, LES VESTIGES DE LEUR PASSÉ PAÏEN SONT UN EMBARRAS

Dans la région, les talibans ont raflé, torturé et exécuté 160 personnes accusées d'espionnage, dont la famille du gouverneur de Kamdesh – seize personnes. «La réconciliation prendra du temps, souffle Rahmat Din. Les talibans n'expriment jamais de regret.» Un char soviétique rouillé, hissé hors de la rivière et exhibé sur un talus tel un trophée, est là pour témoigner du destin mouvementé et douloureux du Nouristan. Rentrée dans le rang à la pointe des fusils, la province aspire pour le moment à goûter enfin au silence des armes, sans embuscades en travers des routes, ni bombardements de l'armée ou des Américains, sans risquer de perdre une jambe sur une mine en allant au marché. Une paix relative, quand l'Afghanistan semble s'enfoncer de nouveau dans la nuit.

■ ANNE CHAON

LA FOLLE ODYSSÉE DE LA BANANE

Elle est un des fleurons de la Martinique. Mais on n'imagine pas à quel point sa vie est mouvementée ! Deux traversées de l'Atlantique, d'abord en avion, puis en cargo, des dizaines de manipulations, un soin de chaque instant et la menace d'ouragans destructeurs... Le photographe Julien Goldstein a suivi le tortueux périple de la banane, fruit emblématique des Antilles.



250 000 tonnes de bananes : c'est ce que produit la Martinique chaque année. Comme celles-



ci, cueillies encore vertes à la ferme du Morne Capot, seule exploitation bio locale, elles sont douçées et triées avant douze jours en cargo, direction la métropole.



Surprise, le vrai berceau des bananes martiniquaises est situé dans le Languedoc ! C'est à Saint-Mathieu-de-Trévières, commune de l'Hérault à 25 kilomètres de Montpellier, dans les laboratoires de l'entreprise Vitropic, que l'on multiplie, bichonne et nourrit *in vitro* des plants (appelés vitroplants) à partir de tissus prélevés sur des sujets exempts de tout virus, champignons et nématodes (des vers minuscules, invisibles à l'œil nu). Des précautions destinées à éviter la propagation de ces calamités dans les bananeraies antillaises.



Premier voyage, quelques semaines plus tard : les vitroplants quittent leur pouponnière métropolitaine (ci-dessus) pour être expédiés à 6 900 kilomètres de là, jusqu'à l'aéroport Martinique-Aimé-Césaire. Sur l'île aux Fleurs, les petits bananiers sont installés sous une serre d'élevage. Où il leur faut alors patienter trois mois avant d'être transférés dans le nord de l'île sur les flancs de la montagne Pelée, ou vers la commune du Lorrain (qui concentre un quart des plantations), dans le centre, à l'est de Fort-de-France, ou encore à Saint-Pierre, sur la côte caraïbe.





Cinq mois après que le plant a été placé en pleine terre, une fleur rougeâtre apparaît, autour de laquelle les fruits – appelés «doigts» – se déploient. Un trésor que les ouvriers agricoles entretiennent régulièrement afin d'assurer le rendement et les qualités esthétiques de la banane. Chaque bananier ne donne qu'un seul régime de 170 à 220 fruits par cycle, pour un poids total de 25 à 50 kilos. Ici, la petite exploitation familiale de Daniel Nouvet (4,4 hectares), au Robert, sur la côte est, fer de lance du label «Banane française équitable», lancé en 2018 pour valoriser les petits producteurs et les rémunérer au juste prix.



La bananeraie Mont-Éole de Thierry Plissonneau, au Lamentin, à une dizaine de kilomètres de Fort-de-France, profite d'un climat idéal, tropical et humide. En Martinique, le deuxième fruit préféré des Français après la pomme, qui a besoin d'eau tout au long de sa croissance, bénéficie d'une chaleur et d'une humidité constante sans avoir recours à l'irrigation. En revanche, ce végétal fragile (le bananier n'est pas un arbre mais une herbacée géante) redoute les vents violents. En 2017, l'ouragan Maria a ainsi détruit 70 % des plantations de l'île.



Quand les enfants pourront-ils patauger sans risque dans l'eau vive de la rivière du Lorrain, qui dévale les pentes volcaniques du massif des pitons du Carbet pour se jeter dans l'océan Atlantique ? Entre 1972 et 1993, les cours d'eau de l'île ont charrié du chlordécone, un pesticide utilisé contre le charançon du bananier, imprégnant durablement les sols et, soupçonne-t-on, la population. Une fois ce produit interdit et l'usage des autres pesticides réduit, la Martinique a vu la qualité des cours d'eau s'améliorer et la biodiversité revenir dans les bananeraies.





La famille Aubéry, des békés (créoles descendants des colons blancs), est le premier producteur de bananes des Antilles françaises. C'est Eugène Aubéry (1879-1942) qui fit bâtir, entre 1928 et 1930, cette demeure sur les hauteurs de Ducos, dans le centre de l'île. Elle est aujourd'hui abandonnée et classée monument historique. Les békés contrôlent encore une grande part de l'import-export automobile, de l'agroalimentaire et de la grande distribution. Ils ont beau n'être que 3 000 sur 400 000 Martiniquais, soit moins de 1 %, leur poids économique est réel. Mais, à l'image de cette façade, cette puissance s'effrite, concurrencée par l'arrivée d'investisseurs de métropole et d'ailleurs.

Ces photographies ont été produites dans le cadre de la grande commande nationale «Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire», financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF.

FORÊTS ENCHANTÉES

La France hors des sentiers

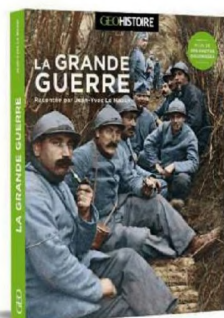
Partir à la découverte des forêts enchantées de notre pays à travers de magnifiques photographies ! Avec ce beau livre, richement illustré, partez à la découverte de la forêt, lieu de vie, de légendes, de contes et de mystères ! On s'aperçoit en effet que, dans chaque région dotée d'une de ces forêts, les populations se la sont appropriée par le biais d'explications diverses (géants, fées, sorcières ...).

Editions GEO - Format : 23,3 x 30 cm - Nombre de pages : 224 pages

Prix
29,95€



Prix
24,99€



LA GRANDE GUERRE

Les étapes clés de la première guerre mondiale.

Cet ouvrage donne au lecteur des repères chronologiques, qui permettent de mieux comprendre le déroulement des opérations et les grandes étapes de cette sombre période, tout en plongeant dans le quotidien de ceux qui l'ont vécue. Les 300 photographies de ce livre sont issues de la revue illustrée Le Miroir, qui publiait des clichés envoyés au jour le jour par les combattants.

Éditions GEO Histoire - Format : 22,6 x 27 cm - Nombre de pages : 384 pages

TINTIN N°14 + TINTIN ET LES MÉCHANTS

L'aventure par la voie des rails

Dès la 1^{ère} case, la fascination d'Hergé pour les trains conduit Tintin sur la voie des rails... Ses péripéties se poursuivent alors au fil des albums pour l'emmener en Chine ou en Écosse, à Chicago ou dans la cordillère des Andes. Images rares, rencontres exceptionnelles et bande dessinée, c'est toute une épopée ferroviaire qui vous attend dans ce nouveau numéro de la revue trimestrielle !

Éditions GEO - Format : 20,5 x 28,8 cm - Nombre de pages : 144 pages

Prix
21,98€



Prix
16,95€



ESCAPE GAME - AU CŒUR DE L'EGYPTE

Êtes-vous prêt à relever les nombreux défis ?

Plongez au cœur de l'Égypte, dans la vallée des Rois et à Abou Simbel, pour percer le secret des pyramides et des pharaons ! Cette nouvelle boîte de jeux GEO vous propose trois escape games inédits dans le désert égyptien, sur les traces de Toutankhamon, Cléopâtre, Ramsès II et Néfertari.

Éditions GEO - Format : 20 x 25 x 5 cm - 120 cartes + 1 livre de 32 pages

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

CALENDRIER VERTICAL GEO 2023

Chemins de rêve

Geo vous invite dans un périple traversant la savane du Botswana jusqu'aux îles Lofoten en Norvège, en passant par les falaises de Portimão au Portugal. Plongez dans un univers magique et enchanteur à la découverte de ces points de vue sublimes. Le calendrier vertical GEO 2023 "Chemins de rêve" et ses 12 photographies vous feront découvrir les chemins sous tous leurs états dans différents lieux du Monde et vous accompagneront toute l'année.

Éditions GEO - Format géant : 24 x 69 cm - Pages : 14

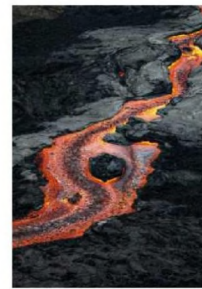
Prix

31,30€

au lieu de 32,90€



© Christophe Courteau / Naturagency



POUR COMMANDEZ, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ M.me ☐ M.

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur  **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur**
 **Situé en bas du menu sur mobile**

3 Je saisis la clé Prismashop

GEO528V

COMMENT S'ABONNER AU MAGAZINE GEO ?

☐ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

☐ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.

J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **78€** (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).

☐ **Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.**

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Forêts enchantées	14077		29,95€	
La grande guerre	14103		24,99€	
Tintin n°14 + Tintin et les méchants	14109		21,98€	
Escape game, Au coeur de l'Égypte	14093		16,95€	
Calendrier vertical GEO 2023	14008		31,30€ au lieu de 32,90€	

Participation aux frais d'envoi	+ 5,50 €
☐ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Photos non contractuelles. La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou ci@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



Total général
en € :

[UNE PLANÈTE À PROTÉGER]

TEXTE : MANON MEYER-HILFIGER — PHOTOS : NICOLAS AXELROD & THOMAS CRISTOFOLETTI





Une scène classique des faubourgs de Phnom Penh. Même ici, aux abords de la capitale, on rencontre des maisons flottantes de pêcheurs. Ils les ont arrimées près de la rivière Tonlé Sap, où ils ont le droit, une fois par an, de tendre de larges filets pour capturer les poissons sortant du lac.

AU CAMBODGE Le petit peuple du grand lac

LE ROYAUME ENTIER SEMBLE VIVRE AU RYTHME DES PULSATIONS DU TONLÉ SAP («GRAND LAC» EN KHMER). LE POISSON QU'ON Y PÊCHE EST LA PRINCIPALE SOURCE DE PROTÉINES DES CAMBODGIENS. ALORS, QUAND CELUI-CI SE FAIT RARE, LE PAYS SE MOBILISE.

Une des zones humides les plus riches au monde

Le Tonlé Sap a été classé «réserve de biosphère» par l'Unesco en 1997, en raison de son exceptionnelle biodiversité. La réserve comporte six sanctuaires pour poissons, neuf aires de protection des oiseaux et trois zones (ici, celle située autour du village de Prek Toal) où l'on tente de préserver un équilibre entre les activités humaines et la sauvegarde du milieu.

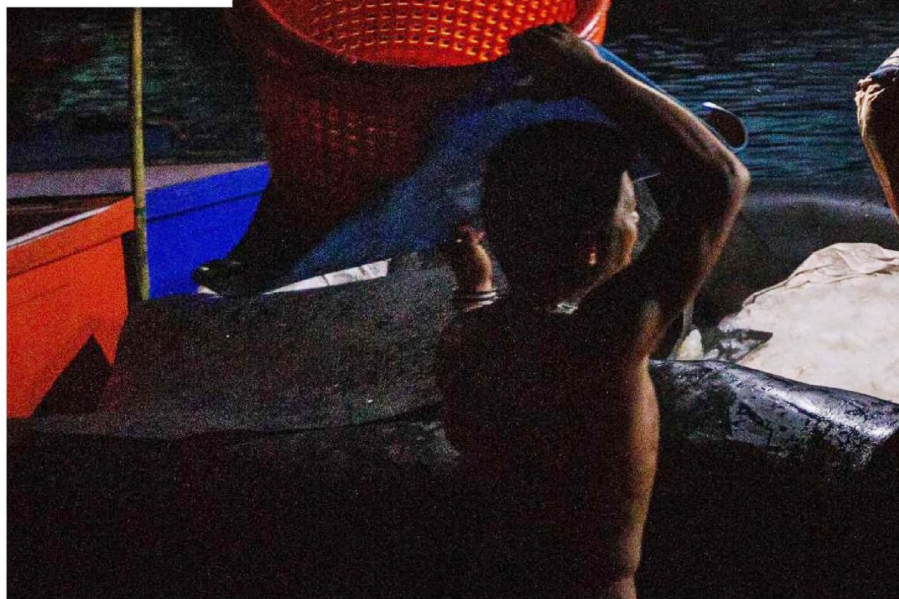


Pêcheurs, vendeurs de pâte de poisson, débardeurs... ils sont un à trois millions à vivre grâce au lac



En haut : dans la petite ville sur pilotis de Kampong Luong (env. 5 000 habitants), ce revendeur de blocs de glace s'apprête à les transvaser sur un bateau qui va caboter dans plusieurs villages lacustres. Ils serviront à conserver la pêche.

Ci-contre : ces hommes chargent une cargaison de poisson dans la benne d'un camion sur les quais de Kampong Luong. Destination : l'entrepôt d'un grossiste dans la mégapole de Phnom Penh.





Les premiers grondements de moteurs déchirent le silence de la nuit. Il est 5h30. Filant sur les eaux couleur encre du Tonlé Sap, les pêcheurs partent remonter les filets posés la veille aux abords de la réserve de Prek Toal. Les moins fortunés, comme Rom Run, s'y rendent à la rame. Manœuvrant sans bruit sa barque défraîchie entre les touffes denses de jacinthes d'eau, le sexagénaire trouve bientôt ce qu'il cherchait : la longue enfilade d'une dizaine de bouteilles en plastique flottant à la surface, qui marque l'emplacement de son filet. Débutent alors des gestes façonnés par quarante années de travail. Il s'assied sur le plat-bord avant. Et, tandis que ses pieds pédalent dans l'eau pour faire avancer l'embarcation, ses bras recuits par le soleil remontent les mailles avec la régularité d'une horloge suisse. Seul le clapotis de l'eau trouble la quiétude du moment. Toutes les deux ou trois tractions, un poisson d'une vingtaine de centimètres s'agite frénétiquement, pris au piège. Ce matin, comme souvent, ce sont des trey kros (*Osteochilus vittatus*). Ils serviront, plus tard, à la préparation du prahok, une pâte de poisson salée et fermentée présente sur toutes les tables au Cambodge. Au bout d'une heure, Rom Run estime d'un coup d'œil son butin : 3 kilos. Incomparable avec les pêches miraculeuses de sa jeunesse quand, grâce à ce même filet, ses prises se comptaient en dizaines de kilos ! «C'est tout de même mieux que ces trois dernières années», relève-t-il. Tous les pêcheurs croisés ici sont de son avis : en 2022, le Tonlé Sap s'est montré relativement généreux. Cette embellie sera-t-elle durable ?

Au Cambodge, la question intéresse tout un peuple, qui vit au rythme des crues et décrues du «grand lac» (tonlé sap en khmer). Comme Rom Run, un à trois millions de personnes (selon diverses sources officielles) dépendraient directement de ce lac pour leur subsistance. Plus largement, le poisson pêché dans les eaux fertiles du «grand lac» constitue la majeure partie de l'apport en protéines dans l'alimentation des 17 millions d'habitants du royaume. Cette réserve d'eau douce (la plus étendue d'Asie du Sud-Est) était jusqu'à récemment une des zones de pêche les plus productives au monde. À l'origine de cette manne, un phénomène naturel providentiel : à la saison sèche (de novembre à avril), le lac se déverse dans le Mékong, via la rivière Tonlé Sap ; et quand vient la mousson, autour de mai, le sens du courant s'inverse.

Les flots gonflés de pluie de l'énorme fleuve se mettent alors à refluer vers la rivière, puis vers le lac – lequel, à son tour, inonde toutes les vallées alentour –, entraînant dans cette immense nasse des tonnes de jeunes poissons : barbeaux géants, gobies des sables, anguilles... Une aubaine ! «L'eau qui arrive est comme une soupe épaisse, riche en algues et en zooplancton, venant nourrir la faune et amender les terres», complète le Français Éric Baran, spécialiste des pêcheries tropicales, qui étudie cet écosystème depuis vingt ans. Les années les plus fastes, la superficie du Tonlé Sap se multiplie par six pour atteindre 15000 kilomètres carrés, soit près d'un dixième du territoire cambodgien. Pas étonnant qu'il soit salué jusqu'à Phnom Penh, la tentaculaire capitale dans les faubourgs de laquelle le Mékong converge avec

À la mousson, le flux riche et poissonneux du Mékong se déverse dans le Tonlé Sap

Comme chaque matin, Rom Run, 65 ans, l'un des pêcheurs les plus pauvres de Prek Toal, part relever ses filets. Pour compléter l'ordinaire, il élève des poules dans un poulailler... flottant.



UN GÉANT À GÉOMÉTRIE VARIABLE



la rivière Tonlé Sap. Chaque automne, environ un million de personnes y célèbrent Bon Om Touk, la fête de l'eau. Trois jours de festivités dédiées, en partie, à la fertilité de ce lac, que les touristes viennent admirer depuis Angkor, attirés par la poésie des scènes de pêche et de vie lacustre de ce monde où tout, de la végétation émergeant à l'aube d'un voile cotonneux au soleil couchant, semble flotter à la surface des eaux.

SUR LES FLOTS QUI FONT OFFICE DE RUES, DES MOINES COLLECTENT L'AUMÔNE À LA FORCE DES RAMES

Dans la moiteur implacable d'une journée de novembre, Prek Toal, le village où habite Rom Run, s'active. C'est la fin de la mousson et plusieurs familles, anticipant une baisse du niveau de l'eau, remorquent leurs maisons à la barque pour les éloigner de la rive d'environ 100 mètres. Outre une cinquantaine de gros bourgs montés sur pilotis, le Tonlé Sap abrite une centaine de villages flottants comme celui-ci.

Quelques tôles, des planches, de vieux barils d'essence vides attachés à une plateforme en bois suffisent à fabriquer une maison. Passer devant ces abris amphibies, dépourvus de portes ou même de façades, c'est assister à une myriade de scènes du quotidien. Ici, un vieillard en train de s'étirer au sortir de la sieste. Là, ce sont deux ados pressées épaule contre épaule sur un hamac pour regarder des vidéos sur un smartphone. Là encore, un groupe de femmes jouant du hachoir dans un vacarme d'enfer pour préparer le fameux prahok. Sur les flots olivâtres qui font office de rues, des moines en robe orange collectent l'aumône à la force de la rame, tandis que des enfants chantent des comptines à tue-tête dans le bateau qui les convoie à l'école. Les premiers villages flottants dateraient du XI^e siècle. Ce mode de vie séculaire est aujourd'hui menacé. À Phnom Penh, dans son bureau placardé d'une multitude de cartes du grand lac, Lim Puy, le vice-président de la Tonlé Sap Authority, instance gouvernemen-

Carte : Pacia cartographie



À peine sorties des filets, les prises partent sur les étals du royaume

Riz-légumes-poisson, tel est le régime des ménages khmers modestes. La pêche du Tonlé Sap est séchée, fermentée, salée ou vendue fraîche, voire vivante sur les marchés, comme ici au Phsar Leu Thom Thmey, le plus grand de Siem Reap, la deuxième ville du pays.



► tale de recherche sur ce territoire, ne cache pas son inquiétude. « Cette réserve d'eau est comme un champ où l'on sème et puis on récolte, explique-t-il. Très riche en alevins, nutriments, zones d'habitats et de reproduction, elle produisait par le passé 100 kilos de poisson par hectare et par an. Aujourd'hui, c'est plutôt 2 kilos. » Les *dai*, campagnes « officielles » de pêche se déroulant dans le lit de la rivière Tonlé Sap, les mois où elle se jette dans le Mékong, sont un bon moyen de mesurer la raréfaction des ressources halieutiques, souligne-t-il. Dans les années 1930, 100 000 tonnes de poisson étaient ainsi pêchées chaque saison ; dans les années 2010, le chiffre est tombé à 60 000 tonnes. « Aujourd'hui, on en est à 30 000 tonnes », conclut Lim Puy.

En cause, martèle depuis quelques années le gouvernement cambodgien, le déboisement des forêts inondables où se réfugient et se nourrissent les alevins, et la pêche illégale (avec recours à une batterie électrique pour paralyser le poisson et à des filets aux mailles trop serrées, et des prélèvements en zone protégée...). En mars 2022, Hun Sen, le Premier ministre, a même déclaré le pays « en état d'urgence » contre le braconnage sur le Tonlé Sap. Médiatisant chaque arrestation (52 personnes ont fini devant les tribunaux en cinq mois), il a aussi promis d'envoyer des hélicoptères tirer sur les contrevenants. Quelques pêcheurs racontent bien avoir entendu à l'époque vrombir une poignée d'engins au-dessus de leur tête. Mais, depuis, plus rien. Sur le terrain, les initiatives sont, de fait, moins sensa-

À pied une partie de l'année, en bateau le reste du temps. C'est ainsi que se font les trajets vers l'école à Mechrey, village situé au nord du lac, inondé uniquement à la saison des pluies. À droite, l'arrivée des invités lors d'un mariage à Chong Kneas.



Églises et écoles, salles de mariage, élevages de canards... un monde flottant



tionnelles. Les autorités ne disposant que de 180 agents pour surveiller les 40 000 hectares de zones protégées du lac, elles s'appuient sur les communautés locales et des ONG. C'est le cas à Phat Sanday, sur la rive sud-est. Tandis que le soleil se hâte de disparaître dans les eaux, une barque passe entre les imposants pylônes en béton qui délimitent une aire de 900 hectares où prélever du poisson est interdit. À son bord, quatre hommes en T-shirts bleus à col orange. Ils font partie de la dizaine de villageois bénévoles opérant des rondes quotidiennes depuis 2019. L'achat de la barque a été pris en charge par l'office des pêches et par Fact, une ONG cambodienne de défense des pêcheries locales. Une centaine de patrouilles similaires se seraient constituées tout autour du Tonlé Sap. Leur rôle est essentiellement dissuasif. À Phat Sanday, à chaque embarcation rencontrée, la scène se rejoue peu ou prou de la même manière : « Bonjour, vous êtes dans une zone protégée, vous devez partir, annonce gentiment un bénévole.

— Oui, mais j'ai du mal à trouver du poisson, répond invariablement le tautif.

— Désolé, pour protéger la ressource, il faut pêcher ailleurs », lui rétorque-t-on.

Seule arme de dissuasion de la patrouille : le téléphone, pour appeler l'administration en cas d'infraction manifeste. Notamment pour la pêche électrique. Particulièrement destructrice, la pratique est interdite depuis 2007 au Cambodge et passible de cinq ans de prison. Sans avoir été éradiquée. « L'année dernière, nous avons pris un pêcheur en flagrant délit, assure Nhem Pra, le chef des bénévoles. Nous avons appelé les policiers, mais ils sont arrivés trop tard. Il a réussi à s'enfuir sur terre. Ce travail est frustrant. Mais c'est quand même un peu efficace et je n'ai pas d'autre choix que de m'engager, de toute façon. J'ai quatre enfants à nourrir : il faut protéger le poisson. » La plupart des villageois interrogés semblent de son avis. Munie d'une grosse aiguille verte, Sian Pol est en train de réparer ses filets. « Cette patrouille, je la vois souvent passer, dit-elle. C'est bien, les poissons sont un peu revenus. J'ai même eu assez d'argent pour envoyer mon fils à l'école cette année. » Sum Sokh est l'un des rares mécontents. Sanctionné d'une amende de 250 dollars (environ le salaire mensuel minimum) pour avoir à plusieurs reprises posé ses filets dans la zone protégée, il ne cache pas son aversion pour les patrouilles. « Si je pouvais les faire disparaître, je le ferais, grogne-t-il. Avant, je pouvais pêcher où je voulais, comme je voulais. » Assis à côté de lui, son frère acquiesce gravement.

SOURCE D'INQUIÉTUDE, LA FORÊT INONDABLE, OÙ LES ALEVINS TROUVENT LE GÎTE ET LE COUVERT, DÉCLINE

Les autorités voudraient aussi protéger la forêt inondable. Située sur le pourtour du Tonlé Sap, elle abrite 200 espèces de végétaux capables de survivre en restant immergés pendant les cinq à sept mois que dure la crue : l'eau montant de 9, voire 15 mètres à la saison des pluies, seule la cime des arbres ébouriffe alors la surface du lac. La végétation subaquatique dense de cet écosystème sert de zone de frai pour les poissons, protège les alevins, et l'ensemble de la faune y trouve de quoi manger. À la saison sèche, quand l'eau se retire, laissant des poches marécageuses, les terres découvertes sont extrêmement fertiles, infusées du riche limon charrié par le lac. Depuis toujours, les pêcheurs complétaient l'ordinaire par quelques plantations. Mais le poisson se raréfiant, ils sont désormais de plus en plus nombreux à cultiver des champs entiers. Et pour déboiser la parcelle qui les intéresse... ils y mettent le feu. Or, avec le réchauffement climatique, la forêt devient de plus en plus sèche. « Lors des années à très faibles précipitations, comme en 2016, des pans entiers partent en fumée », raconte Rob Tizard, consultant au sein de l'ONG Wildlife Conservation Society. En 2020, une étude de l'université du Nevada révélait que les forêts inondées du Cambodge avaient perdu 30 % de leur superficie entre 1993 et 2017. En décembre ➤➤



Grands travaux, barrages hydroélectriques, réchauffement, tout contribue à faire baisser le niveau des eaux

Toujours plus grand, toujours plus haut ! Face à Phnom Penh, en plein boom immobilier, un chantier risquant de perturber l'hydrologie du Mékong – et donc celle du Tonlé Sap : la construction d'une ville ex nihilo à Akrei Khsat (70 hectares de remblais gagnés sur le fleuve).

► 2021, le Premier ministre Hun Sen promet de sévir contre cette «déforestation anarchique». Deux mois plus tard, l'État affirmait avoir récupéré 60 000 hectares sur les 650 000 hectares de terres qui bordent le lac. Parmi les délogés : des pêcheurs-agriculteurs, mais aussi des cultivateurs occasionnels, comme ces deux policiers qui ont écopé de trois à quatre ans de prison pour s'être octroyés, à eux deux, 700 hectares de terrain dans le but d'arrondir leurs fins de mois grâce à des plantations maraîchères.

Après l'action coup-de-poing, très médiatisée, des autorités, certaines des terres «libérées» ont été à nouveau octroyées à des riverains. «Il fallait permettre aux plus modestes de survivre», explique, pragmatique, Ouk Vibol, le directeur du département de la conservation de la pêche. Dans son bureau de Phnom Penh, l'homme fluet dans son uniforme kaki délaissé la pile de dossiers en attente d'être traités, sur laquelle il a posé sa casquette à dorures, et montre un pavé de 56 pages : le tout nouveau plan quinquennal de protection de la forêt inondée. «Le but est de replanter 1 000 hectares et de former les habitants à éviter, repérer et éteindre les feux, explique-t-il. Nous agissons en partenariat avec les chefs de villages et des ONG.»

À Kompong Prak, minuscule village sur la rive sud-ouest, se trouve l'une des 34 pépinières où l'on prépare la future campagne de reboisement. Souriant sous son chapeau de paille à ruban rouge, Pen Sokhom, 65 ans, caresse les feuilles d'un plant de *Barringtonia acutangula*, un arbre prospérant en milieu humide. Le moment venu, il sera mis en terre dans une des zones où la reprise de la végétation naturelle semble la plus difficile. Outre l'entretien de la pépinière, l'infatigable pêcheur à la retraite se livre à la sensibilisation de la population aux risques d'incendie. «Parfois la forêt ►►



➡ brûle à cause de simples négligences ! s'indigne-t-il. Des gens qui cuisinent ou qui tentent de récupérer le miel des abeilles sauvages en les chassant de leur nid avec des torches ! » Il s'est aussi donné pour mission d'éteindre les feux, en compagnie de dix autres bénévoles. Il sort son smartphone, ouvre la messagerie Telegram et montre les alertes incendie qu'il reçoit, géolocalisées grâce aux données de la Nasa. « Vu l'épaisseur de la forêt, c'est à chaque fois un défi de parvenir jusqu'au départ de flammes, raconte-t-il. Je me suis fait quelques frayeurs parfois, coincé au beau milieu des arbres sans savoir d'où venait le vent. Mais le jeu en vaut la chandelle. Je voudrais tout faire pour que mes petits-enfants puissent vivre de la pêche. »

Difficile de dire si ces très récentes initiatives sont à l'origine de l'amélioration des prises de poisson constatée par les pêcheurs cette année. « Il se peut aussi que ce soit parce qu'après plusieurs années extrêmement sèches, la météo a été plus clémente : le niveau du lac est tout simplement plus élevé », explique le biologiste Éric Baran. Ouk Vibol, le directeur du département de la pêche, soulève le vrai problème de fond. « Nous faisons de notre mieux pour protéger le lac, déclare-t-il. Mais nous ne pouvons pas tout : le développement économique, les barrages et le changement climatique menacent aussi cet écosystème. »

Le petit peuple du Tonlé Sap se bat, en effet, contre des menaces dont les enjeux le dépassent. Dans les faubourgs de Phnom Penh, mégapole vorace passée de 1,6 million d'habitants en 2012 à 2,2 millions en 2022, une armée de barges pompe directement dans le Mékong pour y puiser le sable nécessaire à la fabrication du béton. Selon le ministère des Mines et de l'Énergie, en 2021, quelque 11,5 millions de mètres cubes de sable ont été extraits du fleuve et d'un de ses bras, la rivière Bassac. L'équivalent de 4 600 piscines olympiques. Plusieurs études hydrographiques ont montré que ces opérations contribuaient directement à la baisse des eaux du Tonlé Sap. Et que dire des barrages qui bourgeonnent en amont sur le Mékong ? Si on ne compte que les plus imposants (ceux d'une capacité supérieure à 500 mégawatts), la Chine en opère dix, et six autres sont en projet ; le Laos en a construit un et en prévoit six autres. Quant au Cambodge, qui a inauguré le Lower Sesan II en 2018, il pense en ériger deux autres. Des chercheurs

du département de géographie de l'Université nationale de Singapour ont comparé le niveau moyen atteint par le lac pendant la mousson sur les périodes 1996-2009 et 2010-2019 et en ont conclu qu'il a perdu 1,05 mètre entre les deux, ce qui correspond à une réduction de 20 % de l'aire de crue du lac. Quel a été l'impact exact des centrales hydroélectriques ? La baisse des eaux est-elle plutôt due au réchauffement climatique et au creusement du lit du fleuve ? Personne ne peut le dire. Mais le rôle néfaste des barrages ne fait aucun doute. « Ils bloquent la migration des poissons

Un joyau dans le joyau

À DEUX HEURES DES TEMPLES D'ANGKOR, UN «BAYOU» ASIATIQUE AUX 100 000 OISEAUX : LA RÉSERVE DE PREK TOAL

Un monde fait de reflets du ciel, d'arbres immergés et de froissements d'ailes... Niché à la pointe nord-ouest du Tonlé Sap, cet écosystème lacustre de 21 000 hectares n'est pas uniquement connu pour sa poésie photographique. C'est un sanctuaire pour 150 espèces d'oiseaux, dont quatre sont menacées d'extinction. Parmi celles-ci, le grand marabout (*Leptopilos dubius*). Prek Toal est le seul lieu en Asie du Sud-Est où l'on peut apercevoir la tête déplumée de cet immense échassier (1,5 m de haut) : 400 individus y ont élu domicile. C'est aussi l'unique aire de reproduction du tantale blanc

(*Mycteria cinerea*) de la région. Depuis 2001, une trentaine de gardes veillent sur les 100 000 oiseaux de cette réserve. Leur rôle : recenser la faune aviaire, veiller sur sa santé, dissuader la collecte d'œufs, la pêche et la chasse. Onze d'entre eux sont d'anciens braconniers, comme Sao An, qui travaille ici depuis quinze ans. « Je connais les coins privilégiés des chasseurs et les itinéraires qu'ils sont susceptibles d'emprunter, raconte-t-il. Aujourd'hui, c'est un honneur pour moi de protéger cet environnement. »

et réduisent la charge en limon, constate le biologiste Éric Baran. L'eau qui arrive dans le lac est plus claire, moins riche qu'avant. » La course à l'énergie hydraulique, pourtant, semble impossible à interrompre. Créée en 1995 avec l'appui de l'ONU, la Mekong River Commission, instance transnationale de surveillance du fleuve, a un champ d'action limité. Ses décisions ne sont pas contraignantes pour les six pays traversés par le fleuve. La Birmanie et surtout le géant chinois n'y siègent pas, laissant la Thaïlande, le Vietnam, le Laos et le Cambodge arbitrer comme ils l'entendent entre impératifs économiques et écologiques. Or, dans le



Digne des rêves d'enfants les plus fous, cette cabane perchée sur pilotis de bambous abrite une plateforme d'observation, un couchage et une cuisine. Chaque garde de la réserve de Prek Toal y vit pendant dix jours avant d'être relevé par un collègue.

royaume cambodgien, pour l'instant, ce sont les premiers qui l'emportent. Les militants de l'association Mother Nature, opposés aux barrages et à l'extraction de sable, sont souvent passés par la case prison. Son fondateur, Alejandro Gonzalez-Davidson, a même été expulsé du pays en 2015. Alors, certains anticipent un avenir où la pêche ne sera plus la ressource principale du Tonlé Sap. À Prek Toal, une centaine de familles, soit environ 15 % de la population, disposeraient déjà de revenus complémentaires. Siem Reap et les temples d'Angkor – deux millions de visiteurs en 2019 – sont à deux heures de trajet en voiture, puis en bateau.

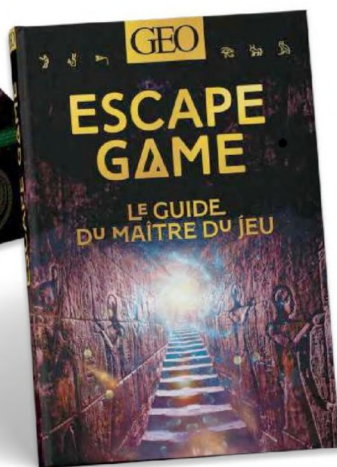
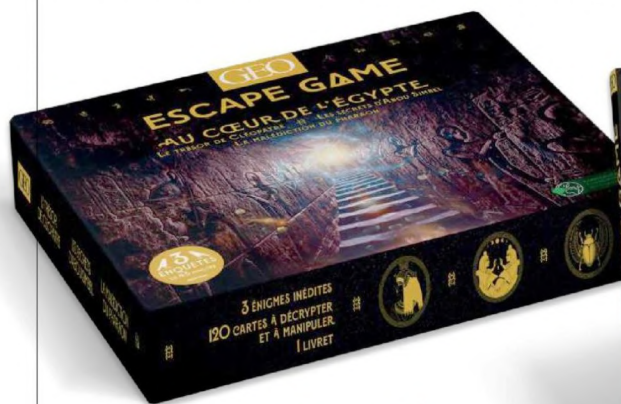
**«CE LAC ABRITE NOS SOUVENIRS, NOS JOIES
ET NOS PEINES. POURVU QUE LE POISSON REVienne !»**

Le bourg amorçe une mue économique grâce à sa réserve ornithologique (lire l'encadré ci-contre) qu'Osmose, une ONG française, aide à protéger depuis le début des années 2000. Auparavant, les villageois y posaient leurs filets et y récoltaient des œufs d'oiseaux pour compléter leur repas. «On a mis du temps à faire accepter notre rôle, raconte Sao An, l'un des onze anciens braconniers reconvertis en gardes forestiers grâce à l'ONG.

Mais, à force de pédagogie, la pilule est passée. Les gens ont pu constater que les oiseaux et cet environnement magnifique attiraient les touristes.» Osmose a monté un restaurant et une boutique d'artisanat dont tous les employés sont des villageois. Et organisé la possibilité, pour les familles qui le souhaitent, d'accueillir des visiteurs à tour de rôle. Nheum Youn, 64 ans, fait partie de ceux qui hébergent ponctuellement des touristes. Assise sous le panneau vert pomme «Homestay» accroché au toit de sa coquette maison peinte en bleu, elle estime que ce programme est une chance. Autrefois pêcheuse à temps plein, elle s'est exilée en Thaïlande pour travailler en usine. Pendant cinq ans, douze heures par jour, elle a enfilé des morceaux de porc sur des brochettes. Puis elle est rentrée au bercail. «Je n'ai plus à subir les horaires et les cadences de l'usine, dit-elle, soulagée. Il n'y a pas de patrons sur le lac. Quelle liberté !» Pour elle, la pandémie a montré que les touristes peuvent faire défaut, et que la bataille pour la pêche doit être menée, coûte que coûte. «Ce lac abrite tous nos souvenirs, toutes nos joies et toutes nos peines. Pourvu que les poissons reviennent pour de bon !» conclut-elle. Un espoir qui sonne comme une prière. ■

MANON MEYER-HILFGER

En librairie et en kiosque



ENQUÊTES, DÉCOUVERTES ET ÉMOTIONS AU PROGRAMME DES ESCAPE GAMES GEO

Les différents *escape games* GEO, adaptés à toutes les générations, garantissent des parties sensationnelles qui mêlent enquêtes, découvertes et émotions. Les passionnés d'art se faufilent dans les couloirs d'un musée à la rencontre des grands maîtres. Les plus courageux partiront sur les traces d'Ulysse ou Orphée pour défier les fameux personnages de la mythologie. Les curieux exploreront quant à eux la cathédrale Notre-Dame de Paris, porteuse d'une fabuleuse histoire et de mille légendes. Et les plus téméraires se dirigeront, pour certains aux frontières

du surnaturel, dans la pénombre de sites et châteaux mystérieux, pour trois aventures marquées par la superstition et l'effroi, tandis que les autres s'envoleront pour l'Égypte, avec mission de décrypter les hiéroglyphes et de déjouer la malédiction des momies... Chaque boîte comprend un livret de 32 pages et, bien entendu, la solution de chaque énigme. À vous de jouer !

Boîtes de jeu Escape Game : *Au cœur de l'histoire et de l'art*, *Au cœur de la mythologie*, *Au cœur de Notre-Dame*, *Sites et châteaux mystérieux* et *Au cœur de l'Égypte*. GEO, éd. Prisma, 16,95 € la boîte, en librairie et sur prismashop.fr



VIVEZ À L'HEURE DE LA GROSSE POMME

Partez à la découverte de New York, laissez-vous charmer par une soirée jazz à Greenwich Village ou la découverte des *brownstones* de Brooklyn et laissez-vous tenter par les boutiques de SoHo. Avec les meilleures adresses, bons plans et idées d'itinéraires de nos auteurs voyageurs.

GEOGuide Coups de cœur, *New York*, éd. GEO, 13,90 €, en librairie.



POUR PLANIFIER 2023 EN BEAUTÉ

Ce calendrier aimanté, parfait sur la porte d'un frigo, est agrémenté de belles photos GEO ouvrant des fenêtres sur le monde, et d'une foule d'outils utiles (liste de courses, notes repositionnables, numéros importants...). Pour bien s'organiser au quotidien tout en s'évadant.

Calendrier *Frigobloc*, éd. GEO en partenariat avec Playbac, 15,90 €, en librairie.

À la télé

AU KREMLIN, L'IVRESSE DU POUVOIR

En 1917, les Bolcheviks souhaitaient, avec la Révolution russe, tourner la page des Romanov, balayer les élites anciennes, faire du passé table rase. Et pourtant, par bien des aspects, les dirigeants soviétiques, tout comme ceux qui ont suivi la chute de l'URSS en 1991, se sont inscrits dans la continuité des tsars, en cherchant à consolider l'empire et à poursuivre le rêve de la Grande Russie, comme le rappelle tragiquement la guerre d'un autre âge menée aujourd'hui en Ukraine. Lénine, Staline, Khrouchtchev, Brejnev, Gorbatchev, puis Eltsine et Poutine... Au travers d'enquêtes, photos et documents rares, GEO Histoire dévoile comment les maîtres du Kremlin sont devenus les nouveaux tsars, chacun exerçant un pouvoir dévorant... Ce numéro remonte aux sources du totalitarisme, perceptible dès la révolution d'Octobre, avant de montrer comment Staline, obsédé par les machinations et les complots, fit de sa paranoïa l'un des piliers de sa politique. Puis de plonger dans les coulisses d'un palais où se nouent intrigues et coups d'État... Une lecture éclairante, y compris sur l'actualité la plus brûlante.

GEO Histoire De Lénine à Poutine, les maîtres du Kremlin, 7,50 €, chez le marchand de journaux.



AU FIL DES SIÈCLES ET DES ROIS

L'histoire de France est rythmée par la succession de ses monarques, depuis les Mérovingiens jusqu'à l'Empire. Des règnes marqués par les guerres, les conquêtes, mais aussi par de multiples innovations, évolutions du droit et transformations de la société...

Au temps des rois de France, 19,99 €, en librairie.

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le lundi à 9h25

6 février Le saut à ski féminin prend son envol (52'). Rediffusion.

Le saut à ski n'est plus le domaine réservé des hommes. Lors des compétitions, notamment aux Jeux olympiques, de talentueuses sportives aux nerfs d'acier n'ont rien à envier à leurs homologues masculins. Spécialisé dans les sports d'hiver, le lycée de Stams, au Tyrol, forme des athlètes de haut niveau, pour remporter des médailles au niveau international.

13 février Rooibos, le thé rouge d'Afrique du Sud (43'). Rediffusion.

En Afrique du Sud, les montagnes du Cederberg sont le berceau du célèbre rooibos, surnommé thé rouge pour la couleur qu'il produit lors de son infusion. Pour les habitants de cette région, ce buisson rougeâtre, exploité depuis des millénaires, représente un gagne-pain, mais aussi leur identité et leur âme.

20 février Les insectes, la nourriture de demain ? (52'). Rediffusion.

Les insectes sont consommés régulièrement par deux milliards d'Africains et d'Asiatiques. Les Européens, qui jusqu'à présent ne les trouvaient pas très appétissants, commencent aussi à y prendre goût. Pâtes à base de vers de farine, salade de sauterelles, et barres de muesli aux grillons se retrouveront-elles bientôt dans nos assiettes ?



27 février Crémant d'Alsace, des bulles fines et festives (52'). Rediffusion.

Le champagne n'est pas le seul à accompagner les fêtes. Le crémant, qui pétille lui aussi avec une nouvelle élégance, se veut un sérieux concurrent. Quelque 80 millions de bouteilles sont produites chaque année et leur qualité ne cesse de s'améliorer, notamment en Alsace.

Dans le numéro de mars

EN VENTE LE 24 FÉVRIER 2023



Costa Rica Le pays de l'«or vert»

Entre Caraïbes et Pacifique, ce petit État d'Amérique centrale fut le premier à inscrire la protection de l'environnement dans sa Constitution. De la péninsule d'Osa au territoire de Yorkin, GEO a exploré ce fabuleux territoire qui abrite 5 % de la biodiversité mondiale.

Piolo Giacosa / Onlyworld.net

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9,
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide
sur prismashop.fr/geo

Anciens numéros :
prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 78 €

Éditions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@guj.de

ARPP

Notre publication adhère à l'Association des professionnels de la presse écrite et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@arp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45
(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédactrice en chef : Myrtille Delamarche

Secrétariat : Dounia Hadri (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Chef de service photo : Valerio Vincenzo

Chefs de service : Anne Cantin (4617),

Cyril Guinet (6055), Aline Maume-Petrovic (6070),

Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougui (6089)

Service photo : Christine Vuaren (5930), chef de service

adjointe : Nataly Bideau (6062) et Jackie Péraud (4591),

chefs de rubrique, Fay Torres-Vap / Bledot (É.-U.)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795),

Béatrice Gaulier (6059), Christelle Martin (6059), chefs de

studio : Patricia Lavaquerie, première maquettiste (4740)

Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien (5844)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

geo.fr et réseaux sociaux : Camille Moreau, chef de

rubrique ; Chloé Gardjian (4930), Roxane Merlot,

Nastasia Michaels (4878) et Lola Talk (4754), rédactrices ;

Élodie Montréer, adresse-montreuse (6536) ;

Marianne Cousseran, social media manager (4594) ;

Claire Brossillon, community manager (6079)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (6340),

Mélanie Motié, chef de fabrication (4759),

Jeanne Mercadante, photogravure (4962)

Ont collaboré à ce numéro : Élodie Descamps, Delphine Dias,

Marion Fontaine, Delphine Le Feuvre, Mathilde Ragot.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée
de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique
est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost

Directrice exécutive Prisma Media : Pascale Socquet

Directrice de la rédaction : Marion Alombert

Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger

Global marketing manager : Hélène Cois Brand manager : Noémie Robyns

Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Labot (6448)

Directrice Déléguée : Maria Isabelle de Saint Bauzel (4676)

Lead marque : Diane Mazau

Industry director Automobile : Dominique Bellanger (4528)

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (4679)

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grôlé (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

MARKETING DIFFUSION

Direction des ventes Secrétariat (5674)

IMPRESSION

Roto France Impression Z.I. Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : Pot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Media 2023. Dépôt légal : janvier 2023, ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

Avec
**le Musée
idéal**
vivez l'art
autrement

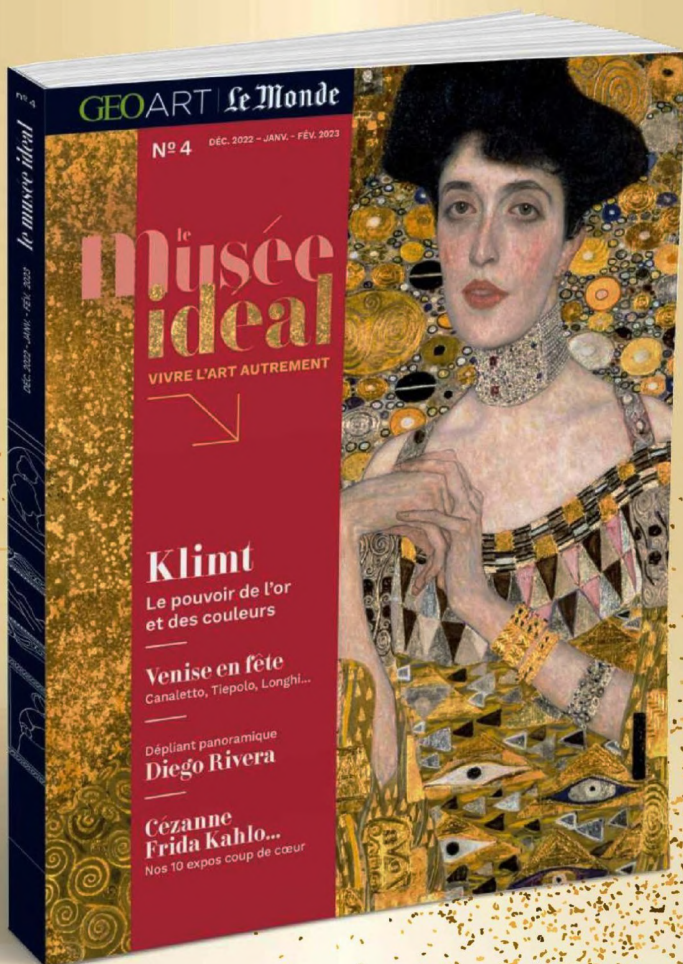
La revue

**S'émerveiller, se cultiver
et s'évader au cœur
d'un musée imaginaire**

**Votre rendez-vous trimestriel chez votre
marchand de presse et en librairie**

ABONNEZ-VOUS !

Profitez de -15% sur prismashop.fr
avec le code **MUIDNN4A**
à saisir dans **Clé Prismashop**



Jeu escape game

Disponible en librairie

**3 enquêtes immersives pour
découvrir sous un nouveau jour
les grands chefs-d'œuvre
de l'histoire de l'art !**

Offrez un cadeau pour toute l'année avec GEO

[ENVIE D'AILLEURS]



[L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE]



[CE MONDE QUI CHANGE]



4 mois offerts



12 NUMÉROS/AN



AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT
EN LIGNE SUR **PRISMASHOP.FR**



Version digitale offerte
+ ses archives



Paiement immédiat
et sécurisé



Votre magazine plus
rapidement chez vous

Chaque mois, **GEO** vous invite à vous évader à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions.**



La version digitale est **offerte** en vous abonnant en ligne !

BON D'ABONNEMENT RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE GEO

ABONNEMENT DE 12 MOIS (12N^{OS} PAR AN)

59€90

au lieu de 88,40€
soit 28,50€ d'économie

4 mois offerts

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur
www.prismashop.fr

Je choisis mon mode de paiement :

@ EN LIGNE SUR PRISMASHOP

-5%
supplémentaires

Directement via l'url suivante :

www.prismashop.fr/GEODN528

✉ PAR COURRIER

1 Je renseigne mes coordonnées** ☐ M^{me} ☐ M.

Nom** :

Prénom** :

Adresse** :

CP** : [] [] [] [] [] []

Ville** :

2 Je joins un chèque de 59€90 à l'ordre de GEO à renvoyer sous enveloppe affranchie à :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9



PAR TÉLÉPHONE

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel

*Par rapport au prix kiosque + frais de livraison. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement automatiquement reconduit à l'échéance. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. À défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. Le prix des abonnements est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à dp@prismamedia.com. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GEODN528





Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.



Retrouvez cette rubrique en podcast sur les plateformes d'écoute et sur GEO.fr

LA PEUR DU CHIFFRE QUATRE, UN CASSE-TÊTE CHINOIS

Vous avez beau chercher, écarquiller les yeux, scruter une à une les touches de l'ascenseur : rien ! Aussi étrange que cela puisse paraître, il manque bel et bien un quatrième étage à cette tour de bureaux du cœur de Pudong, le quartier des affaires de Shanghai. Pas besoin de se couper les cheveux en quatre ni d'y aller par quatre chemins, ce chiffre que personne ne veut voir serait porteur de mauvais présages... Résultat, il est aussi rare de tomber dessus que de trouver un trèfle à quatre feuilles poussant au beau milieu de Nanjing Lu, les Champs-Élysées des Shanghaiens. Et ce bannissement numérologique vaut pour tout l'Empire du Milieu. De Pékin à Shenzhen, en passant par Hongkong, la simple lecture des premières lignes de cet article risquerait de provoquer une violente crise d'apoplexie. La raison ? Dans cet Extrême-Orient où combien superstitieux, on ne badine pas avec la tétraphobie (du grec *tetra* – « quatre » – et *phobos* – « peur »).

Pour comprendre l'origine de cette frousse irrationnelle, il faut ouvrir le dictionnaire. À l'écrit comme à l'oral, le mot « quatre » (si) porte la poisse à cause de sa paronymie avec le terme utilisé pour désigner la mort. Dès lors, celui qui le prononce prend, en quelque sorte, le risque de finir entre quatre planches ! Un Chinois bien éduqué s'abstiendra donc de mentionner le chiffre mortifère auprès d'une personne malade, histoire de ne pas aggraver son cas. Et ce problème d'homophonie se pose à tous les locuteurs d'une langue sinitique (mandarin, cantonais...), mais aussi en coréen, en vietnamien, et même en japonais. Au quotidien, cela oblige à faire de grands

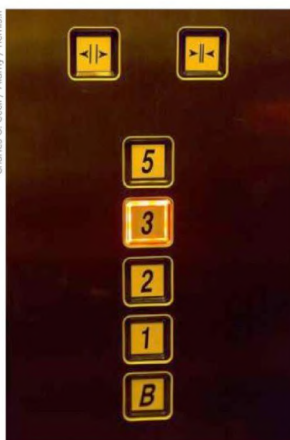
bonds par-dessus les occurrences du maudit numéro. Un casse-tête qui engendre des trous dans la numérotation des rues, l'ordre des blocs d'appartements, ou la liste des chambres à l'hôpital. « Cette crainte n'a rien à voir avec celle, bien moins prononcée, que nous trouvons parfois en France à propos du chiffre 13 », observe David Boursaly, consultant français marié à une Chinoise et qui a vécu plusieurs années là-bas. Selon lui, « la tétraphobie illustre avant tout la place très importante donnée aux superstitions dans le quotidien des Chinois. D'ailleurs ces derniers, à l'inverse, vénèrent d'autres chiffres : le 8, notamment, car il symbolise l'abondance et la richesse ».

Au point que ce loto de la bonne fortune donne lieu à quelques cocasseries commerciales. Au moment d'ouvrir sa ligne téléphonique, on peut ainsi faire des économies en ayant le cran d'oser des coordonnées avec des 4, moins chères, au risque d'être jugé comme un pestiféré par ses contacts. Certaines marques de smart-

phones se gardent, elles, de mettre sur le marché une « version 4 », assurée du flop, et lui trouvent un autre nom. Et nombre de conducteurs s'engagent dans d'épiques et coûteuses batailles administratives pour éviter que la plaque de leur véhicule ne porte une numérotation synonyme de risques de collision et de pannes à répétition. En attendant, pour montrer qu'on a vraiment réussi sa vie, rien ne vaut une belle berline estampillée d'une plaque avec plusieurs 8 gravés en lettres d'or ! ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Charles O. Cecil / Alamy / henns.fr



Dans cet hôtel de la très touristique ville de Yangshuo (Guangxi), surtout pas de bouton 4 dans l'ascenseur !

La revue qui **questionne** et vous **accompagne** au quotidien

Spécial

plaisir !



crédit photo Ali Rebeih - © Radio France / Christophe Abramowitz C) compas julien

En exclusivité chez les marchands de journaux
et sur prismashop.fr

Sexe, sport, cuisine, rencontre, création artistique... Ali Rebeih et Christilla Pellé-Douël nous aident à réfléchir aux différents plaisirs de la vie dans un dialogue foisonnant entre des spécialistes, philosophes, écrivains et chefs cuisiniers.

Peut-on vivre sans plaisir ?

"Toutes les espèces vivantes ont besoin de ressentir du plaisir pour continuer de vivre, de se reproduire. Sans le désir, la joie, la jouissance, la volupté, il n'y a aucun intérêt à poursuivre l'aventure." Christophe André

Comment notre idéal de jouissance sexuelle naît-il ?

"On a des idées de plaisir par rapport à ce que l'on voit au cinéma, sur les réseaux sociaux... et on essaie de s'y conformer. Parfois cela répond à nos attentes, parfois pas."

Maia Mazurette

L'émotion que peut procurer la musique, y compris les larmes, est-elle aussi un plaisir ?

"Lorsque j'écoute une musique triste, j'apprends que je ne suis pas seul à ressentir de la tristesse, que c'est universel. J'accomplis un périple philosophique, au-delà du plaisir." Éric-Emmanuel Schmitt

D'où vient le plaisir de manger, de savourer, de cuisiner ?

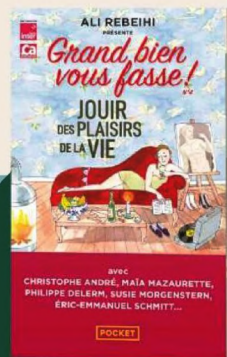
"Le plaisir de la cuisine, c'est créer de la mémoire avec de l'éphémère. [...]"

L'univers de la cuisine est lié au désir, à la séduction et au plaisir: elle se regarde, se médite et se mange. Il faut donner envie aux gens d'avoir envie." Thierry Marx

Quel plaisir trouve-t-on dans la pratique sportive ?

"C'est un plaisir d'affranchissement et c'est aussi un plaisir physique, celui de l'effort qui fait transpirer, souffler, battre le cœur, et qui permet de se sentir vivant." Eric Fottorino

Retrouvez l'intégralité des textes, des dossiers richement illustrés et d'autres interviews d'experts, au sein de la revue.



En partenariat avec

POCKET

la version poche
disponible en
librairie



Un plaisir infini
DANS UNE CAPSULE EN ALUMINIUM RECYCLABLE



En plus de préserver efficacement les arômes du café, l'aluminium est recyclable. C'est pourquoi L'OR s'engage à accélérer le recyclage des capsules usagées en développant leur collecte.



SCANNEZ-MOI

Découvrez si votre commune est éligible au recyclage des capsules aluminium en bacs de tri sélectif ou retrouvez les points de collecte proches de chez vous en scannant ce QR code ou en vous rendant sur www.loresspresso.com



SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE



NESPRESSO FRANCE A CRÉÉ LA FILIÈRE DE RECYCLAGE.
3DE FRANCE A ÉTÉ LE PREMIER ACTEUR À S'ENGAGER
AUX CÔTÉS DE NESPRESSO.